The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

Bibliothèque nationale du Québec

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

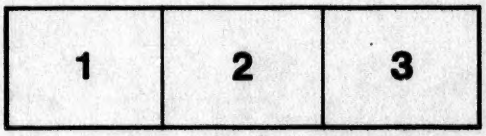
Bibliothèque nationale du Québec

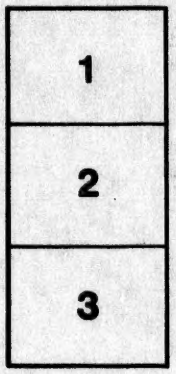
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

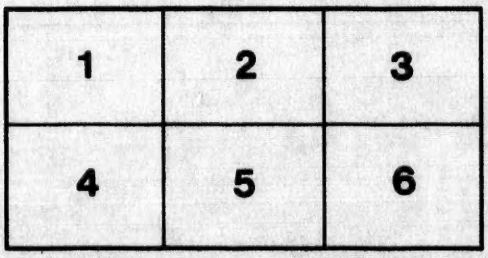
Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.







Labrousse del. St Sauveur direx.

Frontispice de l'Europe

An 4e. de la République française.

ENCYCLOPÉDIE
DES VOYAGES,

CONTENANT l'abrégé historique des mœurs, usages, habitudes domestiques, religions, fêtes, supplices, funérailles, sciences, arts, et commerce de tous les peuples :

ET la collection complette de leurs habillemens civils, militaires, religieux et dignitaires, dessinés d'après nature, gravés avec soin et coloriés à l'aquarelle.

Par J. GRASSET S.-SAUVEUR, ci-devant Vice-Consul de la nation Française en Hongrie.

Edition orné de 432 planches coloriées. Presque toutes les planches forment des tableaux de plusieurs figures.

EUROPE.

TOME PREMIER.

Se trouve chez l'Auteur, rue Nicaise, maison de la Section des Tuileries.

Chez DESOY, Libraire, rue du Cimetière-André, nº. 15, près la rue Haute-feuille.

Et chez les principaux Libraires de la République.

1796.

RES
AD
61
nº. 1

S

Table des peuples de l'Europe.

Tome Premier.

		Pl.
	Frontispice.	1
Paris.	Français, française.	1
	Paysan, paysanne.	1
Pays de Caux.	Cauchoise.	1
Calais.	Femme achetant des coquillages.	1
Vosges.	Pâtre. — Homme et femme.	2
Strasbourg.	Bourgeoise et laitiere. — Revendeuse et paysanne de bitche. — Servantes. — Homme et femme de Housberg. — Habitans d'Egelsheim.	5
Bordeaux.	Artisanne. — Marchande de fruits. — Laitiere. — Poissarde.	4
Landes de Bordeaux.	Marchand d'agneaux. — Homme mettant ses échasses. — Homme allant à la ville. — Berger. — Femme de la tête de Buch. — Femme parée.	6 4 - manque 2
La Rochelle.	Marchande d'huitres. — Femme.	2
Sables d'Olonne.	Femme.	1
Agen.	Femme.	1
Montauban.	Femme.	1
Limoges.	Paysan. — Jeune paysan. — Paysanne.	3
Angoumois.	Paysan. — Paysanne.	2
Provence.	Artisannes de Marseille et d'Arles.	1
Savoie.	Homme, femme et enfants.	1
Gènes.	Homme et femme.	1
Corse.	Homme. — Femme. — Paysan.	3
Venise.	Noble. — Homme. — Femme. — Femme en habit de masque. — Gondolier. — Paysanne.	6
Morlaquie.	Homme. — Femme de Segna. — Homme — femme de l'île Opus. — Homme. — Femme du canton de Zara.	6 0 manque 6

Frascati.	Femme en habit journalier.—Femme en habit de parure.	2
Naples.	Marchande d'étoffes.—Marchand de viandes.—Marchand de fruits.—Lazarone, ou mandiant napolitain.—Payesanne.	5
Isle de Zante.	Homme et femme.	10
Isle de Santorin. . . .	Homme.—Femme.—Fille.	3
Isle de Lemnos. . . .	Femme.	1
Isle de Pathmos. . . .	Homme.—Femme.	2
Isle de Siphante. . . .	Homme.—Femme.	2
Isle de Tenne. . . .	Dame.—Villageoise.	2
Isle de Candie. . . .	Homme.—Femme.	2
Isle de Scio.	Homme.—Femme.	2
Turquie ou Constantinople.	Musulmans.—Mahométane en habit d'été.—Femmes turques.—Femme esclave.—Femmes européennes en habillement turc.—Bains publics.—Repas des musulmanes.—Femmes turques avec leur tanndour.—Derviches.—Musulmanes faisant la prière.—Danseuse publique.	11

ENCYCLOPÉDIE

DES VOYAGES,

CONTENANT l'abrégé historique des mœurs, usages, habitudes domestiques, religions, fêtes, supplices, funérailles, sciences, arts, commerce de tous les peuples;

ET la collection complette de leurs habillements civils, militaires, religieux et dignitaires, dessinés d'après nature, gravés avec soin et coloriés à l'aquarelle.

Par J. GRASSET-St.-SAUVEUR, ci-devant Vice-Consul de la Nation Française en Hongrie.

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

Se trouve chez DEROY, Libraire, rue du Cimetière-André, n° 15, près la rue Haute-Feuille,

Et chez les principaux Libraires de la République.

1795.

67545

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

ENCYCLOPÉDIE
DES VOYAGES,

Contenant l'abrégé historique des mœurs, usages, habitudes domestiques, religion, fêtes, supplices, funérailles, sciences, arts, commerce de tous les Peuples; et la collection complète de leurs habillemens, civils, militaires, religieux et dignitaires, dessinés d'après nature, gravés avec soin et coloriés à l'aquarelle.

Par le Citoyen J. GRASSET-ST.-SAUVEUR, *ancien Vice-Consul de la Nation Françaises en Hongrie.*

PROGRAMME ET PLAN DE L'OUVRAGE.

RÉUNIR dans un seul ouvrage, les principaux traits de cette multitude de voyages, que la vie d'un homme suffirait à peine pour parcourir; les dégager des détails fastidieux dont ils sont chargés; suppléer à leur silence; déméler la vérité au milieu des récits faux, ou exagérés; rapprocher dans le même cadre, la figure, les attitudes et le costume de tous les peuples; rectifier ceux que l'erreur ou le mensonge a tracés sous de fausses couleurs; présenter le portrait de ceux qui

connus d'un petit nombre de voyageurs n'ont pas encore été dépeins, et former ainsi de tous les voyages, de toutes les relations *manuscrites*, de tous les récits, UN MANUEL DE TOUS LES PEUPLES également utile, au voyageur, au commerçant, à l'artiste et à l'observateur; tel est le but, telle sera la marche simple de cet ouvrage.

Ce plan porte avec lui son éloge, et la démonstration de son utilité; les hommes de tous les âges, de tous les états, de tous les pays y trouveront des délassemens utiles, et des connaissances agréables.

Dans l'âge où l'on n'apprend encore que par les yeux; le jeune élève trouvera dans notre collection un attrait puissant qui l'attachera à l'étude du globe: il voudra connaître quelle est la situation sur la carte, quelles sont les habitudes, quelles sont les lois d'un Peuple dont la figure l'aura frappé: l'intérêt du costume, suppléant à la barbarie des noms, les gravera dans la tête, et séduit par une vaine image, le jeune enfant tout en croyant se livrer au plaisir, aura appris la géographie, l'histoire et les lois.

Familiarisé d'avance avec tous les habitans du monde, le voyageur les connaîtra avant de les avoir vus: il ne sera étranger nulle part, le costume sera pour lui une nouvelle boussole qui lui apprendra d'une manière certaine dans quel pays il se trouve; il abordera les Sauvages dans le fond de leurs déserts comme s'il eût vécu parmi eux, et l'ascendant qu'il prendra par ce moyen sur leur esprit, en étendant nos relations, fructifiera notre commerce.

Le spéculateur trouvera de son côté dans le costume de tous les Peuples, et dans la connaissance de leurs habitudes, les bases de ses

opérations : il saura sur quels objets peut porter leur luxe, comment il peut se les attacher, quels tributs ils peuvent payer à son industrie, et ses spéculations ne reposeront plus sur des récits trop souvent falsifiés, par des intérêts particuliers.

Ce sexe qui éloigné par nos lois de toute occupation sérieuse, est forcé de mettre toute son ambition à plaire, toute son attention à en multiplier les moyens, trouvera dans notre collection, une source intarissable de nouveautés ; le contraste des fourures du Nord, avec les voiles légers du Midi : les plumes de l'Américain, les perles de l'Africain, les diamans de l'Asiatique, les étoffes de l'Européen formeront un aliment sans cesse renaissant à la vivacité de son esprit et à la légéreté de ses goûts.

L'art dramatique, et la peinture acquéreront un nouvel éclat par l'exactitude des costumes.

Enfin l'amateur que son plaisir seul dirige, pourra se transporter en un instant d'un bout à l'autre du monde ; toutes les nations viendront former un cercle chez lui : il pourra à son loisir converser avec elles, les interroger, les rapprocher, comparer l'habit court et léger des Français avec les longs vêtemens du grave Chinois, le large chapeau des Quakers avec le turban des Turcs, et trouver dans les variétés des costumes et des figures de tous les peuples, l'influence du climat et les nuances du caractère de chacun d'eux.

L'ouvrage format grand in-4°., complet et terminé, formera 4 volumes en 72 numéros. Chaque volume contiendra une des quatre parties du monde, Europe, Asie, Afrique et Amérique, et un dernier numéro renfermera les tables, distributions et frontispices de l'ouvrage, qui ne pourra être relié que quand les 72 numéros auront

été entièrement livrés ; le relieur, alors pourra classer chaque numéro dans l'ordre qui lui conviendra.

Chaque numéro aura six figures dessinées caractéristiquement, gravées avec soin et peintes dans les couleurs adoptées par chaque nation, accompagnées de l'histoire des mœurs, coutumes et usages de chaque Peuple.

Cet ouvrage immense est terminé, mais pour la commodité des acquéreurs, il ne sera délivré que par numéros, et tous les 15 de chaque mois, il en paraîtra deux : il y en a déjà quatre au jour. On ne paye qu'en recevant les numéros. Les souscripteurs des Départemens payeront 7 liv. le numéro, franc de port, et en assureront le payement à Paris, ou enverront l'argent par la poste au citoyen DEROY.

Chaque numéro coûte 6 liv. pour les souscripteurs et 9 liv. pour ceux qui n'auront pas souscrit.

Le bureau de souscription est établi à Paris, chez DEROY, libraire, rue du Cimetière André, n°. 15, près celle Haute-Feuille.

MODELE DE SOUSCRIPTION.

Je soussigné, m'engage à prendre les 72 numéros de l'Encyclopédie des Voyages, en payant 6 liv. le numéro.

A Paris, l'an

De l'Imprimerie des SCIENCES et ARTS, rue Thérèse, n°. 6.

Discours préliminaire

sur l'Europe.

L'histoire et la mythologie se disputent la gloire d'avoir imposé un nom à cette partie du monde. Nous laisserons aux oisifs le soin de rechercher l'étymologie du nom *Europe*. Depuis que les lumières sont passées de son côté, on lui donne le premier rang dans la division de la terre.

Au nord, L'Europe a pour frontières des mers de glace. Au sud, elle est bornée par la Méditerrannée et le détroit de Gibraltar; là, elle touche à l'Afrique. A l'est elle est séparée de l'Asie par la mer Noir, le fleuve du Don et des montagnes. Enfin l'Océan la borne à l'ouest.

Ses mesures sont: 1050 lieues, ou 3000 pas géométriques de longueur, depuis l'extrémité de la province Dwina en Russie, jusqu'au cap S. Vincent, en Portugal.

850 lieues seulement en largeur, depuis le cap Matapan, en Morée, jusqu'au nord Cap, en Norwège.

Plus de 4500 lieues de côtes sur la mer de l'Océan; 700 sur la Baltique; 3000 sur la Méditerrannée.

356000 lieues quarrées forment son étendue, tant en continent qu'en îles.

Les géographes, pour masquer un peu la sécheresse de leurs descriptions, se peignent l'Europe sous la forme d'un dragon, dont la tête, placée à l'occident, est représentée par l'Espagne, ayant ses deux ailes étendues de part et d'autres, l'une vers le midi, c'est l'Italie, et l'autre au septentrion ou le Dannemarck.

Le plus grand jour artificiel de l'année, en Europe, est d'environ 14 heures 20 minutes, au cap Ténaria, dans la Morée; mais au nord, à cause des aurores boréales qui ne sont que des réverbérations de la lumière du soleil, il n'y a presque point de nuit pendant une espace de l'année de 2 mois, 22 jours, 7 heures.

L'Europe est toute dans la zone tempérée septentrionale, excepté quelques terres de son extrémité nord, qui appartiennent à la zone glaciale.

Les principaux fleuves qui arrosent et vivifient l'Europe sont en plus grande quantité que dans aucune autre partie de l'Univers. On y compte le Danube, le Rhin, le Rhône, la Garonne, la Loire, la Seine, le Tibre, le Pô, l'Escaut, le Guadalquevir, le Tage, le Tanaïs ou Volga, et le Don. Le plus considérable est le Danube.

Les plus hautes montagnes sont les Alpes, les Pyrénées, l'Apennin, le mont Hecla, le Gibel.

Nous diviserons l'Europe en cinq parties. L'Europe septentrionale, qui comprend la Norwège, la Suède, et la Russie.

L'Europe centrale qui renferme la France, l'Allemagne et la Pologne.

L'Europe méridionale qui donne l'Italie et la Turquie.

L'Europe orientale est toute occupée par la Russie.

Le Portugal, l'Espagne et les trois Angleterre appartiennent à l'Europe occidentale.

Quant à ses îles, les deux mers qui circonscrivent l'Europe, en baignent plus de trois cents, parmi lesquelles on distingue l'Islande, au nord dans l'Océan; dans les mêmes eaux de l'ouest l'Irlande, l'Ecosse et l'Angleterre proprement dit.

A l'est de l'Espagne, dans la Méditerrannée, Maïorque et Minorque en pleine mer : se trouvent la Corse et la Sardaigne. Au midi sont la Sicile, Malthe, Candie, Négrepont, et toutes les îles qui forment l'archipel de la Grèce.

Quant à la politique, selon nos diplomates vulgaires, on compte trois empires : Russie, Allemagne et Turquie. neuf royaumes, la Grande Bretagne, le Dannemarck, la Suède, la Pologne, la Prusse, le Portugal, l'Espagne, la Sardaigne, Naples et Sicile.

Une grande République, la France. Quatre moindres, la Hollande, la Suisse, Gênes et Venise.

Quatre petites, Genève, Luques, Saint-Marin et Raguse.

Un duché formant un état, la Toscane. Sept provinces d'Italie, dont l'Etat ecclésiastique est la plus considérable. On en comptoit huit quand le Comtat d'Avignon obéissoit au *Saint Siége*, comme dit le peuple.

Quant aux cultes, celui du Christianisme y domine, en se ramifiant à l'infini.

Les religions Mosaïque et Mahométane y sont exercées.

L'Europe ne produit d'homme que d'une seule couleur. On assure que le nom qu'elle porte est Phénicien d'origine, *Uroppa* et signifie *visage blanc*.

L'Europe, dit Montesquieu, est la plus petite partie du monde, et la première en puissance.

Dans les temps primitifs l'Europe n'étoit connu que sous le nom de la *Celtique*. On appeloit les habitans Celtes ou Celtibériens. Le nord fourmilloit tellement d'hommes qu'on l'appeloit la fabrique de l'espèce humaine. Delà ces colonies forcées, ces invasions subites, qui ressembloient à des torrens dévastateurs.

En Amérique, sur mille femmes en couche, il en meure à-peu-près une. En Europe sur 100 femmes en couche, il en meart plus qu'une. Cependant notre ancien continent est fort peuplé; le continent moderne est un désert relativement à son étendue; mais la fécondité des Chinoises surpasse celle des Européens.

Du temps de Jules César il y avoit en Europe, et particulièrement en France et dans l'Allemagne, plusieurs espèces d'animaux qui ne s'y trouvent plus aujourd'hui.

L'Europe est la mère de tous les arts, de toutes les sciences; c'est la patrie des grands hommes. Elle a conquis l'Amérique, et la tient sous son joug avec autant de facilité que l'empire Romain tenoit la Corse et la Sardaigne. Si à tout cela on ajoute les conquêtes que les européens ont faites en Afrique et en Asie, alors il faut convenir que les Européens surpassent les autres nations par leur bravoure autant que par leurs connoissances et leur philosophie. L'Europe est le seul pays du monde où l'on trouve des physiciens et des astronomes.

L'Europe, depuis Cadix jusqu'à Joddo, depuis Goa jusqu'à Pétersbourg, renferme plus de grandes villes qu'il n'y a de villages en Amérique. L'Allemagne seule a, sans comparaison, plus de villes comptées (2300) qu'il n'y a de bourgades au nouveau Monde.

Pourtant il faut parler à charge et à décharge, cette Europe si savante, si policée, à vu un temps, et c'étoit le XIe siècle, où la pratique de se faire la barbe et de la laisser croître, donna lieu à une guerre qui coûta la vie à 300000 hommes. Il est vrai que le théâtre de ces horreurs étoit en France, la patrie adoptif de toutes les modes, tant politiques que d'autres.

Mais depuis long-temps l'Europe n'adopte plus de modes bizarres. La coutume de se percer les oreilles qui y est presque générale, nous vient des Romains qui l'avoient prise aux Africains et aux Maures. Les impératrices romaines portoient des anneaux dans leurs oreilles.

Les deux langues les plus répandues en Europe, et qu'il est presque heureux de ne pas savoir, sont la latine et la française.

L'histoire des trois autres Mondes n'a rien à comparer à l'Europe, si l'on considère l'ensemble de ses ressources matérielles et industrielles.

L'Europe a toujours été plus peuplée à proportion de son étendue, que les autres parties du monde.

Nous ne connoissons, en Europe, depuis l'établissement des colonies Grecques et Phéniciennes que quatre grandes révolutions politiques.

La première, l'invasion des Romains.

La seconde, l'inondation des Barbares qui détruisirent la puissance romaine.

La troisième, les conquêtes de Charlemagne.

La quatrième, l'irruption des Normands.

Dans toutes ces crises, et aujourd'hui plus que jamais, les Européens ont montré un fond de raison, ont déployé une masse de lumière qui les fait placer au-dessus des na-

tions de l'Asie, qui se prétendent encore les fils aînés de la nature.

En Asie les nations sont opposées aux nations du fort au foible. Les peuples guerriers, braves et actifs, touchent immédiatement à des peuples efféminés, paresseux et timides. Il faut donc que l'un soit conquis et l'autre conquérant. En Europe, au contraire, les nations sont opposées du fort au fort; celles qui se touchent ont à-peu-près le même courage. C'est la grande raison de la foiblesse de l'Asie et de la force de l'Europe, de la liberté de l'Europe et de la servitude de l'Asie; et cette belle cause n'avoit pas encore été remarquée avant Montesquieu. C'est ce qui fait qu'en Asie il n'arrive jamais que la liberté augmente, au lieu qu'en Europe elle augmente ou diminue selon les circonstances.

Malgré l'élégance, le goût et la recherche que les Européens mettent dans leurs habitudes journalières, ils sont loin d'atteindre aux soins de propreté que les Orientaux prodiguent dans les moindres actions de leur vie. Il est vrai de dire que le climat asiatique et africain exige qu'on se soigne davantage que sous la température Européenne.

L'Europe conservera long-temps cette prééminence que les Grecs et les Romains lui ont acquise sur l'Asie et l'Afrique.

Principales variétés naturelles et factices de l'espèce humaine en Europe.

Les grecs de la Turquie d'Europe, au septentrion, sont fort blancs, au midi fort bruns. Leurs femmes ont les plus beaux cheveux du monde. Celles qui passent pour belles ont de gros yeux, et le sourcil fort élevé : elles conservent

encore ce profil grec, c'est-à-dire cette ligne droite que le front et le nez devoient tracer pour constituer jadis dans Athènes une beauté accomplie.

Les napolitains, les siciliens, les corses, les sardes, les espagnols sont plus basanés que les français, les anglais, les allemands, les moldaves, les polonois, les danois, et les suédois.

En Espagne les femmes sont un peu brunes, mais elles ont les yeux plus brillans; les hommes assez petits et maigres ont la taille fine, la tête assez belle, de beaux yeux, les dents bien rangés, et le teint jaune. Aux environs de la Bidassoa, les oreilles sont d'une grandeur hors de toute proportion. Les hommes à chevelure noire ou brune deviennent rares en Angleterre, en Flandre, en Hollande et en Allemagne. Les habitans de la Gothie, en Suède, sont de haute taille, ont les cheveux lisses, blonds, argentés, et l'iris de l'œil bleuâtre.

Les finnois ont le corps musculeux et charnu, les cheveux blonds, jaunes et longs, l'iris de l'œil jaune foncé.

Les danois ont le teint vif et coloré. Ils sont de haute stature. Leurs femmes sont blanches et assez bien faites.

En Moldavie on a les cheveux blancs ou blonds.

HABITANS DE PARIS.

Les étrangers et même les nationaux ne seront pas fâchés de lire ici toutes les différentes étymologies attribuées au nom de la plus célèbre de toutes les villes du monde moderne : si elles ne sont pas toutes exactes, du moins sont elles curieuses.

Paris, ou la ville des *Parrhasiens*, colonie amenée par Hercule dans les Gaules.

Paris, *ville près l'Ile*, à cause de plusieurs temples élevés sur les rives de la Seine, soit à St-Eustache, soit à St-Germain-des-prés, soit au village d'*Issy*.

Paris, du mot grec *parresia*, hardiesse, liberté de penser et de parler sans flatterie, caractère attribué de temps immémorial aux parisiens.

Paris ou *Lutece*, *lutetia*, *lucocecia*, mot qui dans la langue bretonne, signifie *belle tour*, parce qu'il y en avoit une de bois, à l'endroit où l'on a bâti depuis le grand châtelet.

Lutece, *Lut*, vieux mot celtique, qui veut dire *multitude*, grande affluence d'hommes.

Lutece, *Lutum*, mot latin, *boue* en français, parce que cette ville ancienne, est sise dans un fond, et remplace des marais.

Lutece, du mot grec *leucotè*, *blancheur*, à cause des carrières, voisines de cette ville, d'où l'on tiroit, et d'où l'on extrait encore aujourd'hui des pierres très-blanches.

Pâris; une colonie de troyens donna, dit-on, à un petit établissement, non loin du confluent de la Marne et de la Seine, le nom de *Pâris*, l'un des fils de Priam, leur roi.

Enfin *Paris*, nom du 19e roi gaulois, successeur de Romus, autre roi des Gaules.

Le plus philosophe des empereurs romains, Julien dit l'Apostat, qui demeura long-temps à Paris, et y bâtit même des *bains* à son usage, lesquels donnent aujourd'hui leur nom à l'une des 48 sections du chef-lieu du département de Seine, Julien appelloit cette ville *sa chère petite capitale*.

Il y a long-temps que Paris n'est plus cette *Lutece*, qui n'occupoit qu'un flot (l'île de la cité), ne parut pas même digne à César d'être conquise par lui en personne.

L'empereur Charles-quint la désignoit ordinairement ainsi :

Non urbs sed orbis.
Ce n'est point une ville, c'est un monde.

Mille rues composées de 50 mille maisons, justifient bien en effet ce dicton populaire :

Paris n'a pas été fait en un jour.

Le temple de Mars, il est vrai, n'est plus aujourd'hui que *Montmartre*, ou *le mont des martyrs*. Un autel de mercure a été long-temps remplacé par une chapelle de carmélites, et pendant plus de mille années, on a brûlé de l'encens à la bienheureuse Agnès, là où jadis on adoroit cybelle. Mais nous avons une bibliothèque publique et un muséum bien supérieurs à ceux d'Alexandrie, et notre panthéon, vaut bien sans doute celui d'Agrippa à Rome.

La ville de Paris ressemble encore un peu à ces femmes d'une conduite équivoque, mais aimables, dont on se défie, mais qu'on aime, qu'on aborde avec crainte, qu'on quitte à regret, et dont on ne perd jamais le souvenir.

Les mœurs de Paris ont toujours influé sur les destinées de la France entière. Cette grande commune servira toujours de régulatrice aux autres départemens. Mais cette circulation successive et rapide des individus de toutes sortes qui s'y rendent et qui en sortent pour y rentrer encore, ne laisse pas un seul jour cette ville dans une situation permanente. Paris étant un des points centrales de l'Univers,

doit nécessairement tenir un peu de tous les objets avec lesquels elle communique.

Les parisiens, proprement dits, qui ne forment à beaucoup près, la majorité des habitans de cette cité, conservent encore quelque chose de ce caractère de loyauté, qui distinguoit les francs. Ils aiment la paix; mais on les trouve, quand il faut prendre le parti de l'honneur. Ils n'attaquent point, mais ils savent se défendre. Ils sont bons; et l'ingratitude ne les corrigent pas tout de suite de leur penchant à la bienfaisance. La nature les a doués de beaucoup d'aptitude pour les sciences et les arts; mais l'imagination et la chaleur de tête n'est pas ce en quoi ils abondent. Leur cerveau paroît organisé pour faire des philosophes plutôt que des poëtes. Le parisiens a aimé long-temps ses rois; sans avoir jamais été insensible aux charmes de l'indépendance, mais né insouciant et débonnaire, il fait volontiers des sacrifices à sa tranquillité personnelle.

Le peuple de Paris a été long-temps inférieur en énergie à celui de Londres.

On assure que les femmes publiques de Londres, généralement, sont plus jolies que celles de Paris.

Les étrangers doivent se plaire à Paris; pour plus d'une raison. D'abord, ils y sont parfaitement accueillis. On a pour eux autant de déférence que pour les femmes. Plus ils viennent de loin, plus on s'empresse à les satisfaire. La différence du culte et du costume est un mérite de plus et un motif pour les bien recevoir. Un vrai parisien est jaloux de laisser de lui une bonne opinion dans l'esprit des voyageurs. Il aime, en outre, à obliger sans y regarder à deux fois; et il est bien moins rare de le voir dupe dans ses propres foyers que de le surprendre y faisant des dupes. D'ailleurs, on a beau jeu avec lui; ouvrier par goût et peu instruit de ce qui se passe hors ses barrières, tout l'étonne, et il est disposé à faire des sacrifices à sa curiosité. Un étranger célèbre est l'idole des parisiens. Mais son culte n'est qu'éphémère. On le

néglige du moment qu'un autre personnage monte sur la scène ; et cela peut-il être autrement, sur un théâtre aussi mouvant et aussi vaste que Paris.

L'article des modes et des costumes ne seroit pas le chapitre le moins important, dans une histoire raisonnée de la ville de Paris. Cette grande ville a dû long-temps une partie de sa consistance à cette matière légère et frivole. Les femmes de Paris ne sont pas les plus jolies femmes de l'Univers, il s'en faut ; elles ne portent pas le sceptre de la beauté ; mais elles ont sçu dérober aux grâces leur ceinture. Les ouvrières en modes de Paris, possèdent la baguette d'Armide. Aussi le costume français est devenu presqu'aussi universel que la langue française.

En France, il y a émulation de goûts entre les deux sexes. Nous ne donnerons pas ici une description circonstanciée des différens costumes de Paris. Ce détail demanderoit un volume entier, et ce seroit à recommencer chaque mois. D'ailleurs, les modes françaises ressemblent à ces vins légers qui ne peuvent soutenir le transport.

Français et Françaises.

Labrousse del *St. Sauveur direx.*

Paysan et Paysanne des environs de Paris.

Labrousse del. *St. Sauveur Sculp.*

HABITANS
DU PAYS DE CAUX.

Caudebec, ville du département de la Seine inférieure, ci-devant Normandie, est commerçante, riche et bien peuplée. Elle est située auprès d'une montagne près de la Seine.

Dieppe est plus forte, plus riche et plus commerçante. Sa position est sur la Manche, avec un bon port formé par la rivière d'Arques. Ce port est un de ceux où l'on s'embarque ordinairement pour l'Angleterre. Il se vend dans cette ville beaucoup de harengs, de merlans, de maquereaux, etc. Les dentelles que l'on y fait sont renommées : année commune, il s'en débite pour six cent mille livres tournois. On y travaille aussi fort délicatement l'ivoire.

A peu de distance l'un de l'autre, l'on trouve Yvetot, Montivilliers, Arques, Neufchâtel, Gournay, Eu, Aumale et le Havre-de-Grace, ville très commerçante et bien bâtie, peuplée de 16000 ames, à l'embouchure de la Seine.

Tout ce pays en général est beau et extrêmement fertile. Rien de plus riant sur-tout que la campagne au milieu de laquelle est situé le bourg d'Yvetot. Les plus beaux paysages de l'école flamande n'offrent point de sites plus pittoresques. On ne fouille point dans des carrières profondes pour y chercher des matériaux propres à bâtir. Le bois, la paille et de la terre détrempée, suffisent à la construction des maisons commodes et bien closes ; peintes en dehors d'une couleur qui tranche avec la verdure des champs, elles offrent le coup d'œil le plus agréable. Chaque petit domaine est palissadé ainsi et ombragé par quantité d'arbrisseaux, dont le fruit n'enivre point comme celui de la vigne, et on n'en n'est pas moins gai en s'abreuvant de cidre et de biere.

Il faut parcourir les guinguettes pendant les quatre foires qui s'y tiennent tous les ans, pour prendre une idée des femmes cauchoises, d'une figure moins intéressante à Yvetot qu'à Caudebec. Leur costume n'est pas plus heureux, mais une extrême propreté, le desir de plaire, l'amour de la parure, et quelques peu de coquéterie, président à leur toilette. Voici à ce sujet un trait de caractère. Beaucoup d'entre les filles d'Yvetot qui aiment à *piaffer* (expression du pays), pour peindre leur prétention en fait de parure, ne gagnant pas assez pour fournir aux frais de leurs ajustemens, prennent sur la longueur de leurs chemises, de quoi leur donner l'ampleur nécessaire au tour de gorge, et au rang de manchettes attachées à la naissance du bras, selon leur usage bisarre : ensorte que ces chemises descendent à peine jusqu'à la ceinture, mais aussi on n'a point ménagé l'étoffe lors de la coupe des manches.

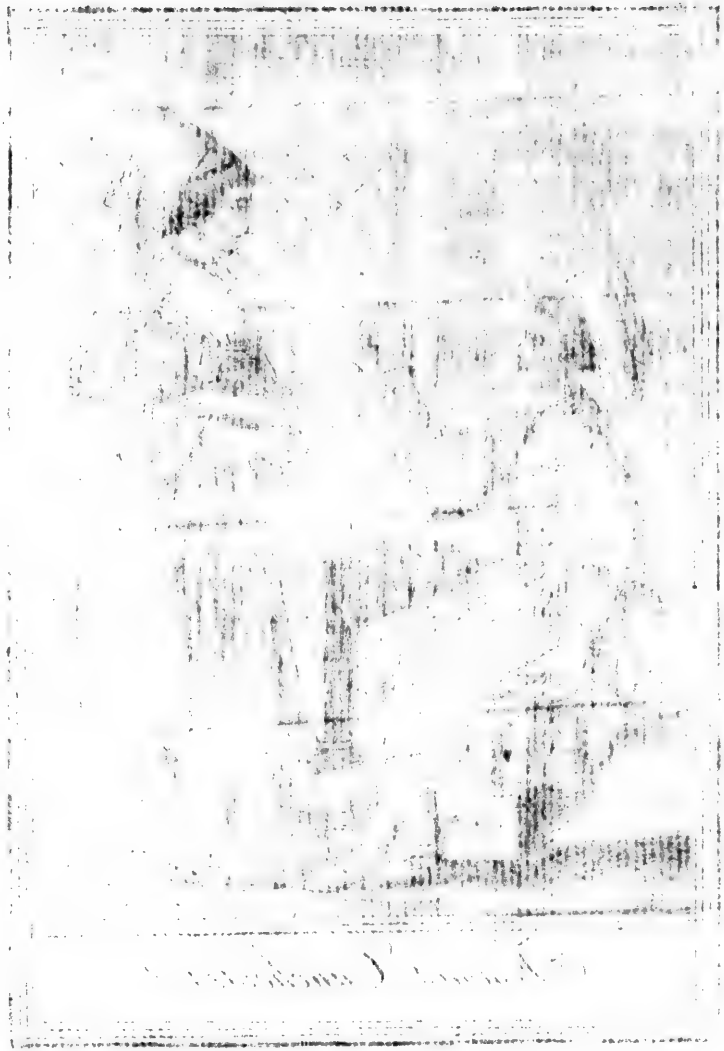
En général les mœurs ne sont pas aussi pures qu'on seroit en droit de l'attendre à la campagne. A quelques pas d'Yvetot, il est un lieu de plaisir qu'on appelle *Zigue-Zague*, espèce de labyrinthe dans lequel le fil de la sagesse est sujet à se rompre.

Un usage digne de remarque, c'est que les femmes entr'elles s'embrassent sur le front. On ne se donne point de baisers sur la joue.

La plûpart des filles passent leur jeunesse à filer du coton. On paye leur journée en proportion de leur habileté depuis quatre sols, jusqu'à douze sols. Ce gain suffit difficilement à la toilette des fêtes.

Femmes Cauchoises

Rabouisse del. *P. Sauvem direx.*



HABITANS DE CALAIS.

Calais est une des principales villes du département du Pas-de-Calais, ci-devant Artois et Boulonnois. Elle est médiocrement grande, mais bien peuplée, et avantageusement située pour le commerce avec le détroit, ou Pas de même nom, avec une bonne citadelle, un arsenal fourni de toute sorte de munitions, et un port bien défendu. C'est le passage le plus fréquenté et le plus court de France en Angleterre : le trajet n'est que de sept lieues. En temps de paix, deux paquebots viennent régulièrement deux fois par semaine, de Douvres à Calais, et vont de Calais à Douvres.

Calais est désigné sous le nom de *Scala* par les anciens. Son fauxbourg ou la ville basse de Saint-Pierre, se nommoit jadis *Petressa*, *Patresse*. Son nom actuel étoit inconnu avant le XIIe siècle.

Calesium, *ou caletium*, sont aussi deux noms latins de Calais. On remarquera que le mot *cale*, est un terme qui exprime un abri où l'on refugie les vaisseaux pour les préserver des coups de vents.

Calais n'a rien de remarquable que sa citadelle, qui est très-forte. Cette ville située à 61 lieues, au nord de Paris, est assez florissante. Le lin forme une des branches de son commerce.

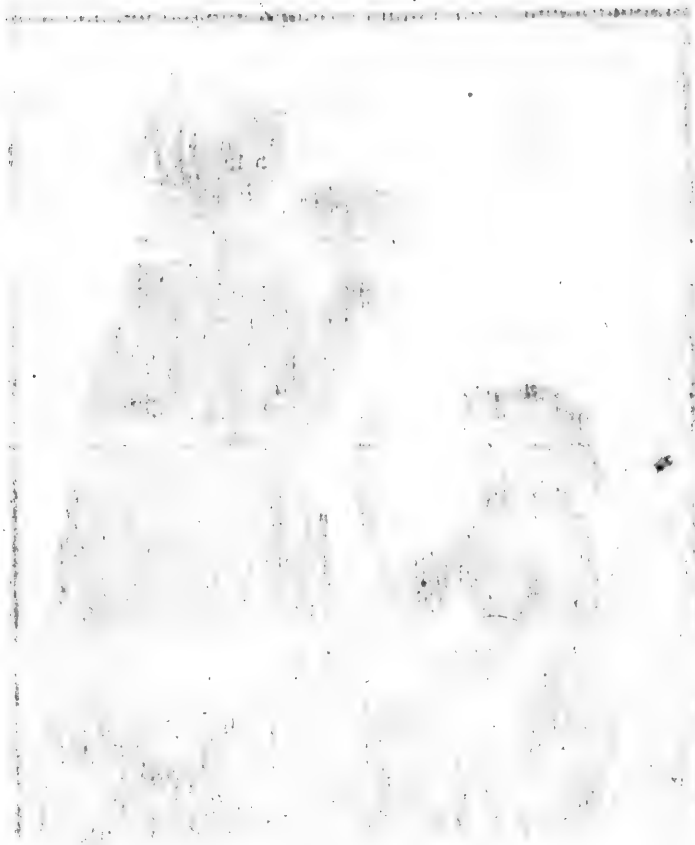
Les femmes calésiennes, ainsi que dans les autres villes de ce département, imitent tant bien que mal, les modes et le costume de la capitale : ainsi qu'à Rouen, elles trouvent très-commode l'usage de ces amples capotes qui les enveloppent de la tête aux pieds.

Le 7 janvier 1785, Blanchard accompagné du docteur Jeffries, anglais, fut de Calais à Douvres dans un aréostat.

En 1347, les habitans de Calais signalèrent leur fidélité à la patrie, par une défense de onze mois et quelques jours contre Edouard III, roi d'Angleterre, qui ne put s'en rendre maître que par famine. A la considération de six principaux citoyens qui allèrent en chemise, et la corde au cou, demander que la ville fut épargnée, il n'y eut pas de massacre, mais tout fut pillé, et les habitans chassés. Les infortunés calésiens trouvèrent la récompense de leur civisme dans les secours que toutes les villes du royaume s'empressèrent de leur fournir. Cette place fut reprise en 1558, par le duc de Guise, après avoir été plus de 205 ans sous la domination britannique. L'archiduc Albert y rentra en 1596; mais elle fut rendue à la France deux ans après par le traité de Vervins. Les alliés la bombardèrent sans beaucoup de succès, en 1696. Il y a pour la garnison, qui est ordinairement nombreuse, de fort belles casernes.

Femme de Calais, achetant des Coquillages.

Labruste del. *St. Sauveur direx.*



HABITANS
DES VOSGES.

Les Vosges forment une longue chaîne de montagnes qui traversent dans toute sa longueur la haute et basse Alsace et la séparent de la Lorraine : Ce pays est peu connu : on n'a presque jamais pénétré dans l'intérieur. Tous les livres géographiques sont bien incomplets sur cet article ; on n'y lit presque rien.

Cette chaîne de montagnes occupe un espace de plus de 50 lieues ; on n'y rencontre que des roches et des bois immenses. Il n'y a pas de sol plus inégal, et plus fatiguant pour le voyageur qui prendroit à tâche d'en donner la topographie. On y trouve des mines de fer : Les carrières fournissent ces belle pierres avec lesquelles sont bâties les nouvelles maisons de Strasbourg. Les plus belles viennent des environs de Rodeau, et ce canton en donne en quantité. Ceux qui ont la manie des vues pittoresques s'arrêteroient ici à chaque pas, et ne seroient embarassés que du choix des sites. On ne monte pas, il faut gravir, et auparavant de parvenir à la cîme de la moindre de ces montagnes, et de ces rochers, il faut reprendre haleine plus d'une fois, mais aussi une fois arrivé au sommet on est bien dédommagé. Du haut de ces rochers on découvre toute l'Alsace ; on voit le Rhin dans toute sa beauté ; ce n'est que villes et villages, forêts et plaines, en un mot c'est l'aspect d'un grand et beau jardin. Il y a des chûtes d'eau à plusieurs

étages. La cascade qui tombe à 3 ou 4 lieues de Phals-bourg, dans un bassin creusé par la nature, a plus de cent pieds de hauteur: Le bruit en est affreux: Les eaux qui s'en précipitent, forment plusieurs ruisseaux qui vont vivifier nombre de hameaux qui sont honorés, par les villageois reconnoissans, du nom de Rivieres.

On y voit répandus çà et là nombre de ruines de châteaux aussi anciens que curieux : Le voyageur rencontre plus d'un antre qui lui sert d'azile sûr, contre les incursions des animaux et des bandits.

Framond est un grand village situé au bas des Vosges, il donne son nom à la montagne la plus élevée de celles qui l'environnent. Il y a là une superbe forge occupant au moins 300 personnes, c'est dans ces montagnes qu'on trouve une grande quantité de mines de fer. Le fer de rebut sert à fondre des poëles dont il se fait un très-grand débit dans toute l'Alsace.

Montzig est un bourg à peu de distance de Rodeau : on trouve dans les ruisseaux qui le baignent, un poisson dont la chair est exquise ; il est tout blanc : mais une fois dans l'eau bouillante il devient bleu.

Les Vosges servent de retraite à beaucoup de sangliers très-sauvages : on y voit peu de cerfs mais beaucoup de lièvres, et une immensité d'oiseaux ; l'hiver on y trouve une foule de renards, et de loups. Ces loups une fois forcés par la faim sont hardis et entreprenans, ils pénètrent sans que rien ne les arrête dans les villes et villages. Il y a quelques années qu'un soldat fut trouvé mangé des loups ; sept de ces animaux morts étoient à l'entour de lui, l'un d'eux avoit son sabre cassé dans le corps : on présume qu'il fut dévoré par d'autres loups qui probablement vinrent au secours de leurs camarades. Dans ce pays, la tête de chaque loup est mise à

prix : dix écus sont la récompense du valeureux paysan qui en a terrassé un.

Les habitans des Vosges ont pour tout aliment du lait et des pommes de terre. Au lieu de chandelles qu'ils ne connoissent pas, ils se servent d'un bois appellé en allemand *welkolder*, dont la clarté est éblouissante. Sitôt que la nuit est venue, ils vont se coucher : mais auparavant, quoique sans lumières, ils font des contes entre eux, parlent de l'avenir, et jamais du passé. Ils croyent aux vampires : dès que l'aurore paroît, ils sont d'abord sur pied, ils se couchent pèle-mêle, femmes, enfans vieillards, tous ensemble dessus de simples nattes de jonc recouvertes de quelques peaux de mouton : ils sont très-sales ; l'intérieur de leurs cabanes est infecte, elle n'est supportable qu'à eux seuls, ils ne se déshabillent jamais et ne connoissent point les chemises. En un mot ils sont aussi sauvages dans leur physique que dans leur moral. Quand on voyage parmi eux, il faut se décider à passer les nuits comme il m'est arrivé dans des troncs d'arbres : ils n'admettent jamais d'étrangers dans leurs maisons souterraines. La terre mêlée avec de la paille hachée leur sert de mortier : leurs cahutes sont couvertes de fumier ; ils n'ont point de fenêtres, deux trous en forme de cheminées, voilà le seul jour que reçoivent leurs habitations creusées en terre de 12 à 16 pieds. Une échelle leur sert d'escalier à la manière de Robinson Crusoé.

Les Vosgiens vivent très long-temps quoiqu'ils soient toujours dans l'humidité : quand leur cabane est remplie d'eau, ils s'asseoient sur leur table, les jambes croisées comme les Turcs. Cette table n'est autre chose qu'un monceau de terre surmonté d'une ou de deux mauvaises planches. Ils sont tous frères ; leur religion est celle des anabaptistes : dans chaque cabane, en

tout tems, il y a sur la table un large fromage et un couteau dans le milieu : Quiconque a faim peut aller en prendre un morceau, quand bien même il ne seroit pas de la même famille, et qu'il seroit habitant d'une autre cabane : ce fromage est délicieux ; il est jaune, laiteux, et a des yeux comme le gruyère : quand ils ont de la viande ils la mangent avec ce fromage qui leur tient lieu de pain. Ils dansent au son d'une musette : ils ne font que des sauts, des bonds, mais toujours en grande cadence.

Ils fument des feuilles de chêne, comme les nègres de l'Amérique. Un d'entr'eux leur sert de médecin, c'est ordinairement le plus âgé : ce vieillard fait à l'entour de son malade, les mêmes singeries pratiquées par les jongleurs des nations sauvages.

Ils cuisent leurs viandes au bout d'un bâton, à l'imitation des Morlaques, et la mangent demi-crue comme les cannibales. Ils ont en vénération les vieillards, et se font un devoir de les nourrir.

Les enfans vont nuds ordinairement : quelquefois ils sont revêtus d'une petite sous-guenille noire.

Il y a parmi eux des notables, ceux-ci ne s'occupent qu'à couper du bois. Les jeunes gens conduisent les bestiaux et se nomment Pâtres : ils ont tous des fusils : les montagnards qui habitent le pied des Vosges, vont faire la traite avec ces Vosgiens qui ne sont jamais sortis du fond de leurs vallons et qui jamais n'ont vu d'autres maisons que leurs cabanes, quoique les Vosges n'ayent guères plus de trois à quatre lieues de large : ces montagnards leur apportent des armes à feu et des marchandises qu'ils échangent pour des péleteries de mouton, lièvres etc. Le Vosgien connoît peu l'argent.

Quand par fois la maréchaussée poursuit quelques déserteurs à travers leurs montagnes, c'est un moment

bien terrible pour eux : l'allarme est aussitôt dans leur canton et le devant des cabanes est garni de toute la famille; les hommes, les femmes sont armés de fourches et de bâtons; ils semblent résolus à la plus vigoureuse défense; les enfans même ont de larges couteaux dans les mains.

Ils ressemblent tous à des voleurs : les montagnes retentissent de l'écho de leurs coups de sifflets, signe de ralliement entre les bergers : ils se souhaitent ainsi le bonjour sans se voir, et la manière dont ils modulent leurs sons feroit croire qu'ils se comprennent et que chaque son veut dire une parole : ce charivari commence dès la pointe du jour. Au lieu de cor, ils font usage d'une longue trompette faite d'écorce de saule.

Ils ne connoissent ni la richesse ni la misère; sans ambition, ils ne sauroient être malheureux.

Quoique leurs femmes soient laides, ils sont néanmoins fort jaloux, et très-lestes à se servir du couteau à la manière des Italiens.

Les notables Vosgiens ou chefs de famille, ont d'ordinaire pour habillement, un habit, veste et culotte gris noir sale, presque toujours en loques; ils portent des guêtres de toile grise, et ont pour chaussure des sabots : l'habit s'agraffe et jamais ne se boutonne : une ceinture de cuir leur ceint les reins, c'est-là que ces chefs mettent quelque peu de monnoie grise. Le chapeau est de jonc ou de paille. Ils ont presque tous les cheveux et la barbe rousse, le visage bazané et horrible par les taches de rousseur : ils ne se rasent jamais, mais se coupent la barbe avec les ciseaux qui leur sert à tondre les moutons, de sorte que toujours ils semblent avoir une barbe de 15 jours.

Ils mettent leur couteau dans la manche de leur habit; chose incroyable, ils s'en servent pour punir leurs en-

fans, ils leur donnent un ou deux coups de couteau, suivant la faute qu'ils ont commise.

Les femmes ont pour vêtement d'abord une petite jupe et un corset d'un noir si mal teint que leur corps ressemble à celui d'une négresse ; par dessus est un autre jupon et corset sans manches, bordé d'une lisière de drap écarlate : leurs cheveux toujours courts, sont recouverts d'un bonnet noir surmonté d'un petit morceau de toile blanche d'une finesse extraordinaire : d'autres fois elles portent de grands bonnets de paille. A leurs souliers elles ont un gros clou au lieu de talon.

Les Pâtres ou jeunes gens ont de grandes culottes et gilet de toile d'un vert sale : pour chaussure des brodequins faits de jonc qu'ils ne quittent jamais à moins qu'ils ne tombent en pourriture. Ils portent une ceinture de cuir à l'entour des reins où ils attachent leur couteau et leur pipe : leur fusil est toujours en bandoulière comme les chasseurs ; du côté opposé est la trompette ainsi qu'un fouet pliant qui leur passe par dessus et dessous les bras. Ils portent aussi de la même manière des cordes pour attacher leurs chiens, chevaux et bestiaux : ces Pâtres ont toujours avec eux des chevaux qui leur servent à courir après leurs bestiaux lorsqu'ils prennent la fuite : ces pâtres sont méchans, grands braconiers, et voleurs. Ils sont si lestes que chargés de tout leur attirail à l'imitation des écuyers anglais, ils sautent par derrière sur leurs chevaux au moment qu'ils sont en course.

D'après ces détails qui paroîtront étonnans, bien des lecteurs se demanderont pourquoi l'Alsacien n'a pas encore fait le tableau de la vie domestique de ces hommes qu'il semble ignorer et dont il est si voisin ; est-ce défaut de curiosité ou de courage ?

Patre des Voges.

Homme et Femme des Voges.

HABITANS
DE
STRASBOURG.

Strasbourg existoit chez les Celtes sous le nom d'Argentorate, long temps avant la naissance de Jesus-Christ, et formoit le centre d'une peuplade, dite *Tribocquet*. Son enceinte renfermoit alors un bois consacré à Esus, qui étoit le dieu de la guerre, où les peuples voisins, et sur-tout ceux de la Basse-Alsace, venoient offrir des sacrifices; ils faisoient même souvent couler le sang humain sur ses autels. Ce bois étoit l'unique objet de leur culte, car les Germains, comme l'observe Tacite, croyoient que c'eut été dégrader la Majesté Divine, en la renfermant dans des temples, et en la représentant sous une figure humaine : ils donnoient simplement le nom de leurs divinités à des bois qu'ils leur consacroient. Dès que les Romains furent maîtres d'Argentorate, ils coupèrent le bois consacré à Esus. Ils y bâtirent un temple, où on lui érigea des autels, sous le nom de Mars, et où les statues des différens dieux commencèrent également à recevoir de l'encens.

Clovis, roi des Francs, après la victoire qu'il remporta sur les Allemands, en 496, jetta les premiers fondemens de la cathédrale comme pour annoncer sa foi aux Germains, par un monument éclatant de la piété, et pour les inviter par là à imiter son exemple.

Argentorate, ruinée alors par les Barbares ne consistoit qu'en quelques cabannes ou chaumières dispersées çà et là; la fondation de l'église cathédrale contribua à relever ce principal endroit des Tribocques : elle attira

dans ses environs plusieurs habitans qui y bâtirent des maisons, et formèrent la première enceinte d'une nouvelle ville, qui prit, sous les rois de la première race, le nom de Strasbourg.

Les maisons de Strasbourg sont assez mal bâties, point de goût, aucune uniformité : elles sont hautes et basses, et il ne faut pas s'étonner de voir dans une même rue sept à huit maisons de quatre et cinq étages entremêlées d'une vingtaine d'autres, qui n'en ont qu'un ou deux. Les toîts sont tous faits à l'imitation de ceux des granges, en pointe ou en cône, ayant tous presque la même hauteur que le corps solide de la maison : ils sont en outre garnis d'une si grande quantité de petites lucarnes, qu'on est toujours tenté de croire que ce sont des colombiers : point d'alignement ; toutes les rues, à l'exception de deux ou trois, sont tortueuses et semblent être l'entrée de quelque labyrinthe, qui toujours aboutit sans garde-fou, sans un qui va-là à un canal, où l'étranger ira à coup-sur se jetter, pour peu qu'il sorte la nuit clause : la ville est cependant éclairée par des reverbères. Mais chaque citoyen, aujourd'hui, quand il bâtit, est obligé de suivre un alignement prescrit, et de construire en pierres : car toutes les maisons étant en bois, cela devenoit très-dangéreux pour le feu ; témoin l'incendie qui consuma, le 7 septembre 1782, presque tout le côté gauche du faubourg appellé Saverne. Mais la bâtisse va lentement, l'Alsacien met trop de réflexions à gagner son argent, pour le dépenser comme un Parisien. *Festina lente*, voilà sa devise.

L'intérieur des maisons de Strasbourg, et généralement dans tous les villages de l'Alsace, est d'une propreté ravissante : rarement voit-on des cheminées ; on se sert de poëles de fonte qui se tirent d'un village de Lorraine, appellé Framont, à vingt lieues de Strasbourg : les tuyaux sont fait de manière qu'on les croiroit tout d'une pièce, ils sont avec cela tortillés, les uns en serpent, les autres en cor-de-chasse : ils n'ont besoin que de voir le feu pour

échauffer l'appartement. Ces poëles ont une espèce de pied-de-stale en taule, ce qui devient très-commode pour chauffer une quantité de choses nécessaires au ménage : ces poëles, dans certains endroits, sont entourés d'un grand grillage de bois à grands carreaux très-propres à faire sécher, à peu de frais et en très peu de temps, une lessive entière : ces sortes de poëles sont à très-bon marché, et point mal sains.

Les lits, en Alsace, sont pour l'ordinaire tous de plumes, au lieu de couverture, on a sur les pieds un grand oreiller d'aigledon.

Il y a à Strasbourg deux canaux, l'un appellé le canal de la Bruche, et l'autre le canal des Français.

Le canal de la Bruche est de la plus grande utilité pour le transport des matériaux de construction : il a été creusé à cet effet en 1682, lorsqu'on bâtit la citadelle.

Le canal des Français est connu sous le nom de Petit canal, et a été creusé, dans l'origine, pour l'écoulement des eaux lors de la fondation des fortifications de la citadelle : il parcourt, sur une longueur de deux lieues, le Ruprechtsau et tombe dans la rivière d'Ill, au-dessous de cette île.

Le Ruprechtsau est une petite île formé par un bras du Rhin, et appellée l'île de Robert, et en Allemand *Ruprechtsau*, du nom de Robert Bock qui l'habitoit vers 1200. C'est une agréable promenade, le rendez-vous des beautés de la ville, comme le sont à Paris les Tuileries, et les Champs-élisées.

On trouve encore beaucoup d'autres promenades charmantes telles que les Contades, le Broglie : à l'extrémité de cette dernière est la salle de comédie.

Il y a à Strabourg deux boucheries, la grande et la petite : la grande est bâtie sur la rivière de l'Ill : tous les bouchers sont obligés d'y tuer leurs animaux qui auparavant sont visités. Les bœufs sont assommés, égorgés et dépouillés sur un grand grillage à petit carreaux qui donnent sur l'eau ; les immondices qui y tombent sont

emportées par le courant, et ne laissent aucune infection. L'animal ensuite est lavé par une trentaine de sceaux d'une eau pure et limpide, puisée sur le côté opposé ou tombent les ordures. Une manutention aussi sage devroit bien avoir lieu ailleurs encore qu'à Strasbourg, à Paris sur-tout.

La situation de Strasbourg, entre la France, l'Allemagne et la Suisse, la fertilité et les richesses de l'Alsace, la proximité du Rhin qui communique à la ville par une rivière navigable d'un côté et un canal de l'autre, pourroient lui procurer les avantages d'un commerce considérable.

Dans presque toute l'étendue de l'Alsace on cultive du tabac qu'on envoyoit en Allemagne et en Russie.

Le chanvre y est d'une qualité unique : une corde grosse comme le petit doigt tirera ce qu'une corde à puits de Paris ne tirera pas.

C'est à Strasbourg qu'est l'entrepôt de ces délicieuses carpes du Rhin.

On est extrêmement recherché et gourmand pour certains mets délicats; plus d'une fois l'on a vu servir sur la table d'un simple particulier des pâtés faits de langues de carpes, de foies de lotes, et de queues d'écrevices, ect. évalué pièce à 400 liv. tournois.

Les Strasbourgeoises auroient le droit de se passer de parure, et c'est du costume des Strasbourgeoises que toutes les beautés du monde pourroient attendre de nouveaux charmes.

Les Alsaciennes en général ont une taille svelte, figure agréable, point blasardée, haut montée en couleur : grands beaux yeux bien fendus, vifs ardents, nullement éteins aussi lassifs que provoquans : la beauté de leur col paroît en entier. Les cheveux tressés ne dérobent rien aux amateurs de la belle nature : leur gorge, toujours en état d'adolessence, est couverte d'un beau mouchoir noir qui n'en laisse paroître qu'autant qu'il en faut pour le tourment de certains curieux.

Ce tableau ne regarde qu' Alsacienne dont le goût ne s'est pas gâté en imitant follement nos modes, nos fantaisies Parisiennes, il appartient à celles qui, toujours sages, fidelles sans coquetterie aux mœurs climatiques du pays, ne cherchent qu'à suivre les principes de cette nature toujours simple, toujours nature.

Souvent l'on remonte à Strasbourg des bateaux qui descendent jusqu'à Mayence, de Mayence jusqu'à Cologne, et de Cologne en Hollande, il en coûte très-peu aux voyageurs.

En Alsace, comme en Allemagne, on voyage à très-peu de frais au moyen des chariots de poste, espèce de longues charrettes recouvertes contenant près de vingt personnes : je ne parle pas des divers désagrémens qu'on y éprouve par le genre des sociétés et l'incommodité de la voiture suspendue sur des chaînes. Elles sont peu coûteuses : pour vingt lieues on paie quatre à cinq liv. et l'on fait vingt-quatre lieues par dix-huit heures de marche.

Schilicaim, est un village à une lieue de Strasbourg, située dans les commencemens de la forêt d'Egelsheim. Cette forêt, longue de six à sept lieues, se perd dans les Vosges. Ses habitans, hommes, femmes et enfans, travaillent tous à la toile, ils en fabriquent de très-belles qui se donnent à très-bon marché. Une chose admirable est l'extrême propreté qui regne dans les maisons et même les rues ; les paysannes Alsaciennes sont ennemies jurées de tout ce qui respire la mal-propreté.

On va dans ce village en partie de plaisir : les amans langoureux et honteux y trouvent des petits cabinets propres à receler leurs amours tendres et lubriques : les aubergistes, en général, y sont très-complaisans. Les beignets y ont une sorte de réputation.

Hoüsberg est un petit village à une lieue de Strasbourg, sur le chemin de Paris : il y a trois villages contiguës qui portent le même nom, distant l'un de l'autre d'un quart de lieue

Nitterpron, est un village de la haute-Alsace, fameux par ses bains minéraux pour les maladies do nerfs.

On y va depuis le commencement de juin jusqu'à la fin d'octobre.

L'eau vient des montagnes, et est extrêmement ferrugineuse.

L'affluence du monde est telle qu'on est obligé de retenir son logement deux mois d'avance. Les maisons n'y sont pas superbes, ce ne sont que des chaumières : on y trouve cependant quelques petites auberges où il y a une table d'hôte.

Tous les jours grand bal dans chaque hôtellerie, ces lieux abondent de musiciens qui y viennent de toutes parts et qui y restent tout le temps des bains.

Il y a grands jeux de hasard.

Bourgeoise de Strasbourg | *Laitière des Environs de Strasbourg*

Cabrousse del. *St. Sauveur direx.*

Revendeuse de Strasbourg. | Paysanne de Bitche près Strasbourg.

Labrouïe del. | St. Sauveur fec.

Servantes de Strasbourg

Labrousse Del

St Sauveur Direx.

Homme et Femme de Housberg,
près Strasbourg.

Labrousse Del. Melleuvre Direx.

Habitants d'Egelshaim
près Strasbourg.

Labrousse Del. gl. Glauwer Direx.

HABITANS

DE BORDEAUX.

Bordeaux ville des plus anciennes, est l'une des premières de la France pour la grandeur, la population, les richesses et la beauté. Elle est située sur la rive gauche de la Garonne: elle est commandée par trois forts, savoir, le château de Ha, du côté de la campagne, le château Trompette sur la Garonne, construit comme le précédent en 1454 sous Charles VII, et le fort St.-Louis bâti en 1676, par Louis XIV. La sûreté et la commodité de son magnifique Port circulaire qui dans quelques endroits a cinq à six cents toises de largeur, y attirent presque toutes les nations maritimes de l'Europe. On y voit souvent jusqu'à 5 à 600 vaisseaux de première grandeur qui y arrivent du Nord, des colonies françaises et des États-Unis d'Amérique. Année commune, il s'y charge 100,000 tonneaux de vins, et d'eau-de-vie. Les plus estimés de ces vins, sont ceux blancs et rouges qu'on nomme *vins de grave*, parce qu'on les cueille sur le gravier: il en passe une bonne partie en Hollande. Les gros vins de *Poleu* qui ne sont bons qu'après avoir passé la mer, se transportent aux colonies: ceux de côte, se débitent pour

la Bretagne et le Nord, et les vins de Medoc rouges pour l'Angleterre. La barrique de vin de Medoc de la première qualité, composée de 32 veltes (la velte contient 6 pintes) se paye année commune 600 livres, et le second vin du même cru, est moins cher de moitié. Bordeaux arme pour la pêche de la baleine, et de la morue. Outre ses productions il exporte les marchandises étrangères aux colonies françaises de l'Amérique, et les vaisseaux de retour se chargent de sucre brut, de café, indigo et coton etc. Il s'y tient tous les ans deux foires considérables, l'une au mois de mars, l'autre au mois d'octobre: chacune dure 15 jours. Le fauxbourg des *Chartrons* qui s'étend le long de la partie basse du port, est un quartier bien bâti et très-animé, où se tiennent presque tous les commerçans étrangers. Une continuité d'édifices dignes des plus beaux quartiers de Paris, bordent le port et les quais qui ont une bonne lieue d'étendue.

Ecoutons maintenant Strabon et quelques chroniques, nous apprendrons cequ'étoit autrefois Bordeaux.

Strabon nous atteste que dès le tems d'Auguste, Bordeaux étoit déjà une ville marchande, libre et rénommée, située près d'un lac sur le rivage de la Garonne. Cette cité reputée maritime, avoit un sénat à l'instar de Rome. Germanicus le censeur y fit un voyage au sujet du dénombrement des Gaules.— L'empereur Gallien y bâtit hors des murs ce bel amphitéatre de brique dont on voit encore aujourd'hui les restes. A cette époque furent construits un havre, et un arsénal pour équiper des vaisseaux et les mettre à l'abri: le tout étoit fermé par une grosse chaîne de fer.

Clovis s'empara de cette ville et y passa l'hiver.— En 574, on y ressentit un tremblement de terre moins redoutable pourtant qu'un vainqueur féroce tel que Clovis.— Huit ans après, des loups vinrent, dit-on, en

plein midi jusques sur la place publique de Bordeaux, et y dévorèrent plusieurs enfans. Ne seroit-ce pas un emblême historique des Anglais et des Visigoths qui ravagèrent en ce tems-là toute la Guyenne.

Les Sarrazins renouvellèrent le dégât en 719.— Charlemagne, dans son testament, l'an 815, fait inscrire Bordeaux au rang des villes métropolitaines de l'empire, ce qui n'empêcha pas cette ville d'être pillée, et mise à feu par des pirates Normands l'an 857.— En 1119, Guillaume duc de Guyenne, fonda dans la ville de Bordeaux, un hôpital pour les enfans désavoués par leur père, et leur mère sans entrailles.— 60 ans après les Navarrois brûlèrent les fauxbourgs de Bordeaux.— L'an 1224, le roi d'Angleterre Henri, envoya contre cette ville une armée sous la conduite de son frère Richard; mais le succès ne couronna pas l'étranger.— L'an 1273, la nation juive chassée de la France, trouva un asyle dans Bordeaux, cité puissante et amie du commerce, par-conséquent respectant les franchises et l'industrie des hommes actifs et laborieux.— En 1314, la ville de Bordeaux se rédigea des statuts? on jugera de cette ancienne jurisprudence par cette loi:

„ Un mari impatient et colère qui tuera sa femme, sa faute lui sera remise pourvu qu'il s'en repente ..... En voici une autre:

„ Qu'un homme et une femme surpris en adultère „ soient attachés aux genitoires, et traînés dans cet état „ au milieu de la ville par le bourreau.

En 1536, le Roi Jean vaincu à Poitiers, fut conduit à Bordeaux par le prince de Galle son vainqueur; et douze ans après le célèbre Bertrand Dugueselin prisonnier de l'Angleterre y vint traiter de sa rançon.— Une grande famine dit une vieille chronique, travailla Bordeaux l'an 1375 — En 1378, le roi d'Angleterre maître de la ville,

rendit un édit portant que les dignités de Maire et de Jurats seroient interdits aux citoyens nobles.— En 1389, parut un autre édit émané de la même autorité, accordant permission aux prêtres de vendre leur vin dans des tavernes, sans payer aucun octroi à la ville.— L'an 1411, il y eut une grande peste qui enleva 12,000 habitans; cette même année fut fait un nouveau reglement dont voici un article dans le style du temps.. — » Que les » putains et maquerelles soient marqués d'habits différens » à celui des honnêtes bourgeoises.

En 1435, plusieurs sorciers furent à Bordeaux exécutés à mort, et brûlés tout vifs.— 1462 ans après, le roi Louis y donna une loi bien singulière: » Aucun citoyen » ne pourra se mêler de la navigation qu'il ne se soit fait » recevoir de la confrairie de la vierge marie.— L'Empereur Charles-Quint visita Bordeaux en 1539. et y fut reçu plus loyalement qu'il ne méritoit. Le roi François I. y passa aussi trois ans après.— En 1548, il y eut une grande emeute populaire à l'occasion des insolens receveurs de la gabelle; le sang du lieutenant de roi y coula: Bordeaux en fut puni, on lui ôta ses privilèges, ses canons et ses cloches.— En 1565, le roi reçut à Bordeaux des Ambassadeurs de Soliman empereur turc.— 3 ans après, il se plaida au parlement de bordeaux une cause importante; » Un conseiller de la cour surprit sa femme avec un galant, et les poignarda tous deux sur la couche adultère; le mari méurtrier obtint sa grace, et continua sa charge.

Ce fut en 1571 qu'on ouvrit à Bordeaux la bourse des marchands à l'imitation de celles déjà instituées à Paris et à Lyon.— La même année il y eût un arrêt du parlement qui mit en liberté des nègres qu'un marchand Normand avoit conduit à Bordeaux pour les vendre: *la France mère de liberté*, dit la chronique qui nous sert de fanal, *la France mère de liberté ne permet aucuns esclaves.*

En 1572, la première imprimerie fut dressée à Bordeaux dans le collège de Guyenne.— Le célèbre Montaigne, si connu par ses essais remplis de la plus parfaite philosophie, fut maire à Bordeaux en 1681.— Nouvelle atteinte de peste au mois de juin 1585, elle enleva 14,000 personnes.— Catherine de medécis, de sanglante mémoire, reçut les honneurs royaux dans la capitale de la Guyenne en 1589.

Nous n'avons pas entrepris un histoire complette de Bordeaux; cette esquise rapide que nos lecteurs pourront conduire fort aisément jusqu'à ce jour prouve deux choses.— La première que les principes de la liberté sont gravés dans l'ame de ses habitans dès la plus haute antiquité.— Et secondement que cette importante place de commerce n'a jamais dégenérée, et a toujours soutenue cette branche nourricière de l'industrie: et en effet les Bordelais sont presque tous marchands nés. Ils sont tous doués d'intelligence, et d'activité qu'il ne faut point confondre avec le vil intérêt, et l'égoïsme plus vil encore. Ils ont fait plus d'un sacrifice à la patrie; car l'amour du gain n'a pas éteint en eux celui de la prospérité publique. Aux vertus civiles, ils joignent le goût des arts, et l'estime des talens.

Il y a du luxe a Bordeaux, parce qu'une ville qui a la confiance de toutes les places commerçantes de l'Europe ne sauroit s'en passer. Une grande cité est comme une belle femme; un peu de parure et de recherche ne mésied pas plus à l'une qu'à l'autre.—

Les Bordelaises ont un beau sang et les passions vives. Elles ne peuvent être vues avec plus d'avantages qu'à la grande et belle salle de spectacle, l'une des plus superbes de l'Europe.— C'est un cadre magnifique digne des objets charmants qui s'y réunissent lors de la représentation d'une pièce en vogue.— Un rigicide ami des mœurs fron-

ce quelquefois le sourcil, en parcourant cette galerie des élegantes de Bordeaux : mais c'est un mal nécessaire peut-être au sein d'une population nombreuse, et dans les murs d'une ville rendez-vous d'une foule d'étrangers : le même charme se renouvelle aux promenades publiques. Les belles allées de Tourni et le jardin public, une heure avant le dîner, et le soir après le chaud du jour offrent aux amateurs tout ce quils peuvent dseirer, et y attirent agréablement les étrangers déjà prévenus en faveur des béautés françaises.— Les affaires et les plaisirs s'y mènent de front : l'utile et l'agréable s'y donnent la main ; on ne connoît pas la France quand on n'a point passé une soirée dans les allées de Tourni : il est vrai que plus d'un sacrifice du cœur et de la bourse s'y fait, ainsi que dans la belle salle du spectacle. Les négocians de Bordeaux, d'une grande loyauté en affaire, mais un peu legers en amour, viennent s'y laisser prendre. Bordeaux n'a pu se défendre du catinisme. Comme à Paris, comme partout où il y a du luxe, des Vénus nocturnes se promènent dans les rues et tiennent chapelle publique, où les dévots de Lamsaque viennent offrir et brûler un cierge.

Les marchés publics offrent un autre tableau, non moins piquant. Ce sont les paysans des Landes qui les approvisionnent de charbon, d'huîtres et de poissons. Tandis que leurs bœufs dételés mangent ou ruminent leurs brins de javelle, les paysans juchés sur leurs voitures, joûtent de paroles et de gestes énergiques avec les poissardes qui toutes ont la vivacité des habitans du midi ; ce qui contraste avec le flegme de ceux des Landes. Il ne se conclud pas si petite affaire qui ne soit assaisonnée de toutes les fleurs de la réthorique des halles ; mais aussi il faut rendre cette justice au peuple bordelais ; cette écorce un peu rude couvre un cœur excellent.

Quant au costume, le citoyen de Bordeaux des deux sexes se met décemment et avec goût. Les femmes y aiment la parure comme ailleurs : et quel est l'homme qui auroit le courage de se plaindre d'un défaut, si c'en est un, qui a sa source dans le besoin et le desir de nous plaire? Dans ce qu'on appelloit les basses classes, parmi les femmes et les filles d'artisans, les paysannes, les poissardes, et autres, il est des amateurs qui leur trouvent une coquetterie de vêtements aussi bien entendus que dans les maisons les plus opulentes. Les jours de fêtes elles rivalisent les dames les plus huppées, pour nous servir de l'expression proverbiale.

Je termine ici cette notice : si je la prolongeois davantage, on pourroit me souppçonner d'écouter la reconnoissance plus encore que la vérité historique. L'accueil que j'ai reçu dans la ville de Bordeaux, les encouragemens qu'on m'a prodigué dans cette cité connue par son goût pour les lettres et les arts, justifieroient, s'il étoit besoin, l'hommage et la justice que je me plais à lui rendre. Si l'on aime à se rappeller les maux auxquels on a échappé, on aime aussi à s'entretenir des momens heureux qu'on a passés, et des concitoyens auxquels on en est redevable.

Libourne est une petite ville bien peuplée et jolie sur la rive droite de la Dordogne ; c'est un des entrepôts de commerce de Bordeaux. Ses rues sont larges, et propres, bien percées, et les maisons régulières. Tout autour de la ville on trouve de jolies promenades : il y a une verrerie qui nourrit un grand nombre d'ouvriers. Libourne est à 7 lieues de Bordeaux.

Coutras connu par la victoire qu'y remporta Henri IV., St-Emilion renommé par ses vins, la Réole, Bazas,

Cadillac, Lesparre et Bourg, sont aussi des petites villes agréablement situées et peu éloignées de Bordeaux.

Blaye est une ville très-ancienne, défendue par une bonne citadelle, située sur la Gironde qui dans cette endroit à 1900 toises de largeur.— Vis-àvis de Blaye sur l'autre bord de la gironde est le fort Médoc.

Le fort dit le pâté, est une espèce de tour ronde placée sur une isle au milieu de la Dordogne, entre la citadelle de Blaye et le fort Medoc.

La tour de Cordouan ainsi appellée du nom de son architecte, est un phar de 160 pieds d'élévation, construit sur un rocher isolé à l'embouchure de la Gironde à peuprès à 10 lieues de Blaye, pour préserver les vaisseaux de la rencontre des écueils.

Artisanne de Bordeaux.

Marchande de Fruits de Bordeaux.

Laitiere des Environs de Bordeaux.

Poissarde de Bordeaux
et Son Enfant avec un Md. d'huitres de la tête de Buch.

HABITANS

DES LANDES DE BORDEAUX.

Les Landes, ou Lanes, aujourd'hui département des Landes, forment un vaste désert triste et sauvage, qui, le long des côtes de la mer, s'étend depuis les environs de Bordeaux jusqu'à Bayonne. Elles se prolongent dans le Béarn, et delà dans la Bigorre. On les divisent en grandes et petites Landes. Les grandes sont entre Bordeaux et Bayonne, et les petites entre Bazas, Dax, et le mont de Marsan : Chacunes dépendent des différents cantons où elles se tronvent situées.

Ce pays étoit anciennement habité par les *Tarbelliens*, qui s'étendoient jusqu'aux Pyrènées, et qui avoient pour capitale Dacqs. On l'appelle *Landes*, à cause qu'il n'est rempli que de bruyères, de terres sabloneuses et incultes. On trouve cependant dans le milieu des plaines beaucoup de chênes verts, dont l'écorce forme le liége, et une grande quantité de pins, dont on tire le brai, la résine et le goudron, ce qui fait le principal commerce des habitans.

Les Landais sont peu civilisés; le genre de vie qu'ils mènent, les rend agrestes et sauvages : ils habitent dans des cabanes isolées, mal construites, et encore plus mal meublées : la plupart sont faites en forme de tentes, pour être plus facilement emportées d'un lieu a un autre : ils couchent à terre, sur des peaux de moutons, et un capeau, pareillement de peau de mouton leur sert de couverture. Leurs ustensiles de cuisine,

consistent dans un ou deux petits poëlons, qui leur sert à frire leur lard, et à faire des cruchades, qui est une pâte faite avec de la farine de bled d'Inde, ou de Millet. Néanmoins de distance en distance on rencontre quelques maisons bien bâties, et meublées avec soin; elles sont habitées par des paysans Landais, fort riches.

A peine les jeunes-gens ont-ils atteint l'âge de 10 ans qu'ils ne sont plus reçus dans la cabane, pour y coucher, il faut qu'ils cherchent un gite dans la grange, ou les tas de foin: enveloppés dans leurs capots, été comme hiver, jamais ils ne se déshabillent: — Dès la pointe du jour, ils sont sur pieds et vont travailler jusques vers huit heures, qu'ils reviennent à la cabane, où ils trouvent leur déjeuner tout prêt: à une heure ils dînent, et soupent au déclin du jour. — Leur repas est frugal, il consiste dans un morceau de cruchade qu'ils trempent dans un peu de sauce extraite du jus du lard. — Chacun trouve son morceau coupé par la maitresse de la cabane, et ne peut prétendre à davantage. — L'été, au lieu de souper, ils font collation à quatre heures, et ils mangent des fruits et du laitage: ils ne boivent jamais de vin, excepté les jours de fêtes, qu'ils se rendent tous au cabaret, qui n'est qu'une cantine volante. — Là, les hommes; les femmes, les garçons, les filles et les enfans en bas âge, se livrent sans remords, à la joie et aux plaisirs, les vieilles femmes entonnent un air, accompagné de battemens de mains, et quelques-fois d'une musette: les filles et les garçons attentifs à la mesure, dansent et sautent en cadence; ils rappellent, par leurs gestes, leurs mouvemens et leur précision, la danse, connue chez les Grecs, sous le nom de férandole. Après ce divertissement chacun se met à boire, et avec si peu de retenue, que

tous, jusqu'aux enfans même, rentrent dans leurs cabanes morts-ivres.

Les femmes ont exclusivement la direction du ménage : si-tôt que tout est en ordre, elles prennent des outils et vont travailler dans les champs ; la plus âgée seule, reste au logis pour préparer le déjeuner et le dîner.

Le chef de la cabane, est celui qui a soin du labourage, rarement il s'éloigne du logis : — Il soigne lui-même ses bœufs ; il les nourrit avec quelques brins de javelles, ou de paille de bled d'Inde, qu'il ploye en petits paquets de 7 à 8 pouces de long, ayant toujours attention d'y mettre dans le milieu quelques pincées de son et un peu de sel ; une douzaine de ces petits paquets suffisent à la nourriture journalière de chaque bœuf.

Les jeunes gens se partagent leurs travaux : les uns vont dans des forêts éloignées de 7 à 8 lieues, couper du bois : ils le préparent, et en font du charbon, qu'ils envoyent vendre, par des bouviers, dans les villes voisines : les autres vont à pareille distance, mener paître les troupeaux. — Chacun emporte ordinairement avec lui, un petit poëlon, un peu de farine de maïs, un peu de lard, et quelques fromages suffisent pour vivre l'espace de trente à quarante jours qu'ils restent absens du logis. — Arrivés à l'endroit désigné pour faire le charbon et mettre en pacage les troupeaux, ils se construisent une petite cahute avec des branches d'arbres ; là ils vivent seuls et comme ignorés du genre humain. Ils sont toujours munis d'un fusil, et ils passent leurs momens perdus à la chasse ; ils sont très-adroits, et ce sont eux qui fournissent de gibiers, Bordeaux, Dax, Bazas, etc. et les environs.

Les Landais sont forts et vigoureux, de taille moyenne,

et d'un caractère assez doux, quoique sournois. L'hospitalité est une vertu en grande vénération chez eux. L'étranger, quelqu'il soit, est assuré de trouver dans ces déserts des secours inattendus qu'il ne trouveroit point dans ces grandes villes si policées, et si corrompues. — Néanmoins on leur reproche fortement d'être enclins à l'avarice, à l'ivrognerie, et à une jalousie telle qu'ils paroissent de vrais despotes dans leurs ménages. Ils sont très-superstitieux, ils croyent aux vampires : l'idée d'un loup garou les fait frissonner.

La formalité qu'on observe dans ce pays à l'égard des mariages est tout-à-fait bizarre et originale; lorsqu'un garçon est épris d'une des filles du canton et qu'il desire l'épouser, il faut qu'il en fasse la demande aux parens : pour cet effet étant accompagné de quelques uns de ses amis, portant avec lui une ou deux cruches de vin, il s'achemine dans le milieu de la nuit vers le logis de sa prétendue. — Il frappe, et demande à parler au père, à la mère et à la fille qu'il recherche; cette espèce d'entrevue, quoique nocturne, n'est jamais refusée. — Tout aussi-tôt chacun se lève, s'habille et prend place autour de la table. — On fait des omelettes, frire du lard, on mange et on boit jusqu'à la pointe du jour.

Alors la fille se lève et va chercher le dessert. — c'est là l'instant où le sort de notre amant va être décidé; si la fille le refuse, elle apporte une assiette remplie de noix. — Dès ce moment le galant quelque soit son désespoir, est obligé de se retirer, et la porte du logis lui est fermé pour toujours : quelquefois aussi l'on voit des amans opiniâtres, qui, malgré le congé formel qui leur a été donné, intriguent si bien qu'ils obtiennent le consentement du père et de la mère; la fille alors reçoit des ordres et ne peut refuser pour

mari celui que son cœur rejette loin d'elle. — voilà comme dans les Landes on voit des ménages aussi peu assortis et aussi detestables que dans le milieu des villes.

Les Landais au lieu de chapeau portent une barette à la manière des Béarnais ; ils font usage d'un gillet fort court ayant des manches qui leur viennent jusques sur les poignets ; par-dessus est un autre gillet dont la manche ne dépasse pas le coude. — Le tout est surmonté d'un espèce de doliman de peau de mouton, le poil en dessus, qui tantôt tombe jusques sur les talons, et, pour l'ordinaire ne va que jusqu'à la ceinture de la culotte. — Au lieu de bas, ils portent des espèces de guêtres qu'ils recouvrent d'une demi-peau de mouton assez mal attachée aux extrémités.

Les bergers ordinairement portent, par dessus tout cet accoutrement, un grand manteau d'un drap gris sale, ayant sur la tête un capuchon dépendant du même manteau qui est garni de bandes terminées en pointes, barillonnées de rouge, et ornées de crins de cheval. Ils se servent d'échasses, et il n'est pas rare de voir des bergers élevés de terre de la hauteur de 4 et 5 pieds. L'agilité avec laquelle ces gens marchent, ainsi juchés sur des échalas, est étonnante ; un cheval, au trot, ne peut les suivre. Ils portent toujours un long bâton dont ils ne se servent que pour les aider à franchir des fossés qui ont quelquefois 20 pieds de large. Quand ils veulent mettre leurs échasses, ils ne font point difficulté de monter sur le haut d'une armoire, ou sur le revers de la chemise qui toujours est fort élevée. Les femmes, pour l'ordinaire, sont grossièrement mises les jours de travail ; au lieu de coëffes, elles se mettent deux ou trois serviettes en forme de capuche ; mais les jours de cérémonie, elles portent

un habillement assez élégant, et de larges barbes dentelées de rouge, leur ornent le visage. La couleur de leur vêtement est d'un gros drap bleu-cendré, bordé et galonné en rouge.

On trouve, dans le milieu et sur les confins des grandes et petites Landes, plusieurs villes, et quelques bourgs, tels que Mont de Marsan, Saint-Severe et Aire, Dax, Orthe, Tartas, Albret et la Tête du Buch.

Mont de Marsan est une petite ville à dix lieues de Dax. Ses environs produisent beaucoup de vins, et de seigles : elle est située sur la Midouse, qui la sépare en deux, et qui commence à être navigable à peu de distance de Saint-Sever.

Saint-Sever qu'on surnommoit le *Cap de Gascogne* à cause de sa situation, est une ville assez grande et fort jolie : elle est située sur la rive gauche de l'Adour à six lieues d'Aire et à sept de Dax.

Aire, sur l'Adour, est peu considérable : ce petit endroit est situé au bas d'un côteau au-dessus duquel étoit jadis une très-grande ville, fondée, à ce que l'on croit, par l'empereur Honorius, elle fut long-tems le séjour d'Alaric II, roi des Visigots, et l'on y voit encore les ruines du palais qu'il habitoit.

Dacqs ou Dax est une des plus anciennes villes des Gaules, aujourd'hui peu considérable. Elle tire son nom d'*Aquæ Tarbellicæ* qu'elle portoit autefois, à cause des eaux salutaires qui s'y trouvent. Elle est située sur la rive gauche de l'*Adour* à neuf lieues de Bayonne; cette ville autrefois fameuse par le siége qu'elle a soutenu, a été la capitale des Tarbelliens qui étoient des plus illustres Aquetains. Auguste lui donna son nom, et on l'appella *Aquæ Augustæ*. — Elle est assez forte et défendue par un château; on trouve une belle promenade sur les remparts du côté de la rivière. Au milieu de la ville on

voit un grand bassin trèr-profond, toujours plein d'un eau presque bouillante qui en sort avec une abondance prodigieuse par cinq à six gros tuyaux ; il s'en forme un grand ruisseau qui va se jetter dans l'Adour. — Le commerce nourrit ses habitans ; il consiste en vins, eaux-de-vie, goudron, brai, résine, qui se débouchent par Bayonne.

Ortez ou Orthez, est une petite ville, ou, pour mieux dire, un bourg situé à la gauche de la rivière d'Adour ; il est assez peuplé et marchand. Il est arrosé par le Gave, et sa position est sur le penchant d'une colline à sept lieues de Pau. Au-dessus de la colline, on trouve quelques ruines de la forteresse appelée autrefois *Château-noble*, que Gaston, prince de Béarn, y avoit construit pour servir à la défense de sa province.

Jeanne d'Albret, reine de Navarre, aimoit à habiter Ortez ; elle y établit une université en faveur des protestans, et cette université a subsisté jusqu'au règne de Louis XIV. Cette princesse l'avoit renté des revenus et des biens des évêques et autres ecclésiastiques qu'elle avoit chassés de ses états. On voit encore à Ortez sur la rivière un pont où l'on montre une fenêtre par laquelle on précipitoit dans la rivière, par l'ordre de Jeanne, les prêtres et les religieux qui refusoient d'embrasser ses sentimens.

Tartas est une petite ville située dans les Landes, distante de 20 lieues de Bordeaux. — Elle est séparée en deux par la rivière de Midouse qui se jette une lieue après dans l'Adour. — Elle n'est qu'à 4 lieues au-dessus de Dax. Cette ville dont le site est des plus agréable quoique très petite étoit autrefois importante lorque les Huguenots en étoient maîtres : quelques géographes veulent qu'elle tire son origine des anciens *Tarusates* ; mais il y avoit long-tems qu'il n'étoit plus

question de ces peuples lorsque *Tartas* a été bâtie : d'autres disent qu'elle doit son nom aux Gascons qui la bâtirent lorsqu'ils s'établirent dans la Novem Populanie au commencement du VII siècle. — La ville de Tartas est bâtie sur la pente d'une montagne, et forme un amphithéâtre. — Elle est divisée en haute et basse ville. — La haute, qui est à la droite de la Midouse, étoit dominée par un château en forme de citadelle, et qui fut démolie en 1621. — La baisse qui est de l'autre coté n'est proprement qu'un fauxbourg ; après que l'on a passé le pont pour sortir de Tartas, on trouve une belle promenade de plusieurs rangées d'arbres au bord de la rivière, et plus avant on rencontre des bois ; des sablons pendant plus de deux lieues ; on y tient un marché considérable pour les seigles que l'on y apporte des Landes.

Albret est un village, plutôt qu'une ville, située au milieu des Landes. — Il est à 4 lieues au nord du Mont-de-Marsan, et à six au sud-est de Bazas. Ce petit pays est stérile, mais on y trouve beaucoup de lièvres d'où il tire son nom latin *lebretum* qu'on dérive de *leporetum*. Albret n'offre rien d'ailleurs d'intéressant.

Le pays de Buch est situé au midi du Médoc, et quel que soit sa position, il est stérile, et ne produit rien ; il n'est guères habité que par des pêcheurs. Le principal lieu qui n'est qu'un bourg, se nomme *Tête-de-Buch*, et par corruption *la Teste* : autrefois c'étoit la résidence des seigneurs du pays qu'on nommoit pour cela *Captaax-de-Buch*.

Marchand d'Agneaux des Landes de Bordeaux.

Homme des Landes de Bordeaux
mettant ses échasses.

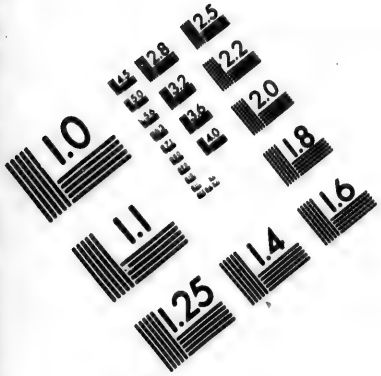
Femme des environs de la tête de Buch
Landes de Bordeaux.

Femme parée des environs de la Tête de Buch
Landes de Bordeaux.

HABITANS
DE LA ROCHELLE.

La Rochelle est située sur l'Océan [illegible] pris son nom de sa position, car ce fut d'abord [illegible] tadelle sur une roche, espèce de rempart é[illegible] arrêter les courses des pirates Saxons. Voici [illegible] e textuelle qu'en a tracée le fameux capitaine La[illegible] » Sa situa-
» tion maritime est une voye, et une porte qui ne
» se peut fermer qu'avec une dépense incomparable,
» et par où toutes provisions lui viennent en abon-
» dance. A deux lieues en mer il y a des isles ferti-
» les qui branlent sous sa faveur. Le peuple de la
» ville est autant belliqueux que trafiqueur, les ma-
» gistrats prudens, et tous bien affectionnés à la patrie
» et à la religion. Quant à la fortification, on a
» cogneu par espreuve qu'elle elle est: (on se rap-
» pelle le fameux siège qu'a soutenu cette ville sous
» le ministère du cardinal de Richelieu). La Ro-
» chelle a été longuement possedée par des gentils-
» hommes particuliers.

» Cette ville a toujours été jalouse du maintien des
» bonnes mœurs. Il existe une ordonnance du maire
» datée de l'an 1302 qui condamne au bannissement
» un bourgeois pour avoir soutenu un mauvais lieu
» dans sa maison. Audit an la femme d'un nommé
» Hardy fut mise au pilory et après bannie pour ce
» qu'il fut trouvé qu'elle avoit été *abroqueresse*, et
» *Houliere* de sa fille, et semblablement de la femme
» d'un appellé Jean Maillon qui recevoit chez elle
» secretement plusieurs femmes publiques. — Le
célèbre connétable Duguesclin en fit le siège en per-



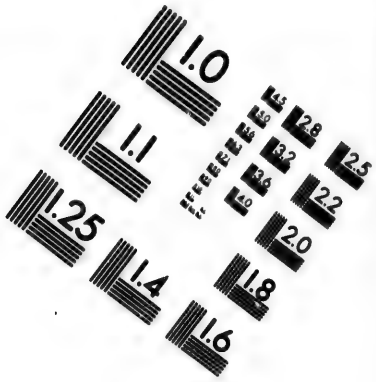
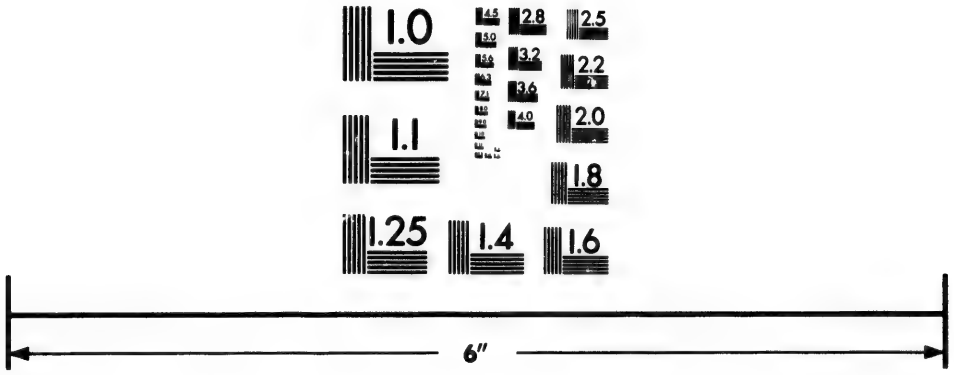
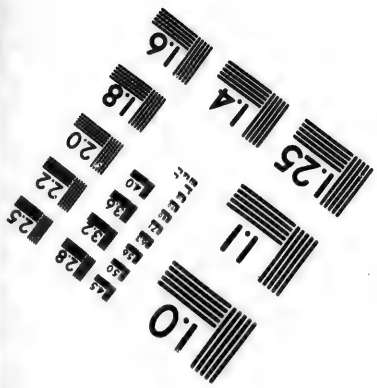
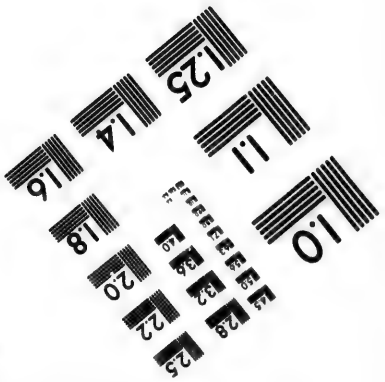


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

sonne : les bourgeois paroissant vouloir faire bonne contenance, il leur envoya dire » manans de la Ro- » chelle avez beau faire ; si le soleil entre dans vos » murs, le Connétable y entrera aussi. » — le 4 » avril 1664, Louis XI, de machiavelique mémoire, » fit don à la ville de la Rochelle de deux canons » pierriers. — etc.

La Rochelle aujourd'hui est une des belles villes de l'empire Français. Elle a cinq portes ; les rues sont larges et droites, les maisons sont bien bâties et sont soutenues par des arcades et des portiques qui méritent l'attention des voyageurs étrangers. La place du chateau est vaste et quarrée ; le mail se trouve avantageusement situé. Le port de forme ronde, défendu par deux grosses tours distantes seulement de 7 toises l'une de l'autre peut avoir 1500 pas de circuit. Il est commode et très-sûr. Tous les vaisseaux excepté ceux de haut-bord peuvent y entrer, la mer ayant un reflux de plus de quatre toises. Chaque année les Suédois, les Danois, les Hambourgeois, les Anglais, et les Hollandais y envoyent plusieurs vaisseaux pour charger des vins, des eaux-de-vie et du sel. On raffine dans cette ville une prodigieuse quantité de sucre brut tiré des isles : son commerce consiste encore en papiers, en toiles et en serges qu'on transporte en Amérique. Cette ville est à 35 lieues nord de Bordeaux, 27 Sud-est de Nantes, 69 Sud-ouest d'Orléans, et 120, Sud-ouest de Paris,

Cette cité a produit plusieurs savans ; les femmes y sont aimables et laborieuses. Elles pourroient mettre un peu plus de goût dans leurs ajustemens, mais des vertus domestiques sont préférables, et elles en ont.

Marchande d'huitres des Environs de la Rochelle.

Femme de la Rochelle.

HABITANS
DES
SABLES D'OLONNE.

Les Sables d'Olonne forment une partie du territoire de ce qu'on appeloit jadis la province du Poitou, et ce qu'on désigne aujourd'hui par le département de la Vendée. On dit les Poitevins des Sables un peu moins gais, et d'un esprit moins délié que le reste de cette province; qu'importe, s'ils ont conservé la franchise et la bonhomie de leurs premiers ancêtres. Ils sont un peu sauvages, un peu moins ouverts que leurs compatriotes environnans : c'est peut-être que l'inconstance des flots de la mer qui baigne ce rivage leur a appris à ne pas trop compter sur les hommes plus inconstans encore.

Dans les guerres de religion, dont ce pays fut le théatre, et la ville de Lucon l'un des principaux foyers, le général Lanoue fit le siège de la ville, dite les Sables d'Olonne. Il fut accompagné de brigandages et d'horreurs fanatiques.

Cette cité a un port fortifié naturellement par une chaîne de roches, appelées dans le pays *Barges d'Olonne*, et distantes de la côte d'une lieue. Une invasion sur notre territoire, dans cette partie, seroit d'autant plus difficile qu'on ne découvre ces rochers que pendant la basse mer : elle monte à Olonne de 16 à 18 pieds.

Le territoire, comme l'indique son nom *les Sables*, est généralement stérile, surtout à Chalans et à Chataigneraie. On trouve quelques bons pâturages à Montaigu.

Les habitans de cette contrée sont d'un beau sang. Les hommes y sont robustes, et les femmes y ont beaucoup d'agilité.

Une pièce du costume de celles-ci est remarquable. C'est leur fraise, composée d'un grand nombre de grosses nattes de laine qui retombent en forme de rochet d'évêque sur les épaules, le dos et le sein. Une agraphe retient cette espèce de parure qui fait ressembler une femme des Sables d'Olonne à l'oiseau connu des naturalistes sous le nom de *Coaquar*.

Les Sables d'Olonne est le 5e. district des six qui composent le département de la Vendée. Il a dix cantons ou chefs-lieux, savoir les Sables d'Olonne, Landevieille, Beaulieu-sous-la-Roche, la Motte-Achard, le Poiroux, les Moutiers, Angle, Talmont, l'Isle-Dieu, enfin Olonne.

Le département de la Vendée, qui doit son nom à une petite riviere qui coule au midi, comprend la partie maritime qu'on appeloit ci-devant le Bas-Poitou.

A la Chataigneraie on trouve du vin et des grains.

Les Sables d'Olonne sont une ville maritime avec un port sur l'océan dans le quel peuvent entrer des batimens de 150 tonneaux. Ce chef-lieu est à 103 lieues de Paris.

Les Moutiers, chef-lieu de canton, est un bourg qui jadis engraissoit beaucoup de porcs.

L'Isle-Dieu, à 4 lieues en mer, demeurera fameuse par les dernières tentatives des Anglais et des émigrés.

Olonne est un fort bourg situé au milieu des marais où la mer se répand dans les gros temps. On y recueille beaucoup de sel : on y fait un peu de pêche. Il y a un quai très-long. Jadis on vit échouer sur la grève de grandes baleines blessées sur les côtes de la Biscaye.

Femme des Sables d'Olonne.

Labrousse sculp. *St. Sauveur Direx.*

HABITANS D'AGEN.

AGEN est une ville de toute ancienneté, grande et située dans un pays fertile, sur la rive droite de la Garonne. Après les Gaulois ses fondateurs elle eut pour maîtres les Romains, puis les Goths: les Huns, les Vandales, les Sarrazins et les Normands la dévastèrent successivement. En 1584, elle prit le parti de la ligue; mais en 1591, le comte de la Roche, fils du maréchal de Matignon l'obligea de rentrer dans le devoir; pour y réussir, il employa, dit-on, un habile pétardier, nommé Faget qui entra dans la ville déguisé en paysan, et fit sauter la porte avec un pétard, sur les deux heures du matin.

Les Agenois font un commerce considérable de prunes à cause de leur propriété anti-scorbutique. Les Hollandais en font de grandes provisions pour leurs voyages de long cours. — Une grande partie du chanvre qui se récolte dans les environs se convertit en linge de table qu'on embarque ordinairement pour Cadix, pour de-là passer dans les isles Espagnoles. — Cette ville a deux belles manufactures, l'une de camelots, et de serges connues sous le nom de serges d'Agen, et qui occupe plus de 1200 ouvriers: l'autre de toiles à voiles est située dans un vaste emplacement, et entretient plus de 100 métiers. Les foires du 3 juin et du 15 septembre ne sont bien considérables que pour la vente des bœufs qu'on conduit ensuite du côté de Limoges, et de-là à Paris.

Par le moyen de la Garonne Agen fait beaucoup d'affaires avec Toulouse, et Bordeaux.

Agen est la patrie de plusieurs grands hommes parmi lesquels on distingue Sulpice Severe, et Joseph Scaliger.

Cette ville est à 36 lieues de Bordeaux, et 156 de Paris.

A 4 lieues d'Agen on trouve la ville de Nérac, qui, quoique petite, est assez jolie; sa position et ses dehors sont charmans. Elle est divisée en deux par la Baïse, le *grand* et le *petit* Nérac. C'étoit autrefois la résidence et la capitale des Sires d'Albret. Leur vaste château est aujourd'hui bien délabré; Henri IV y passa une partie de sa jeunesse. Les murailles de Nérac furent rasées pendant les dernières guerres civiles, et c'est dans cette ville que Catherine de Médicis eut en 1559 une conférence avec le roi de Navarre, et conclut un traité avec les Huguenots.

Mezin petite ville au sud de Nérac, produit du froment, du vin qui ne s'exporte guère qu'en eau-de-vie, et beaucoup de liége qu'on vend en nature, ou en bouchons. La foire du 9 décembre y est très-fréquentée.

Tonneins ville renommée par ses tabacs, est située à une lieue de l'embouchure du Lot, et se trouve à trois lieues de Marmande.

Marmande petite ville sur la Garonne, très-commerçante en bled, en vin et en eau-de-vie, à 6 lieues d'Agen, 12 de Bordeaux, et 160 de Paris. Elle a donné le jour au savant Combésis, dominicain, éditeur de plusieurs pères grecs, et auteur d'une bibliothèque des pères à l'usage des prédicateurs, en 8 vol. in-folio.

Villeneuve, Valence, Montflanquin, et Lauzun sont des petites villes de peu de renommée, et toutes environnant la ville d'Agen qui aujourd'hui est le chef-lieu du département du Lot et Garonne.

Femme d'Agen.

Labrousse Sculp. St. Sauveur Direx.

HABITANS
DE
MONTAUBAN.

MONTAUBAN est situé sur la rivière du Tarn, à 138 lieues de Paris. C'est un chef-lieu de district et de canton dans le département du Lot, autrefois Quercy, dépendant du gouvernement de la Guyenne. Cahors en est la capitale.

Cette ville est belle et marchande. On croit qu'elle fut bâtie vers le milieu du douzième siècle, et réuni peu de temps après au domaine de la couronne. Sa population monte à vingt mille ames.

Assise sur le sommet d'une colline fort haute, elle penche un peu vers le pont du Tarn. Cette rivière et un château, du côté de Toulouse, lui ont servi souvent de défense. A l'endroit le plus élevé de son territoire est la fontaine du griffon, non loin d'un excellent vig noble: ensorte que cette ville, pour ainsi dire, entre le vin et l'eau, semble annoncer un séjour paisible. Mais, l'histoire dément cette belle apparence. Elle a soutenu bien des sièges et cela pour cause de religion. Notamment en 1562, et en 1563. Elle fut fort mal menée par Louis XIII où plutôt par Richelieu en 1621. Le cardinal en fit raser les fortifications en 1629. Elle à aussi éprouvé des troubles affreux au commencement de la révolution en 1790.

Sa position géographique la met à même de faire un beau commerce puisqu'elle se trouve sur la grande route de Toulouse à Limoges, et à Paris. Elle est divisée en trois parties; la vieille ville sur le bord de la rivière: la nouvelle du côté de Cahors, et Ville-Bourbon qui communique à la

première par un pont de brique. Outre les fabriques de Cadis, qui sont en très-grand nombre, on trouve dans cette ville de manufactures de plusieurs petites étoffes de soie, comme serges, ras-de-S. Cyr. etc. etc. et des bas de soie d'assez bonne qualité. Montauban à une place bien régulière, et environnée d'un double rang d'arcades; on y montre encore le tombeaux de deux grands capitaine qui se sont distingués sous Charles VII, la Hire et Potou. Le pont jetté sur la rivière, qui passe le long de ses murs, est d'une belle structure : il étoit jadis flanqué d'un monastère de religieuses dont les caves, dit-on, étoient si profondes, qu'elles communiquoient par-dessous la rivière, à la rive opposée.

Le district de Montauban à douze cantons, savoir, Montauban, Puy-la-Roque, Mont-Pézat, Molière, Caylus, Caussade, Mirabel, la Française, Réalville, Négrepelisse, Bruniquel, Monclar.

Il faut distinguer Caussade, jolie petite ville qui fait un grand commerce en blé, saffran, et pruneaux : on y recueille aussi du Chanvre, on y fabrique de bon fil, des toiles communes, des étamines, et Cadis.

Négrepelisse est une autre petite ville sur la rivière, dite l'Aveiron, où l'on fabrique, avec succès, des toiles de coton, et des futaines.

AN.

s de Cadis,
cette ville
ie, comme
ie d'assez
gulière, et
nontre en-
e sont dis-
pont jetté
d'une belle
re de reli-
s, qu'elles
e opposée.
s, savoir,
e, Caylus,
grepelisse,

qui fait un
y recueille
oiles com-

ivière, dite
s de coton,

Femme de Montauban.

Labrousse Sculp. *St Sauveur Direx.*

HABITANS

DE

LIMOGES.

Limoges est une ancienne et grande ville, à 88 lieues de Paris. Elle est la capitale du département de la Haute-Vienne, composée de 234 municipalités et de 288 lieues carrées d'étendue. Il est appelé ainsi à cause des hautes montagnes ou se trouve la source de la rivière de Vienne. Jadis c'étoit le Haut-Limousin. Ce pays abonde en chataignes, seigle, avoine et pâturages.

Le commerce de sa capitale consiste en bœufs, chevaux fort estimés, draps de laine, fabriques de papiers, ouvrages d'étain, d'acier et de fer.

Limoges est marquée, dans nos vieilles chroniques, l'une des quatre cités *rouges* de la Gaule. On lui donne pour fondateur un prince gaulois de la race des *Gomérites* nommé *le Mouix*.

Le territoire de cette ville s'étend en partie sur un vallon, en partie sur la coupe d'une petite colline. Elle est plus longue que large : jadis elle étoit ceinte de bonnes murailles, garanties par un fossé profond ; sur le point le plus élevé, elle possède une belle source dont le superflu des eaux vient laver le pavé de Limoges. Dès le temps de César elle étoit fort peuplée et pouvoit fournir, avec sa banlieue, dix mille combattans : alors elle formoit un petit royaume : on cite un de ses rois, nommé Étienne. Elle essuya bien des révolutions : elle fut dabord pillée par les Goths, puis par les Francs à leur arrivée dans les Gaules. Charles Martel et Pépin la maltraitèrent beaucoup. Elle fut prise par les Anglais dont elle secoua le joug, pour

prendre celui de Charles V. Les Anglais s'en approchèrent de rechef et la ruinèrent l'an 1369. Henri II, roi de France, la rétablit dans son ancien éclat.

Limoges a produit des hommes connus, tels que Jean Dorat, Muret, Varillas, le chancélier Daguesseau, Montmaur et Marmontel, etc.

Les Limousins sont de bonnes gens, laborieux, mais un peu épais : leurs chevaux ne sont pas fringans, mais forts et vigoureux. Ils travaillent avec patience et courage sans se permettre d'écart. Les femmes sont peu coquettes, mais presque toutes fidelles et fort attachées à leurs enfans.

Dans le Limousin on tient un peu à l'argent, parce qu'on a de la peine à en gagner. Depuis long-temps ce peuple jouit d'une bonne renommée : voici ce que nous lisons à son sujet dans une vieille chronique.

« Les paysans du pays Limosin abhorrent la friandise, et » se contentent de peu : et pour ce, sont allaigres et dispos, » vivans longuement ; de sorte que l'on voit quelquefois » un vieillard voir ses enfans jusqu'à la 4e. génération. » Ils se maintiennent si bien en amitié que l'on voit des » maisons, en ce pays, où il y a plus de cent personnes » demeurantes ensemble, sans faire partage, et vivans » en communauté.

Paysan des Environs de Limoges.

Jeune Paysan des Environs de Limoges

Paysanne des Environs de Limoges.

HABITANS
DE L'ANGOUMOIS.

L'ANGOUMOIS, formant aujourd'hui le Département de la Charente, s'étend le long de la rivière de la Charente, qui en traverse une partie. Borné au Nord par le Poitou, il est limité au levant par le Limousin, au midi par le Périgord, et au couchant par la Saintonge. — On lui donne 22 lieues d'étendue.

Ce pays est fertile en bleds, en vins, en fruits, en simples et en chanvres: on y nourit beaucoup de bestiaux, et on y fabrique beaucoup de papier; il est arrosé par la Charente, en divers sens. — On trouve aussi dans ce pays, la *Touvre*, petite rivière qui se jette dans la Charente. Elle prend sa source à deux lieues d'Angoulême, au pied d'une montagne; cette source sort de trois gouffres, dont l'un s'est ouvert avec un fracas horrible, lors du tremblement de terre qui a renversé Lisbonne. Cette rivière nourrit d'excellentes truites saumonées, et donne des écrevisses en quantité. On y avoit établi plusieurs papeteries qu'on a été obligé d'abandonner, parce que des petits insectes appellés mânes, qui sont dans ses eaux, tachoient le papier.

Angoulême, ville capitale, dominée par un château très-fort, est placée sur le sommet d'une montagne, entourée de rochers, au pied desquels coule la Charente; un parapet construit autour, et garni de canons, forme une promenade aussi pittoresque que commode: — D'un côté, ce sont d'immenses forêts, des chemins creux, des rochers escarpés et verds, qui donnent une perspective des plus agréables. — De l'autre, on voit de vastes plaines, traversées par les routes de Paris et

de Bordeaux ; tout ce paysage est égayé par des prairies inégalement coupées par la Charente, et qui se communiquent par une multitude de petits ponts de bois, tous peints de diverses couleurs.

Angoulème a été la patrie de plusieurs hommes de lettres, recommandables par leurs talens et leur science, tels que Balzac, Girac, Thevet le géographe, renommé par 18 ans de voyages, de long-cours, et Marguerite de Valois, sœur de François I, et épouse de Henri IV, dont nous avons un recueil de jolis contes.

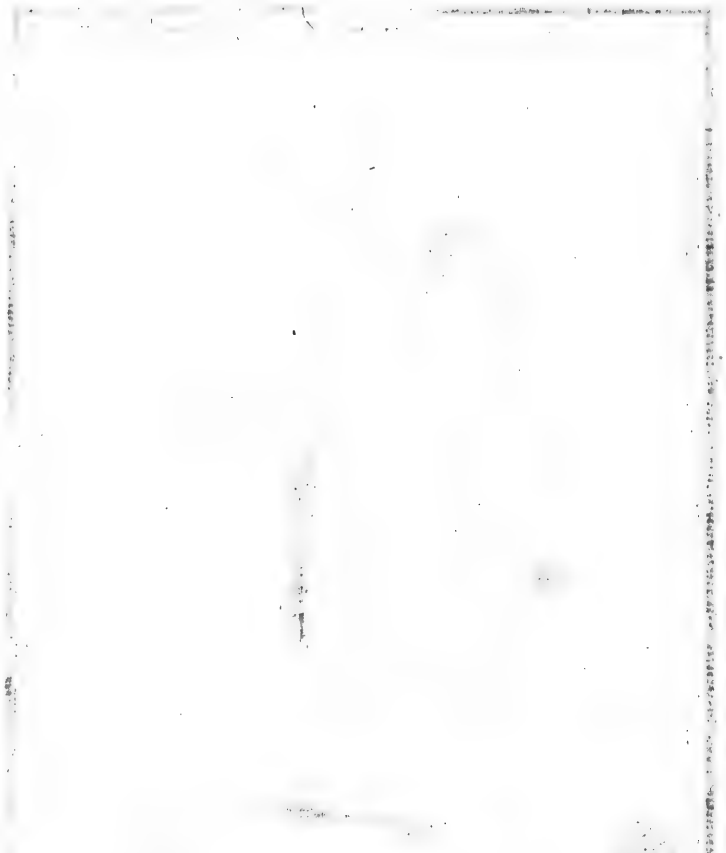
Cette ville a près de 11,000 habitans, tous actifs, vigilans, et s'adonnant au commerce, dont les principaux objets sont le papier, le saffran, le sel, le bois, l'eau-de-vie, et le fer battu. On y fabrique de ce beau papier, qu'on appelle *papier d'Angoulème*, et si recherché par les Hollandais. Elle est à 20 lieues de Limoges, 25 de la Rochelle, et 128 de Paris.

Les autres villes de ce département sont: La Rochefoucault, Confolens, Jarnac et Ruffec ; elles sont peu remarquables. Cognac qui en dépend aussi, est une ville plus conséquente par sa population, et sur-tout par son grand commerce des eaux-de-vie : c'est dans le château qui la défend, que naquit François I : on y voit un parc superbe, et un étang de toute beauté. Elle est à 7 lieues d'Angoulème, et 120 de Paris.

Barbezieux est une petite ville, conséquente par ses marchés de grains, sa manufacture de toiles, et une fontaine d'eaux minérales, dites *Fontrouilleuse* : elle avoit autrefois un château, qui fut détruit par les Anglais, durant les guerres de Guienne, on en voit encore les ruines : elle fut même entourrée de murailles, ce qui lui donna le titre de ville. — Les chapons de Barbezieux sont en grande réputation ; ils font les délices des bonnes tables, et sont une des branches importantes du commerce des habitans.

Paijsan de L'Angoumois,

Païsanne de L'Angoumois.



HABITANS
DE MARSEILLE ET D'ARLES.

Marseille est une des premières villes du département des Bouches-du-Rhône, ci-devant *Provence*. Elle est peuplée de plus de quatre-vingt-dix mille ames : c'est la plus ancienne des Gaules, puisqu'on n'a aucune preuve qu'il en existât d'autre l'an 599 avant J. C. époque de son établissement par une colonie de Phocéens. Elle est située sur la Méditerrannée, au fond d'un golphe couvert et défendu par plusieurs petites îles, partie sur le penchant d'un côteau et partie dans la plaine. On la divise en *Vieille Ville*, et en *Ville-Nouvelle*. La première se présente en amphithéâtre aux vaisseaux qui entrent dans le port, mais les rues en sont sales, étroites, montueuses et garnies de maisons de peu d'apparence. La nouvelle ville bien percée, et mieux bâtie encore à pour point de communication avec la vieille, une des plus belles rues qu'il soit possible de voir, on la nomme le Cours : au milieu sont deux rangs d'arbres, avec des bancs de pierre dans les intervalles, et de chaque côté, des bâtiments d'une architecture imposante. C'est un coup d'œil bien intéressant que celui du port, à cause de l'affluence de toutes les nations commerçantes : c'est l'Europe en raccourci, par la variété des costumes et du langage.

La ville de Marseille expédie tous les ans pour l'Italie beaucoup de draps, de serges, toiles, chemisettes de coton, bas de fil, de laine ; prunes, figues, vins, eau-de-vie, etc. Elle en retire du chanvre, de la soie, du souffre, riz, blé, anis, manne, etc. Son commerce avec l'Espagne consiste en toiles, cotons filés, étoffes de soie et de laine, draps d'or et d'argent, galons et dentelles, futaines, basins, bufles, chapeaux, peignes, épingles, quincailleries, papiers, plumes, encens, gomme arabique, galles, safran,

et drogues de toute espèce : Elle en reçoit en échange, des laines, des soies, de l'indigo, de la cochenille, du quinquina, des piastres, des huiles, du bois de campêche, de la salsepareille, du sucre, du vermillon, de la réglisse, des raisins secs, etc..... Son négoce dans les Échelles du Levant est encore plus grand.

Le port en un bassin de forme ovale qui a 580 toises de longueur sur 160 dans sa plus grande largeur et 18 à 20 pieds d'eau. Il occupe presque toute la longueur de la ville, et peut contenir six à sept cent navires. Dans les plus grands orages les bâtimens y sont sans danger : ceux de haut bord s'arrêtent à l'île d'If, qui est à une demie-lieue.

Indépendemment de deux rochers qui ressèrent l'embouchure de ce port, il y a des piles de maçonnerie qui ne laissent que le passage d'un gros vaisseau. On le ferme par le moyen d'une chaîne.

Les environs de Marseille sont agréables, et remplis de plus de deux mille maisons de campagne que les habitans du pays appellent *Bastides*.

Arles est une grande ville sur la rive gauche du Rhône, peuplée de plus de vingt-mille ames. Sa situation est charmante ; tous ses environs sont gracieux et accompagnés de belles promenades. Cette ville offre beaucoup plus de monumens anciens à remarquer, que d'édifices modernes. Ses rues sont étroites, tortueuses, et pavées de petits cailloux. Sur 450 mille moutons que nourrit tous les ans le terroir d'Arles, on en mène 300 mille paître sur les Alpes. C'est au commencement de Mai, qu'est fixé le départ de la caravane. Les bergers, logés sous des tentes, vivent de lait pendant trois mois, et dans une ignorance absolue de tous les évènemens qui satisfont ordinairement la curiosité des villes.

Artisanne d'Arles | Artisanne de Marseille

L.Libroasse del. | St. Sauveur direx.

HABITANS
DE LA SAVOIE.

Il y a plus de dix siècles, dit-on, que la Savoye appartient à la même famille souveraine, qui, ajoute-t-on, a donné à l'Europe cinq empereurs et quatre rois. A la bonne heure : mais ce qu'il y a de plus intéressant, c'est que les habitans de cette contrée sont laborieux et d'un naturel fort doux, sobres, ménagers, capables de supporter toutes les fatigues; mais ils n'aiment pas la guerre, et il n'y a pas de mal à cela.

La forme du gouvernement des états de Savoye est purement monarchique. La loi salique y est reçue.

Cette contrée érigée en duché par l'empereur Sigismond en 1417, en faveur d'Amédée VIII, qui en étoit déjà Comte, est pleine de montagnes : mais les vallées sont extrêmement fertiles. Elle est bornée au nord, par le Rhône et le lac de Genève; à l'est, par la Suisse et le Piémont; au midi par le Dauphiné; enfin, à l'ouest, par le Rhône, ce beau fleuve qui la sépare de la Bourgogne et de la Bresse. Les villes principales sont Chamberi, Villefranche et Nice.

Chamberi est la capitale, située à la jonction de plusieurs petites rivières qui descendent des Alpes. Elle est le siége d'un parlement, dont le palais est contigu au couvent des Jacobins. Le prince y tenoit jadis sa cour dans un château fort, sur une élévation. Cette ville alors étoit assez considérable pour fournir au besoin vingt mille combattans.

Après Chamberi, Annecy est la plus belle ville de toute la Savoye. Bâtie sur le bord du lac qui porte son nom. Les saintes-filles de la Visitation y possèdent le corps du bienheureux Saint-François de Salles, évêque qui conseilla

à madame Chantal de cesser d'être mère de famille, pour devenir sainte : comme si on ne pouvoit être l'un et l'autre à-la-fois.

La Savoye produit du vin et du bled, mais elle abonde principalement en pâturages. On y respire un air fort sain, mais presque toujours froid. Ce duché peut avoir trente lieues de long, vingt-cinq de large, une circonférence de quatre-vingt-cinq. On la divise en six petites provinces. On y compte sept préfectures ou baillages. La longitude de Chambéri est de vingt-trois minutes trente-quatre secondes ; sa latitude, quarante-cinq minutes vingt-sept secondes. Cette ville est à quarante-trois lieues de Turin, quatorze de Genève, dix lieues de Grenoble, et cent quarante-deux de Paris par Lyon.

La maison régnante encore aujourd'hui descend en ligne directe d'Humbert I, dit *aux blanches mains*, qui fut investi de la Savoye l'an 1030 ou 25 par Rodolphe III, roi de Bourgogne. Cette province, pauvre par elle-même, est grévée d'un archevêché, de deux évêchés et de sept abbayes. Le duc retire à peine deux millions annuels de la Savoye. On l'appeloit jadis *Sapaudia*, quand elle faisoit partie des Allobroges. Les Savoyards, vaincus par Auguste, furent rangés dans la Gaule Narbonnaise, et leur pays, après la chûte de l'empire Romain, devint la proie des Barbares. Ses derniers maîtres furent les Bourguignons.

La Savoye, pays de chasse, est arrosé par trois rivières, l'Arche, l'Isère et l'Arve.

Les six provinces qui composent la Savoye, sont la Maurienne, la Tarentaise, le Soucigny, le Chablais, Genève, qui est indépendante ; et enfin la Savoye proprement dite, par laquelle nous aurions dû commencer.

La Savoye elle-même se subdivise en neuf mandemens ou baillages, savoir : les Échelles, Pont-Beauvoisin, Beaugez, Aix, Conflans, Aiguebelle, Rumilly, Montmeillan, Chambéri.

Homme, Femme et Enfants des Montagnes de la Savoie.

Labrousse del. St. Sauveur direx.

HABITANS DE GÈNES.

En fondant Gènes, le bon *Janus* qui lisoit, comme on sait, dans l'avenir aussi bien que dans le passé, ne prévit pas pour-tant que cette ville prendroit le titre de Superbe, en même-temps qu'elle subiroit le joug de l'inquisition. Ce prince qui posoit l'agriculture pour principale base d'un état, eût été peu flatté de donner azile, à quelques milliers de marchands et de banquiers. La liberté, que ce législateur, ennemi du faste, étoit jaloux de conserver parmi les Liguriens civilisés par lui, ne lui eût pas semblé pouvoir se soutenir long-temps, chez une peuplade avide d'or et fière d'un luxe disproportionné avec ses facultés.

Gènes alimente plusieurs manufactures. Les plus considerables sont celles de velours, de pluche, et de damas, pour lesquelles on tire beaucoup de soies crues de Messine et autres lieux. Les genois fabriquent aussi des étoffes d'or et d'argent et des dentelles inférieures de beaucoup à celles de Malines. Ils font des gants, des bas, des rubans. Le velours noir de Gènes est fort estimé. Plusieurs sénateurs tiennent pour leur compte des atteliers de velours de soie, de toile, etc.

Les dames, il y a 50 ans, portoient des *vertugadins* à l'espagnole, qui embarrassoient fort leur marche, sur-tout quand elles se rencontroient dans les rues, pour la plûpart assez étroites. Voici à ce sujet un aventure assez plaisante.

Un jeune homme de dix-huit ans, condamné à mort, attendoit dans les prisons le jour de son supplice. Sa mère obtint la grace de le voir pour lui faire ses derniers adieux. Mais elle avoit d'autres vues. Elle se servit de son grand

panier pour sauver son fils, caché sous sa jupe, laquelle étoit montée sur un cercle d'acier au lieu de baleine.

A Gènes, la plûpart des maisons ont des terrasses où les femmes ordinairement vont sécher leurs cheveux, après les avoirs lavés, afin de les faire jaunir; manie singulière qui ne prendra point en France, où l'on aime les perruques blondes; mais le jaune n'y fait pas fortune.

Les annales genoises, ne sont que trop fécondes en évènemens tragiques. Il en est un principalement qui prêteroit, ce semble, beaucoup au pinceau d'un grand artiste. Louis XII, roi de France, prit cette ville d'assaut en 1499; et il avoit résolu pour châtier l'arrogance des habitans de les faire passer au fil de l'épée. Mais les genois pour attendrir le vainqueur irrité, s'avisèrent de rassembler dans la place publique leurs enfans au nombre de 4000. Ce spectacle, en effet, désarma le monarque.

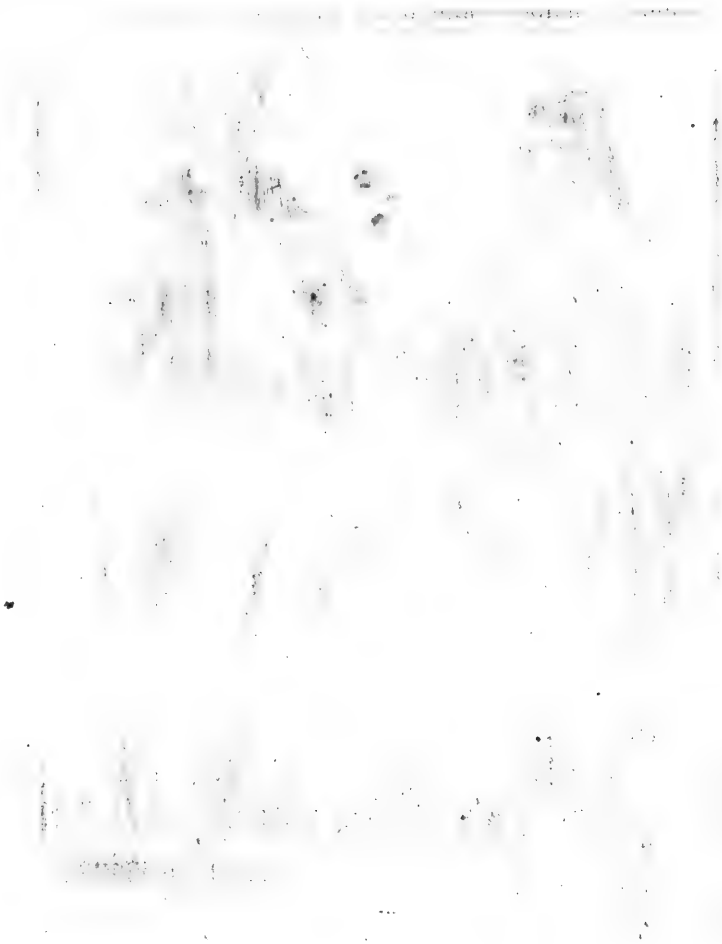
C'est de l'an 1528, que la ville de Gènes date sa constitution et qu'elle se nomma un doge ou régent *biennal* (pour deux ans). On a voulu donner l'air d'un couronnement à l'élection de ce magistrat suprême: On charge sa main d'un sceptre. Mais ce n'est qu'une vaine commémoration de la souveraineté que Gènes exerça trop long-temps sur l'île de Corse. Le doge est revêtu d'une longue robe à l'antique, de velours ou de damas cramoisi, et coëffé d'un bonnet pointu qui avance sur le devant en forme de corne. Ce bonnet est de même étoffe que sa robe longue. Son habit ordinaire, ses bas, ses chaussures, sont cramoisis. Il porte une ample perruque, et une cravatte de dentelles. Les sénateurs ont à-peu-près le même costume; il n'y a de différence que dans la couleur. Ils sont toujours en noir, et ne portent point de bonnet.

Si le doge de Venise épouse la mer; à Gènes il se contente de la bénir.

Savire est la seconde ville de la républiqne genoise. On y commerce en soie. On y compte aujourd'hui 13 couvens d'hommes et 3 monastères de femmes.

Homme et Femme de Genea

Labrousse del. St. Sauveur direx.



HABITANS

DE L'ISLE DE CORSE.

L'Isle de Corse est située dans la Méditerranée; elle compte dans sa plus grande largeur cent soixante lieues, et sa longueur est de soixante-quinze.

Sa position est des plus favorables au commerce et à l'industrie. Placée immédiatement entre l'Europe et l'Afrique, dans une mer qui communique aux deux Indes, elle pourroit devenir le centre des opérations des quatre parties du monde; ses montagnes lui fourniroient même assez de bois de mâture pour se monter une marine, sans recourir à ses voisins jaloux; et avec peu de dépense, elle compteroit plus d'un bon port; celui de Vechio peut recevoir des vaisseaux de ligne. Si l'air qu'on respire sur la côte n'est pas des plus salubres, l'intérieur des terres jouit de la température la plus douce et la plus saine: ceux qui l'habitent y parviennent à une grande vieillesse, sans connoître la caducité. Sa population se monte à près de 150,000 ames. On y attira une petite colonie de Mainotes, persécutés dans leur patrie par le despotisme et l'intolérance des Musulmans. Les femmes de ces Grecs y ont un peu dégénéré quant à la figure; mais leur fécondité s'est accrue, et leur caractère s'est toujours conservé le même. Nos Françaises pétulantes paroîtroient langoureuses, mises à côté de ces jeunes

beautés qui jadis jouoient à Athènes un rôle si brillant.

Toute l'isle est parsemée de petits villages, dont les maisons sont construites de façon à pouvoir se prêter secours les unes aux autres. On remarque en tous lieux l'image de la guerre, parmi des hommes que la nature a fait cependant tous frères. Hélas! on ne peut donc faire un pas sur la terre sans rencontrer par-tout des marques de défiance. Tout le globe n'est qu'un théâtre, où l'attaque et la défense empêchent ceux qui l'habitent de jouir de toutes les commodités de la vie. Ce n'est pas seulement dans tout ce qui les entoure, que les Corses annoncent l'esprit de violence qui fait la base de leur caractère. Ils portent dans leurs traits l'empreinte d'un courage trop souvent digne du nom de férocité. Toujours armés, même pendant leur sommeil, ils affichent un extérieur plus que négligé. Les hommes heureux soignent leur costume; les hommes efféminés y mettent de la recherche: mais une petite nation, toujours sur le qui vive, et n'existant qu'au milieu des alarmes et des besoins impérieux, n'a pour parure que des instrumens homicides. En Corse tout le monde est soldat, jusqu'aux bergers. Les soldats des montagnes de *Borgoniano* ou de *Vivario* ne ressemblent point aux Palemons de l'heureuse *Tempé*: la garde paisible des troupeaux n'a point adouci leurs mœurs.

Au son discordant du cornet, ils quittoient autrefois et bergères et troupeaux pour courir à leur poignard, et se rendre dans la plaine près de leurs compatriotes, impatiens du meurtre, et méditant quelque expédition sanguinaire. Ils ont à peine cessé ces attroupemens subits qu'ils aimoient tant à faire lors des vexations de leurs anciens tyrans. Autrefois, ramassés sans ordre, sans discipline, il étoit difficile de se ga-

rantir de leurs escarmouches, et de leur en faire supporter la peine. Divisés aussi-tôt que ralliés, on ne savoit où les trouver. Jamais on ne pouvoit les surprendre en corps. D'ailleurs, familiarisés avec tous les défilés d'un pays montueux, ils attaquoient à l'improviste, se cachoient à temps, et par cette manœuvre se rendoient quelquefois très-redoutables.

La Corse n'est pas l'asyle du bonheur pour les femmes. Ce sexe, né pour plaire et fait pour être aimé, ne règne point dans cette isle. La nature lui donne en pure perte des graces et un cœur sensible. Les hommes, qui sont les plus forts par-tout, abusent de leurs avantages, et ne regardent les femmes que comme des êtres inférieurs à eux, comme des instrumens de plaisir, qu'ils rejettent quand ils sont rassasiés.

Un mari Corse ou un père se croyoit honoré des privautés d'un prêtre avec sa femme ou sa fille. Ces maximes ont lieu encore dans les hameaux des montagnes et au cœur de l'isle, où les lumières pénètrent difficilement.

Le gendre d'une maison est choisi par un prêtre, et les deux victimes que l'on fait courber sous le même joug, sont tenues à une obéissance passive. Le temps des amours n'est pas long, et il l'est encore trop; car les Corses montagnards ne sont rien moins que galans. Après la bénédiction nuptiale, les femmes du village jettent quelques poignées de grains sur la tête de la mariée: c'est un reste d'anciennes coutumes grecques et romaines, qui florissoient dans l'isle. L'époux, sans attendre la nuit, quitte l'assemblée, en faisant un signe à sa compagne. L'infortunée, plus par la crainte des suites d'une désobéissance, que par un autre motif, suit son mari, ou plutôt son maître; et, se dépouillant elle-même jusqu'à son dernier vêtement, entre au

lit conjugal, sans y être attendue par le desir, sans y être précédée par le mystère. L'Amour n'y échange pas son flambeau avec celui de l'Hymen ; les Graces n'y laissent point tomber leur ceinture aux pieds d'un vainqueur délicat et passionné ; la pudeur n'y dispute rien ; les jouissances n'y sont pas graduées : tout y est brusqué, sans être senti. Immédiatement après le sacrifice, qui dure aussi peu qu'il est pénible et repoussant, le mari heureux, ou plutôt rassasié, ouvre les portes de la chambre nuptiale aux filles du village, qui attendent le moment de pouvoir féliciter celle d'entre elles qui vient de mériter le titre de femme.

Mais dès le lendemain elle en sent tout le poids. Le ménage entier roule sur elle seule : il lui faut faire la besogne du dedans et du dehors, et rendre à son mari tous les services dont un esclave à la chaîne est obligé envers son maître inhumain : du pain, de l'oignon, et de l'eau voilà en quoi consiste la nourriture journalière dont elles se repaissent accroupies dans un coin de la hutte, toutes fois après avoir servi à leurs maris fainéans du lard, et du cabril. Quelque fois les dimanches elles ont la desserte. Un époux se croiroit dégradé s'il admettoit sa femme à sa table : elle ne partage même la couche nuptiale, que quand son seigneur et maître ne peut s'en dispenser pour avoir un héritier : hors ces circonstances le grabat le plus mince et le plus dur attend la malheureuse souvent harassée des travaux du jour.

Il est difficile de concilier le mépris que les Corses portent à leurs moitiés, avec la jalousie qu'ils en ont. Mais tout s'explique, quand il s'agit du cœur humain ; on sait qu'il est susceptible des affections les plus contradictoires. Les Corses vantent beaucoup la fidélité de leurs femmes, et la mettent au plus haut prix : ils ont trouvé en effet, le secret d'être tranquilles sur leur hon-

neur. La vie pénible que mènent leurs compagnes, leur enlève bientôt tout moyen et toute tentation de plaire.

Ces Insulaires qui se font servir impérieusement par leurs femmes, aimeroient mieux mourir de misère, que de se mettre au service d'un maître, soit national, soit étranger. L'idée d'un maître les révolte. La domesticité leur paroît l'état le plus flétrissant. Pourquoi que ce soit, on ne leur feroit pas dire : *j'appartiens à tel ou tel.* Il n'est aucun peuple sur la terre qui sente mieux que le Corse, toute la dignité attachée au titre d'homme libre. Le Corse montagnard, dont l'ame est aussi élevée que le sol qu'il habite, sert son père, se fait servir par ses enfans, mais ne pourroit jamais se résoudre à entrer en condition chez l'un de ses semblables. Les hommes selon lui, doivent tous marcher d'un pas égal et sur la même ligne, d'un bout de la terre à l'autre. Il ne conçoit pas comment un enfant de la nature, peut louer ou vendre sa personne à l'un de ses frères ; il ne comprend pas comment on peut exister et se mouvoir pour un autre que pour soi.

On connoît en Corse, les amusemens du carnaval ; mais les femmes qui, par-tout ailleurs, sont les législatrices du plaisir, et sans lesquelles il n'est pas de bonnes fêtes, ne sont que les spectatrices éloignées de ces mascarades grossières, où les hommes, revêtus des habits de nôces de leurs compagnes, se livrent à toutes les charges, plus ou moins indécentes, qu'un tel déguisement peut inspirer.

Si le mari de son vivant, ne rend pas heureuse sa femme, elle n'a rien à espérer de son veuvage. Elle ne sauroit trop pleurer le trépas de son époux, si elle veut diminuer les mauvais traitemens mis en usage pour l'y contraindre, ou pour éviter son mari revenant de la région des morts ne lui reproche son in-

différence ; aussi pour s'assurer du trépas d'un mari dont on craint le retour, les femmes rassemblées pour le pleurer de concert avec la veuve font danser le cadavre sur la couverture du lit où il vient d'expirer.

La veuve reste long-tems défigurée des coups d'ongles qu'elle a reçue au visage lors de l'enterrement de son mari. — L'amant assiste aux funérailles de sa maîtresse, et s'il a bien joué son rôle, au retour il n'est plus embarrassé que du choix parmi les filles du village qui témoins édifiées de sa douleur se disputent le bonheur de lui appartenir.

Ailleurs l'habit de deuil sert la coquetterie des veuves : il n'en est pas de même en Corse : elles sont obligées de porter un an entier le même linge, la même coëffure, les mêmes vêtemens. Qu'on se figure l'état du costume d'une femme qui n'a rien renouvellé sur elle depuis un an.

Les filles portent de même le deuil de leurs parens ; mais on y regarde de moins près ; il leur est permis de se soigner davantage : la plupart d'entr'elles valent la peine de ces recherches : d'ailleurs leur bon temps expire à l'époque de leur mariage, elles ne sont libres et heureuses qu'auparavant.

Elles ne font point usage de corps de baleine ; si leur taille en devient plus forte, elle est en même temps plus souple et plus droite. Leur sein a beaucoup d'ampleur ; et la mode, parmi elles, en fait un charme de plus. Le beau est donc aussi de convention, comme tout le reste.

Nos femmes de Paris envieroient aux filles de Corse, l'art avec lequel celles-ci placent leur rouge ; car la plus mince paysanne connoît toutes les ressources du fard ; elles savent si bien contrefaire les couleurs naturelles, que l'amateur le plus exercé, le petit-maître

de France le plus initié aux mystères de la toilette, s'y trouveroit pris lui-même le premier. Leur costume leur sied bien. Elles renferment leur chevelure dans des coëffes plus ou moins élégamment garnies; le reste tombe en tresses, sur les épaules. Elles ne sortent que couvertes d'un *mezzo*, espèce de voile d'indienne qu'elle pose avec beaucoup d'art sur leur tête.

Ces bonnes filles sont constantes dans leur attachement; mais elles aiment avec toute la violence du climat qu'elles habitent. Douces et modestes tant que leur passion n'est pas contrariée : est-elle irritée? aucun frein ne les arrête. On en a vu traverser les mers, et à la faveur d'un déguisement, chercher dans le continent, l'ami qui leur faisoit infidélité, le trouver à travers mille obstacles, lui faire les reproches les plus vifs, et se poignarder en sa présence. Elles sont toutes spirituelles, même avant d'aimer.

Le montagnard, vêtu d'un gros capot à la façon des matelots de la méditerranée, est toujours armé d'un, de deux, et souvent de trois fusils. Sans cesse en embuscade dans le moment même qu'il fait paître son troupeau, il est redoutable à ses ennemis qu'il craint peu une fois retiré sur ses rochers, ou dans ses montagnes. Le commun des habitans de cette isle, est vêtu légèrement; ils portent à leur ceinture une bande de peau de chat, à laquelle est attaché trente à quarante cartouches. Ils ont pour l'ordinaire la tête couverte d'un bonnet de peau fait en forme de casque.

En général, la nation est née, pour ainsi dire, éloquente. Le pasteur le plus chétif pérore avec une facilité qui rendroit stupéfaits nos rhéteurs et leurs écoliers. Il connoît toutes les ressources des figures; et les tours les plus adroits lui sont familiers plus qu'à aucun de nos orateurs de profession. Mais leur génie

s'éteint dans la servitude. D'ailleurs, ils se sont toujours montrés jaloux de leur indépendance, plus que de tout le reste; et s'ils n'eussent pas été si souvent en butte aux projets de conquête et de despotisme de leurs voisins ambitieux, ils auroient préféré la vie patriarchale à toutes les recherches du luxe et à tous les raffinemens de l'art. Sobre et tempérant, paresseux, mais modéré, la nature fait plus pour le Corse qu'il ne lui demande. Il ne manque rien au ménage d'un montagnard, quand il possède une maisonnette, six chêvres, autant de brebis et six chataigniers.

La Corse, d'après l'examen détaillé de son sol, pourroit nourrir dans l'aisance, plus de 600,000 habitans: car ici, comme par-tout ailleurs, ce n'est pas la terre qui ferme son sein aux hommes; ce sont les hommes qui refusent leurs bras à la terre.

Habitans de l'Isle de Corse

Femme de l'Isle de Corse

Paysan de l'Isle de Corse
en Embuscade.

MŒURS,

LOIS ET COSTUMES

DES HABITANS DE VÉNISE.

VÉNISE que l'on regarde comme la troiſième ville d'Italie, eſt la plus remarquable de toutes par ſa ſituation & ſon gouvernement; c'eſt une ville de plus de deux cents mille ames, ſituée à 45 degrés 25 de latitude, à 10 degrés à l'Orient de Paris, c'eſt-à-dire, à 30 degrés 10 de longitude. Elle a deux mille toiſes, ou une petite lieue de longueur, depuis l'égliſe patriarchale de St-Pierre, qui eſt Sud-Eſt, juſqu'à l'extrémité du *Canareggio* qui eſt du côté de St-Jérôme, au Nord-Oueſt; elle à 1500 toiſes dans ſa plus grande largeur, y compris le canal de la Gindeca, qui en a 160 de largeur.

Soutenue ſur des pilotis depuis treize cents ans, cette Cité, l'une des plus belles capitales du monde, s'élève fiérement du ſein des eaux, & ſemble commander au golfe Adriatique, qui en reſpecte & conſolide les fondemens. Son origine ne répond pas à ſa fortune. Elle eût pour fondateurs quelques fugitifs échappés de Padoue & d'Aquilée miſes en cendres par les Viſigots & les Huns. Ces réfugiés ſe créerent une patrie, en diſputant aux flots quantité de petites îles inhabitables juſques alors; & bientôt aux cabanes de bois & de chaume, ſuccédèrent des habitations plus ſtables, pour les matériaux deſquelles on fit ſervir les débris des villes du Continent dévaſtées par Attila; enfin, les miſérables pêcheurs de Rialto ne tardèrent pas à ſe faire connoître ſous le nom de navigateurs de Veniſe.

Suivant quelques auteurs Français, Pepin le bref, roi de France (*a*),

(a) Vers l'an 760.

que le pape Etienne avoit attiré en Italie pour s'oppoſer auſſi aux progrès des Lombards, fut le premier qui remit aux Vénitiens le tribut qu'ils avoient co ume de payer à la ville de Padoue; il donna une nouvelle forme & une conſiſtance à leur état naiſſant, & il fut le premier qui donna le nom de *Venetiæ* à la réunion de *Rielto* & des ſoixante-douze îles, qui font aujourd'hui les ſoixante-douze paroiſſes de la Ville; mais ce fait ne ſe trouve point dans les hiſtoriens de Veniſe.

Les empereurs d'Occident & d'Orient, Charlemagne & Nicéphore, ayant eu de longues conteſtations ſur les limites de leurs empires vers l'an 800; les Vénitiens qui ſe trouvoient à-peu-près ſur les confins, en profitèrent pour maintenir leur liberté, & commencèrent à devenir plus indépendans que jamais. Leur ſituation, au milieu des eaux, les rendit eſſentiellement navigateurs & commerçans. Tout le monde connoît la puiſſance étonnante à laquelle parvint la république de Veniſe par le commerce & par les armes, ſur-tout au temps de la première croiſade, & avant que le commerce des Indes avec l'Europe fût ouvert par le Cap-de-Bonne-Eſpérance (*a*). Les Vénitiens poſſédèrent le royaume de Chipre, la Morée, l'île de Candie, une partie de l'Archipel; ils furent même quelque temps les maîtres (en 1206), de Naples, de la Sicile & d'une grande partie de l'Italie; ils défirent ſouvent les Sarraſins, les Grecs, les Piſans, les Gênois, les Anglais, les ducs de Milan & les Turcs; mais la diminution du commerce entraîna celle de leur marine & de leur puiſſance.

Les Turcs, dont les forces ne ceſsèrent d'augmenter, attaquèrent cette République de toutes parts & à tant de repriſes différentes, qu'ils lui enlevèrent enfin Candie 1669 & la Morée en 1715.

(a) Les Vénitiens furent les premiers qui entreprirent d'étendre la navigation par des voyages de long cours. Dans un mémoire fait à ce sujet par Porto-Léoni, auteur Parmesan, on trouve la copie d'une carte faite par Beorasius, beau-frère de Colomb, en 1478, carte qui servit à la découverte de l'Amérique, 14 ans après. L'original est à la bibliothéque de Parme.

La paix de Paſſarowitz, qui fut faite en 1718, entre le Sultan, Achmet, l'empire & la République de Véniſe, quoique peu favorable aux Vénitiens, leur a dumoins aſſuré la tranquillité dont ils ont jouit juſques-à-préſent.

Les époques les plus mémorables dans l'hiſtoire de Véniſe, ſont celles des années 1297, 1508 & 1618.

C'eſt à l'année 1297 qu'on rapporte l'établiſſement de l'ariſtocratie Vénitienne dans l'état où elle ſubſiſte actuellement; du moins l'autorité du doge commença à diminuer, & fut reſtrainte par les correcteurs qu'on éliſoit à la mort de chaque doge; enſuite l'entrée du grand conſeil fut donnée à un nombre de citoyens & à leurs deſcendans par excluſion à tous les autres, & la même forme de gouvernement s'eſt ſoutenue juſqu'à ce jour.

En 1310, on créa le conſeil des dix, qui d'abord ne fut que pour un tems, & qui, vers 1330, devint perpétuel. Ce conſeil fut d'abord établi pour les affaires criminelles, enſuite on y fit une addition pour lui donner des fonctions légiſlatives & politiques; mais vers 1590 où l'on craignoit l'oligarchie, on ſupprima cette addition, & il reſta purement criminel, comme il l'eſt encore, étant chargé de décider, ſans appel, tout ce qui peut troubler la tranquillité de l'état.

La ligue de Cambrai, formée en 1508, eſt l'époque des plus grands revers que cette République ait éprouvés: Jules II qui en fut le principal auteur, avoit réſolu de recouvrer des villes qu'il regardoit comme étant de l'ancien patrimoine de l'égliſe, telles que Ravenne, Faenza, Cervia; il ſuscita l'empereur Maximilien, qui vouloit avoir Padoue, Vérone, Vicenſe, Aquilée & le Frioul. D'un autre côté, le roi de France prétendoit avoir Crémone, Breſſe & Bergame, comme dépendances du Milanez. Le roi de Naples redemandoit Brindes, Trano, Otrante, & d'autres villes de la Pouille: le duc de Savoie avoit des prétentions ſur le royaume de Chipre, & le duc de Ferrare ſur Mantoue;

tous ces princes fondirent à la fois sur les états de la République. La bataille d'Agnadel ou de Chiaradadda, qu'Alviano perdit en 1509, & ensuite celle de Vicense, firent perdre aux Vénitiens tous leurs états de Terre-Ferme, excepté Tréviso: on crut voir la ruine totale de cette République; mais les ressources de sa marine, de ses richesses, la valeur de ses habitans, & plusieurs circonstances heureuses, la sauvèrent l'année suivante.

L'année 1618 est fameuse dans l'histoire de Venise, par la conjuration des Espagnols contre cette République. Le duc d'Ossone, vice-roi de Naples, & ennemi juré des Vénitiens, forma le projet de faire descendre à Venise l'armée navale d'Espagne, & d'en occuper les postes principaux, comme la place St. Marc & l'arsenal, par le moyen des intelligences qu'il avoit dans la ville; il devoit faire mettre le feu dans les endroits qu'il étoit le plus important de secourir, & s'emparer de toutes les barques qu'on trouveroit au pont de Rialto, pour aller chercher des troupes au Lazaret. Il y avoit 23 conjurés dans le secret, entr'autres un Français réfugié, nommé Renaud, un capitaine Normand qui avoit été engagé dans cette conjuration par une belle Grecque, & Jaffier Provençal; ce dernier fut ému de compassion le jour de l'ascension, & révéla le complot sous promesse de la vie pour ses complices; mais on ne fit grâce qu'à lui, & même s'étant retiré, il fut pris ensuite en combattant parmi les Espagnols, & noyé comme les autres. (a)

Il n'y a point d'aristocratie dans le monde aussi caractérisée que celle du gouvernement de Venise: 206 familles qui forment 523 branches, & comprennent environ 1500 nobles en âge de majorité, forment le conseil général, dépositaire du pouvoir souverain, ce conseil fait seul

(a) L'abbé St. Réal donna, en 1674, son histoire de la conjuration de Venise. Otwai y prit en 1685, le sujet de sa tragédie de Venise sauvée; Laplace a donné la sienne en France, en 1746.

les loix générales qui intéreſſent la conſtitution de l'état, il choiſit le doge & les principaux officiers de la République, & renouvelle chaque année le ſénat & le conſeil des dix, il nomme les gouverneurs, ſur les ſujets préſentés par les électeurs.

Le Prégadi, ou le ſénat de Veniſe, eſt chargé du gouvernement & de l'adminiſtration ordinaire de l'état, pour les matières politiques, économiques & militaires; il eſt compoſé de 60 ſénateurs appelés les *Prégadi*, de 60 autres, dits de la *Zonta*, auxquels ſe joignent les procurateurs & pluſieurs autres ſortes de magiſtrats qui ſont à-peu-près en tout 230 perſonnes. C'eſt dans le *Prégadi* que l'on décide de la paix & de la guerre; on y fait les loix ſur les objets qui ſont du reſſort du ſénat; on y nomme les ambaſſadeurs & les généraux; le ſénat choiſit auſſi par ſcrutin les arogadars, les cenſeurs, les conſeillers, les propoſe au grand conſeil qui les approuve ou les rejette. Le Prégadi s'aſſemble le jeudi & le ſamedi. Les ſénateurs ſont tous les ans ballottés au grand conſeil, pour une nouvelle élection; il faut avoir 40 ans pour l'être, mais il y a, dans les magiſtratures, des jeunes gens à qui, dès l'âge de 25 ans, on donne l'entrée au ſénat pour leur inſtruction.

Conſiglio di Dieci, ou le conſeil des dix, eſt un tribunal redoutable & ſecret, chargé de veiller à la ſûreté de l'état, de réprimer avec ſoin & avec vigueur tous les abus & de punir tous les délits qui pourroient ſe commettre contre le gouvernement, ſans en rendre compte à perſonne, quelques ſoient les parties intéreſſées. Ce conſeil des dix, choiſit trois inquiſiteurs d'état, qui ſont dépoſitaires de toute ſon autorité, & qui ordinairement ſont des perſonnages moins diſtingués par leurs talents que recommandables par leur ſageſſe; on les choiſit toujours dans un âge où les paſſions ſont amorties & où l'on eſt moins expoſé aux dangers de la prévention, de l'emportement ou de la ſéduction; auſſi le pouvoir abſolu qui leur eſt confié, ne produit-il que très-rarement des abus.

Le collège, *Pieno-Collegio*, eſt un conſeil de la République, qui reçoit les mémoires des ambaſſadeurs & des cours étrangères, auſſi bien

que les requêtes des ſujets, & prépare les affaires qui doivent aller au *Prégadi*: il eſt compoſé des 16 perſonnes qui occupent les principales dignités de l'état; ſavoir, le doge, trois conſeillers, *Lapi di quaranta*, ſix ſages du conſeil, cinq ſages de Terre-Ferme, cinq de *Gli ordini*; le préſident de ſemaine eſt à tour de rôle un des ſix ſages du conſeil; enfin on y examine les affaires internes & externes, militaires & économiques, & celles qui intéreſſent les ambaſſadeurs & les puiſſances.

Le doge qui préſide à ces trois conſeils, eſt le chef de la République, il a les honneurs de la ſouveraineté, mais il n'en a pas le pouvoir, c'eſt le ſénat qui gouverne en ſon nom: placé dans une élévation apparente, il eſt plus véritablement ſujet qu'aucun autre; il a pour ſa dépendance, la ſolitude, une circonſcription génante & néceſſaire, & ſouvent des oppoſitions mortifiantes pendant toute ſa vie. Le doge & les conſeillers forment ce qu'on appelle la *Sereniſſima ſignoria*. Toute la famille du doge, quelque nombreuſe qu'elle ſoit, eſt obligée d'abandonner le ſénat; il ne conſerve que ſon plus proche parent, qui a ſéance dans la première place d'honneur, mais qui n'a point de voix délibérative.

Quoique les trois conſeils & le doge forment l'eſſence de la République & du gouvernement de Veniſe, il y a pour l'adminiſtration un corps préparatoire, qui s'appelle *la Conſulta*, & forme la partie principalle du collège; c'eſt pour ainſi dire le conſeil de la République; il eſt compoſé de ſix ſages, *ſavi*, ou ſages grands, qui ſont comme les miniſtres de la République, & qui ont le maniement des affaires; ils s'aſſemblent deux fois le jour, ils préparent les matières qui doivent être portées au ſénat par le ſage de ſemaine, mais leur emploi ne dure que ſix ſemaines. C'eſt le ſénat qui fait l'élection des ſages, & ce ſont eux qui font la convocation du ſénat.

On voit que l'eſprit humain a voulu épuiſer à Veniſe toutes les reſſources, pour contrebalancer les avantages & les inconvéniens du pacte ſocial. On ne pouvoit prendre plus de précautions contre les abus qu'entraîne à ſa ſuite un régime politique quelconque; tout ſemble avoir été

prévu, & la prudence ne ſauroit peut-être aller plus loin. Mais les Vénitiens en ſont-ils plus libres & plus fortunés ? Ce doge qui n'a que les honneurs de la ſouveraineté, le *Prégadi* qui en exerce toutes les fonctions, ce conſeil des dix, dont les inquiſiteurs ſont auſſi redoutables que ceux du ſaint office ; ce livre d'or ſi précieux aux nobles ; ces *Arogadars* ſi chers au peuple ; tout cet appareil de défiance fait honneur à la politique Vénitienne, mais les familles Patriciennes peuvent ſeules s'en applaudir. Les Plébéiens, moins libres peut-être que partout ailleurs, ſe dédommagent de la choſe avec le mot, obéiſſent à des maitres, qu'ils appellent ſénateurs, & c'eſt ce qui arrivera toujours, tant que le peuple ſouffrira une diſtinction de rang, & ſe mettra par là à la merci de la nobleſſe néceſſairement ambitieuſe.

Cependant la conſtitution de la République de Veniſe a des réglemens d'une grande ſageſſe. La religion catholique eſt à la vérité, celle de l'état, mais chacun peut y exercer en paix ſon culte particulier. La juriſdiction eccléſiaſtique y eſt ſagement ſubordonnée à l'ordre civil, & le tribunal de l'inquiſition n'en impoſe que par le nom. On a prudemment interdit au clergé, l'entrée dans les conſeils, ainſi que l'admiſſion aux emplois publics, & rien n'eſt plus convenable. Si les prophanes n'ont pas le droit de mettre la main à l'encenſoir, *les prêtres du ſeigneur*, à leur tour, ne doivent pas non plus toucher au timon de l'état.

Le gouvernement a cru devoir auſſi mettre des bornes à la libéralité des fideles envers l'égliſe. Les cloîtres (a) ne doivent être riches qu'en bon exemple.

Puiſque les eccléſiaſtiques perçoivent des revenus dont le gouvernement garantit la propriété, il étoit juſte encore de les ſoumettre aux mêmes impoſitions que les ſéculiers. Ceux qui prennent part au miel de la ruche, doivent ſans doute, en partager les travaux, ou au moins les dépenſes.

(a) Il est bien plus sage de n'en pas avoir du tout.

En général, on ſe communique peu, & l'on eſt aſſez retiré à Veniſe. Cette ville n'eſt abordable que pendant ſon carnaval ſi fameux; le gouvernement, par une double politique, en fait, pour ainſi dire, une affaire d'état; cette fête bruyante & biſarre, a le double avantage de diſtraire le peuple & d'attirer l'étranger; le peuple prend pour la liberté, la licence qu'on lui permet dans ſes plaiſirs, & pluſieurs journées d'ivreſſe & de folie lui font oublier les entraves qui l'attendent le reſte de l'année.

On ne rencontre plus à Veniſe, auſſi fréquemment que dans les autres capitales de l'Europe, des femmes publiques, dont l'indécence eſt le moindre défaut. Mais le décorum extérieur qui règne aujourd'hui, n'a pu avoir lieu qu'aux dépens des mœurs privées; & les turpitudes auxquelles on ſe livroit dans les redoutes & dans les carrefours, ſe pratiquent avec un degré d'impudence de plus, au ſein des ténèbres factices des gondoles Venitiennes.

Les femmes, ſur-tout celles qui ne ſe conſacrent pas aux plaiſirs du public, ſe mettent avec gout & en même tems avec décence. Rien de ſi élégant, de ſi voluptueux & de ſi commode que l'habillement dont fait uſage la Vénitienne, dans ſon négligé du matin.

Elle porte un jupon noir, ni trop court ni trop long, garni ordinairement en gaze noire; un corſet de couleur arbitraire à manches en amadis, fait valoir une taille ſvelte & formée des mains des graces; un *mezzo* noir, garni de longues dentelles plus ou moins riches, lui enveloppe artiſtement la tête & ne laiſſe voir de la figure que ce qu'il faut pour tourmenter les curieux & les amateurs, & une gaze légère couvre l'embonpoint d'une gorge toujours aſſez belle dans ces climats; les bras & le col ſont ordinairement garnis de petites chaînes d'or. Les femmes du commun portent des *mezzo* de toile & d'indienne de toutes couleurs.

Le Vénitien eſt habillé poſitivement à la françaiſe; mais toujours couvert d'un grand manteau d'écarlate; l'été, le manteau eſt de taffetas noir ou blanc. Il fait adroitement uſage de guêtres de drap noir dont

il recouvre ſes bras, & qu'il ôte en entrant dans les maiſons. Ces guêtres ſont pour la propreté des bas.

L'habillement d'un bourgeois Vénitien eſt encore plus ſimple. Il porte ordinairement un chapeau à trois cornes, & ſes cheveux en queue. Son habit eſt un peu long, & ſurmonté d'un collet ordinairement brodé. Par-deſſus eſt un manteau, pièce eſſentielle du coſtume. Il fait de même uſage des guêtres. L'inégalité des conditions apporte quelques variations dans la manière de ſe mettre, cependant moins à Véniſe qu'ailleurs, à cauſe des loix ſomptuaires. Il n'y a de différence que celle qui indique les places que l'on occupe. Les procurateurs & les ſénateurs, portent des ſimarres rouges, violettes ou noires, ſuivant le degré des emplois. Les gondoliers ont auſſi une manière différente de l'habit ordinaire; ils portent des veſtes courtes avec des pantalons courts ou culottes longues, chamarrées ordinairement en galons de livrée.

Les Vénitiens ſont ſobres autant & plus que les autres Italiens; ils boivent peu de vin ou de liqueurs, & mangent peu de ragouts; la viande & le poiſſon y ſont apprêtés ſimplement; le riz, les pâtes, le chocolat, les glaces y ſont plus communs que chez nous.

Noble Venitien allant au Senat.

Monitien.

Venitienne

Venitienne en habit de Masque.

Gondolier Venitien.

Villagoise Vénitienne.

MŒURS,

LOIS ET COSTUMES

DES MORLAQUES.

LA Morlaquie qui s'étend le long du golfe de Veniſe eſt ſituée, partie dans la Dalmatie Vénitienne, partie dans la Croatie; elle occupe une étendue de pays de vingt-cinq lieues de long, ſur dix de large.

Les Morlaques qui l'habitent sont composés des restes de différens peuples de l'Illyrie, qui ſe diſpersèrent à l'approche des formidables émigrations des Slaves; quoique l'âpreté des lieux & leur origine contribuent beaucoup à leur caractère rude, entreprenant et téméraire, ce ne ſont point pour cela des barbares, des brigands, toujours prêts à fondre ſur le voyageur qui paſſe aux environs de leurs montagnes; & ſi leurs mœurs ſont encore ſauvages, ils n'en ſont pas moins hoſpitaliers, et ſenſibles aux douceurs de l'amitié.

On ſe trompe ſi l'on fait dériver le nom de Morlaque, de *Moreulah, Latins noirs*; Morlaque ſignifie homme puiſſant, ou conquérant venu de la mer.

Les habitans des côtes maritimes de la Dalmatie ne vivent point en bonne union avec les Morlaques des montagnes. Ceux-ci, plus pauvres & moins civiliſés ſont plus fiers. Il ſemble que leur ſéjour sur les montagnes ait élevé leur caractère en proportion; ils ne témoignent d'égards aux peuplades inférieures qu'autant qu'ils ont besoin d'elles.

Le Morlaque éloigné de la mer & du ſéjour des villes, nous offriroit encore le tableau de la vie patriarchale, ſi le commerce qu'il a avec les Italiens n'étoit venu altérer cette touchante ſimplicité primitive; mais il ne garde cette prévention, trop ſouvent néceſſaire, que

dans les marchés ; par tout ailleurs il voit ſes ſemblables dans les voyageurs les plus inconnus. Les Morlaques ne refuſent point (comme on fait autre part) à leurs voisins pauvres ce qu'ils donnent à un étranger ; l'indigence chez eux n'exempte point des devoirs de l'hoſpitalité & de la bienfaiſance ; auſſi, en parcourant la petite contrée qu'habite cette nation, on ne rencontre point de mendians.

Si les Italiens ont inspiré de la défiance aux Morlaques, les Turcs leur ont fait connoître la jalousie. Les jeunes filles & les épouſes nouvelles ſe retirent à l'écart, ou ſe cachent à l'abord d'un hôte étranger.

Un étranger, qui, par malheur, ſeroit ſurpris courtiſant une femme Morlaque, couroit les plus grands riſques pour ſa vie. Les Morlaques, sur cet article, n'entendent pas raiſon.

Mais ce en quoi les Morlaques inspirent le plus grand intérêt, & se gagnent l'eſtime de ceux qui étudient leurs mœurs, c'eſt l'amitié. Ils en font preſque un article de religion ; ils ont dans leur rituel ſacré une formule pour bénir ſolemnellement, aux pieds des autels, l'union de deux amis ou de deux amies ; & cette conſécration n'est pas un vain appareil ; c'est un véritable contrat paſſé ſous les yeux de Dieu même, qui en devient comme le garant. Si les Grecs & les Romains ont conſacré à l'amitié des ſtatues & des temples ; s'ils ont diviniſé Oreſte & Pylade : on ne trouve point chez les anciens ſi vantés, l'idée ſublime d'avoir fait de l'amitié un ſaint nœud, un lien inviolable, contracté en préſence de la nation, & obſervé dans toute l'intégrité de l'innocence, même entre deux conjoints de ſexes différens.

Ce peuple ſi entouſiaſte de l'amitié, eſt terrible dans ſa haine & dans ſes vengeances : il ne connoît pas l'oubli des injures, et il n'en accorde le pardon que ſous des conditions dures & humiliantes.

Le premier de tous les arts, l'agriculture, n'eſt pas le plus avancé chez les Morlaques ; ils ſont reſtés où en étoient les peuples qu'enſeigna Triptolême. Leurs enfans paſſent leur bas âge dans les bois à garder les troupeaux. Dans ce loiſir & cette ſolitude, ils s'occupent de travaux en bois, qu'ils exécutent avec un ſimple couteau. On voit

chez eux des taſſes & des ſifflets de cette matière, ornés de bas-reliefs ſinguliers, qui ne manquent pas de mérite, et qui prouvent la diſpoſition de cette Nation à faire des progrès dans les arts.

Les Morlaques ont quelqu'idée de la teinture, & leurs couleurs ne ſont nullement à mépriſer; ils ſont accoutumés de teindre leurs étoffes à froid.

Preſque toutes les femmes ſavent broder & tricoter; leurs broderies ſont aſſez curieuſes & parfaitement égales des deux côtés de l'étoffe. On trouve auſſi chez ces peuples des métiers pour fabriquer des ſerges et des toiles groſſières. Les femmes cependant y travaillent peu, leurs devoirs domeſtiques ne leur permettant guères de s'adonner à des travaux ſédentaires.

Les Morlaques parlent les langues illyrienne & eſclavone. Ils ſont, pour la plupart, catholiques romains; les autres ſuivent le rit grec. Ils ſont, en général, très-ſuperſtitieux; ils croyent fermement, ſurtout les femmes, aux vampires et aux ſorciers.

Quand ils ſe raſſemblent dans une égliſe, on diroit que ce n'eſt qu'une ſeule & unique famille, tous frères, ce ſont des enfans de la nature, qui, ſans diſtinction, ſans obſerver de rang, ſe tenant tous par la main, chantent, dans la plus grande harmonie, un cantique de reconnoiſſance à l'Être ſuprême. Les fêtes religieuſes, & champêtr tout-à-la-fois ſont accompagnés de baiſers fréquens, qu'on ſe do qu'on ſe rend dans toute l'effuſion du cœur. On ſe permet encor certaines libertés que nous trouverions peu décentes; Mais les laques ne les regardent pas comme telles; ils diſent que ce ſo badinages ſans conſéquence. Auſſi c'eſt dans ces aſſemblées que les mariages s'ébauchent; les enlèvemens ne ſont pas rares, mais ils n'ont jamais de ſuites fâcheuſes: il arrive rarement qu'un Morlaque déshonore une fille, ou l'enlève contre ſa volonté; dans un cas ſemblable elle feroit ſûrement une belle défenſe, car dans ce pays le ſexe ne cède pas aux hommes pour la force & le courage. C'eſt toujours une convention entre les amans pour ſe délivrer des importuns, ou pour hâter le moment de leur union.

Les femmes Morlaques prennent quelques ſoins de leur perſonne, pendant qu'elles ſont libres; mais après le mariage elles s'abandonnent tout de ſuite à la plus grande mal-propreté; comme ſi elles vouloient juſtifier le mépris avec lequel leurs maris les traitent. Il ne faut pas cependant s'attendre à des émanations douces à l'approche des femmes Morlaques; elles ont la coutume, à la manière des ſauvages du Canada, d'oindre leurs cheveux avec du beurre, qui, devenu rance, exhale, même de loin, l'odeur la plus déteſtable.

Les habits des femmes Morlaques varient ſuivant les diſtricts, & paroiſſent toujours ſinguliers aux yeux d'un étranger; les unes ſe mettent, ſur-tout les filles, en marque de leur virginité, un bonnet d'écarlatte d'où deſcend d'ordinaire juſqu'aux épaules un voile garni de franges rouges. Les autres vont la tête nue. Elles portent des colliers de verre, en forme de perles; pour la plupart leurs chemiſes ſont bordées de rouge ſur la poitrine, & toujours elles le ſont en-bas. Elles ne connoiſſent pas les corps; une ceinture légère, poſée par-deſſus la chemiſe, ſoutient le ſein: cette ceinture eſt tiſſue de laine en couleur, ou faite de cuir orné de plaques dorées. Leur robe deſcend juſqu'au gras des jambes; leurs bas ſont toujours rouges, & leurs ſouliers de cuir crud; leur tablier eſt une pièce d'étoffe de laine rayée de pluſieurs couleurs, & garnie de franges rouges.

Une fille qui donne atteinte à ſa réputation, riſque de ſe voir arracher ſon bonnet rouge, par le curé, en public, dans l'égliſe, & d'avoir les cheveux coupés par quelques parens, en ſigne d'infamie. Par cette raiſon, s'il arrive qu'une fille manque à ſon honneur, elle dépoſe volontairement les marques de ſa virginité, & quitte ſon pays natal.

L'habillement des hommes eſt ſimple & économique, ils ſe ſervent de ſemelle en guiſe de ſouliers, avec un deſſus de bandelettes qui ſe joint à l'extrêmité de la culotte, par laquelle le reſte des jambes eſt couvert; ſur leur chemiſe, qui paroît à peine, ils portent un pourpoint & en hyver ils mettent encore par-deſſus un manteau de gros drap rouge; leur tête ſe couvre avec un grand bonnet ou calotte rouge, à la manière des Dulcignottes.

Ils se ceignent les reins avec une écharpe rouge de laine ou de soie, ou de cuir crud; entre cette écharpe & la culotte, ils placent un ou deux pistolets, sur le côté un sabre attaché à une écharpe de cuir crud, mis en bandoulière; de l'écharpe pend aussi une bourse, destinée à contenir le briquet & le peu d'argent qu'ils peuvent avoir. Le tabac à fumer se conserve encore dans l'écharpe, enfermé dans une vessie sèche. Ils tiennent la pipe sur les épaules, laissant la tête dehors, & passant le tuyau entre la chemise & la peau nue. Quand un Morlaque sort de chez lui, il porte toujours son fusil sur l'épaule; s'il voyage, il chante, principalement pendant la nuit, les hauts-faits des anciens rois & barons Slaves, ou quelqu'aventure tragique. S'il arrive qu'un autre voyageur marche en même-temps sur la cime d'une montagne voisine, ce dernier répète le verset chanté par le premier, & cette alternative de chant continue aussi long-temps que les chanteurs peuvent s'entendre. Un long hurlement, consistant dans un *Oh*! rendu avec des inflexions de voix rudes & grossières, précède chaque vers, dont les paroles se prononcent rapidement & presque sans modulation, qui est réservée à la dernière syllabe, & qui finit par un roulement allongé, haussé à chaque expiration.

Dans les divers voyages que j'ai fait de Fiume à Segna, à Carlobague & à Buccari, j'ai entendu plus d'une fois ces sortes de chants avec commotion & terreur. Le Morlaque a le même usage, à l'approche des villes où il vient vendre ses denrées & faire ses provisions.

Le commerce que font les Morlaques est de si peu de conséquence qu'on n'en parle pas; ils trafiquent avec leurs voisins du bois, des peaux, des laines, des petits ouvrages en bois, &c. On leur donne en retour des draps, des bas, des toiles; en un mot, tout ce qui est relatif aux besoins physiques de l'humanité.

Plus sages que nous dans leurs mariages, les Morlaques pensent comme l'auteur d'Emile, un chef de famille ne répugne pas de donner son propre valet pour époux à sa fille; c'est ainsi qu'en agissoient les Patriarches. La convenance du cœur passe avant celle de la fortune ou de la condi-

tion ; & les deux conjoints promis par leurs parens, ont la liberté de renoncer au choix qu'on a fait pour eux, s'ils ne ſe plaiſent point réciproquement, quand ils ſe viſitent. La célébration des mariages ſe fait avec toute la pompe dont les Morlaques ſont ſuſceptibles. Les cavalcades, les étendarts, les inſtrumens de muſique, les préſens, les repas, les bijoux, les chanſons, les danſes, rien n'eſt épargné ; prête d'entrer dans la maiſon de ſon époux, on préſente à la mariée un jeune enfant qu'elle careſſe. De toutes les cérémonies qui accompagnent l'acte ſolemnel du mariage chez tous les peuples de la terre, il n'en eſt point de plus touchantes & de plus expreſſives. L'épouſée en entrant dans la maiſon, ſe met à genoux & baiſe le ſeuil de la porte. Il eſt probable que les Morlaques, qui ont eu plus d'une affaire à démêler avec les Romains, leur ont pris cette particularité, ainſi que celle du crible rempli de grains & de menus fruits, que la mariée jette derrière elle par poignée. Le repas de nôce a une ſingularité, c'eſt qu'il commence par le deſſert, & finit par le potage ; parmi les viandes dont on charge les tables, on ne voit jamais du veau, que le Morlaque regarde comme une nourriture immonde. Après ſouper, les trois invitations ſolemnelles à boire finies, on mène l'époux dans la chambre nuptiale, qui eſt toujours ou la cave ou l'étable ordinaire des beſtiaux ; le couple au lit, qui n'eſt le plus ſouvent qu'une botte de paille, le parrein écoute à la porte ; un coup de piſtolet annonce le moment heureux ; on célèbre ce grand évènement par une décharge générale de fuſils, & la chemiſe de la nouvelle mariée eſt promenée en triomphe. Mais la mère eſt punie ſi le mari croit avoir lieu de ſuſpecter la vertu de ſa femme ; on s'en prend, avec aſſez de raiſon, à celle qui l'a élevée. Un des outrages que l'on fait à une gardienne ſi négligente de l'honneur de ſa fille, eſt de lui donner à boire dans un gobelet percé au fond.

Le lendemain des nôces ſe paſſe comme par-tout ailleurs ; mais une horde groſſière & ſans culture, eſt plus excuſable que les nations polies, de ſe livrer à toutes les équivoques indécentes qu'une imagination échauffée par le vin & par les circonſtances peut ſe permettre.

La fête du mariage chommée, tout le bon temps des femmes Morlaques passe aussi; leur nouvel état n'est plus qu'une suite de mauvais traitemens: cependant on dit qu'elles ne sont pas fâchées d'être battues par leurs maris, & quelquefois même par leurs amans; mais elles ont quelque chose de plus dur à supporter encore, c'est le mépris, pire sans doute que les coups de bâtons. Le plus poli d'entre les maris Morlaques, se sert, en parlant de sa femme, de cette formule, *sauf votre respect*. Jamais un mari ne souffre sa femme dormir sur le même chalit où il repose, la pauvre malheureuse couche à côté sur le plancher.

Cette conduite révoltante n'auroit-elle point sa cause dans la malpropreté habituelle des femmes Morlaques; un peu de ce que les autres femmes ont peut-être de trop, les rendroit plus aimables aux yeux de leurs maris. Que ne conservent-elles, dans le ménage, l'espèce de coqueterie qu'elles affichoient étant filles. L'art de se faire aimer suppose préalablement l'art de plaire; un mois de leçons de quelques Françaises suffiroit peut-être pour changer la face des choses chez une nation qui le mérite à plusieurs égards.

Les dangers de la grossesse & les douleurs de l'enfantement sont nuls pour les femmes Morlaques. Les mères allaitent leurs enfans jusqu'à ce qu'elles deviennent enceintes de nouveau; & si le cas n'arrivoit qu'au bout de six ans, elles continueroient d'être nourrices: ce qui rend incroyable la longueur de leurs mammelles, telle, qu'elles peuvent donner à tetter à leurs enfans derrière le dos, ou par-dessous le bras. Cette coutume n'est pas propre à les embellir ni à leur concilier la bienveillance de leurs maris.

Le lait apprêté de toutes les façons, le fromage frais frit dans du beurre, des galettes de différentes farines, des choux, des oignons & autres herbes ou racines; mais sur-tout des viandes rôties qu'ils aiment tant, l'ail & les échalottes, dont ils ne peuvent se passer, autant par goût que par principe de santé, voilà tout le comestible Morlaque, qui a beaucoup de rapport avec celui des Tartares; s'il n'est pas recherché & délicat, il est sain; car il les fait vivre très-long-temps.

Les Morlaques, dans l'intérieur de leurs habitations, ne ſont rien moins que commodément & élégamment; le même toît couvre les hommes, les femmes, le maître, les valets & le bétail; la porte de la cabanne ſert en même-temps de cheminée. Croiroit-on cependant qu'ils ſont plus difficiles que les *Sy*barites de nos grandes villes, & qu'ils ne pourroient habiter ni dormir dans une demeure, de laquelle on ne ſe ſeroit point donné la peine de ſortir pour ſatisfaire aux néceſſités fréquentes & journalières auxquelles eſt ſujet le corps humain.

La médecine, chez les Morlaques, eſt auſſi peu compliquée que leurs maladies: quelques contuſions, quelques fractures, des fièvres, des rhumatiſmes, voilà toute leur Pathologie; du vin, de l'eau-de-vie, du poivre, de la poudre à canon, & le feu; voilà toute leur Pharmacopée.

Les Morlaques doivent ſans doute encore aux Romains, l'idée ſingulière de louer des pleureuſes, pour accompagner juſqu'à l'égliſe le cadavre des morts, recouvert d'une toile blanche. Le retour du convoi eſt moins triſte; d'amples libations de vin noyent le chagrin des buveurs.

Pour marquer le deuil, on laiſſe croître ſa barbe pendant quelque temps, & on ſe coïffe d'un bonnet bleu ou violet; les femmes s'enveloppent la tête d'un mouchoir bleu ou noir & couvrent de noir tout ce qui eſt rouge dans leur habillement.

Pendant la première année de la mort, les femmes Morlaques vont aumoins chaque jour de fêtes faire de nouvelles lamentations ſur le tombeau de leur parent, qu'elles ſement de fleurs & d'herbes odoriférantes; elles parlent au défunt comme s'il pouvoit leur répondre, elles le chargent de commiſſions pour l'autre monde, ou lui en demandent des nouvelles. Ces ſcènes de douleur ſe chantent d'un ton lamentable, & dans un ſtyle meſuré.

D'après ce tableau des mœurs des Morlaques, on ne doit pas s'attendre à les rencontrer réunis & renfermés dans l'enceinte des villes fortes; les endroits où ils ſe raſſemblent en plus grand nombre, n'offrent l'aſpect

que de quelques villages isolés; & il n'y a que les principaux de ces bourgs qui ayent des noms auxquels les géographes ont à peine fait attention.

On distingue le territoire de Nona, le canton de Kotar ou le comté de Zara, avec la ville de ce nom, le pays de Noranta, & l'île Opus.

Les lieux habités sont dispersés de côté & d'autre. On nomme :

Cossovaz, Vglin & Sluin, Podgraye, Segna,
Privlaca, Versika, Buccari, Carlobague.

Toutes ces petites peuplades sont à-peu-près les mêmes pour les usages & coutumes.

Il faut distinguer les Morlaques des Haiducks; ceux-ci, plus pauvres, plus misérables encore que les premiers, habitent des espèces de tannières dans le sein des montagnes stériles; ils n'ont pour exister que le butin qu'ils peuvent faire dans les villes voisines, & sur les grands chemins; cette troupe de *bandits* par nécessité, connoissent la bonne-foi & la générosité, le voyageur qui se confie à l'un d'eux, est en sûreté au milieu des autres; avec de bons traitemens & un peu d'aisance, on tireroit parti de ces hommes courageux & forts.

Les Uscoques sont encore une espèce différente des Morlaques; leur agilité, & la chasse que leur ont donné les Turcs, les ont fait appeller ainsi. Uscoses ou Uscoques veut dire, fugitifs & sauteurs. Ils sont plus sauvages encore que les Morlaques, & même que les Haiducks; ils professent la religion Grecque schismatique, & ont un archevêque, des évêques, des prêtres, appelés *Papas*. Mêmes mœurs, à-peu-près, que ceux des Morlaques.

HABITANS

DE FRASCATI.

Frascati, en latin *Tusculum* parce qu'elle occupe à-peu-près le même terrain que le *Tusculum* des anciens, est une ville située à 12 milles de Rome, au sud-est, au pied d'une colline. Elle est petite, mais fort connue par les maisons de plaisance des seigneurs et princes romains. *Frascati* a succédé à *Tusculum*, vers la fin du XIIe siècle. Des cardinaux y remplacent les consuls.

Tusculum qui se montra long-temps jaloux du précieux privilège de n'être gouverné que par ses propres loix, ne s'honoroit pas moins de la naissance de Caton le censeur; grand homme dont la vie, de près d'un siècle, fut comme un code vivant qui ne souffrit jamais d'exception. C'est à *Tusculum* qu'il faisoit valoir le petit *fonds* de ses pères; c'est-là qu'habillé comme ses esclaves, il composa un traité d'agriculture, en cultivant la terre, lui qui avoit gagné plus de villes qu'il ne s'étoit écoulé de jours pendant son expédition d'Espagne.

Plus grand peut-être encore que lui, son arrière-petit fils, Caton d'Utique, se livroit à l'étude de la philosophie dans Tusculum. C'est-là que Cicéron le surprenoit enfermé dans la bibliothèque de Lucullus. Que de fois il s'échappoit de la ville tout exprès pour venir consulter la collection des livres rares de son beau-frère, qui n'en paroissoit être que le concierge. Lucullus à trouvé plus d'imitateurs que Caton d'Utique.

Tibère, impénétrable à tout, excepté aux vices, ne pouvant se résoudre, au retour de ses voyages à l'île Caprée, à rentrer tout de suite dans Rome, séjournoit

quelque temps à Tusculum, où il avoit une maison de plaisance.

L'Empereur Galba, à qui le monde fut redevable de la mort de Néron, mais qui lui-même n'étoit pas encore digne de régner, avoit à Tusculum un palais d'été, qui servoit en même-temps de temple à la Fortune; ce fut là qu'il déposa une statue de cette divinité qu'il trouva, dit-on, à sa porte, et qu'il transporta en ce lieu.

Avant Lucullus, les anciens n'avoient à Tusculum que de simples maisons de campagne, et non de superbes châteaux; et l'on passoit pour un citoyen suspect, quand on y possédoit au-delà de sept arpens de terre. Caton le jeune tint bon contre les mœurs publiques, et se borna à la modération de ses aïeux, au milieu de ses contemporains amis du luxe; il rappelloit à ses concitoyens le siècle de Cincinnatus; alors, disoit-il, les particuliers étoient pauvres, mais l'état étoit riche.

Frascati ne conserve presque rien du Tusculum des premiers temps de la république, si ce n'est le tombeau des Furius, découvert en 1655 dans le monastère des Camaldules. Il est probable aussi que le monument antique qu'on rencontre à Frascati, au haut de la rue, sise à côté de la cathédrale, est la sépulture des Tusculanums de Lucullus. On sait qu'il mourut en démence sous la curatelle de son frère. Mais c'est à tort qu'on prodigue le nom de ce consul à nos modernes millionnaires, lesquels n'ont acquis, par aucun service rendu à l'état, le droit d'étaler le luxe du vainqueur de Mithridate et de Tigrane. Son faste asiatique ne coûtoit rien à sa patrie; Lucullus se paroit des dépouilles remportées par lui sur les princes orientaux, ennemis vaincus de la république.

C'est près de la petite ville de Frascati, à *Grotta-Serrata*, que le cardinal de Polignac (dont la mémoire est si chère à la politique et aux lettres) découvrit deux superbes antiques, un Achille et un Ulysse, chef-d'œuvres dont la France ne s'est peut-être pas montrée assez jalouse, et qui sont perdus pour elle.

Les savans ont reconnu dans les vastes ruines du quartier des *Borgheto*, le *Tusculanum* de Scaurus, beau-fils de Sylla. Ils ont soupçonné aussi aux *Grottoni d'Amadei*, le château de Mécène, et ceux de Pollion et de Varron, aux traces imposantes de *Mont Dragone* et à la *Villa-Conti*.

Les mêmes motifs qui firent tant rechercher la campagne de Tusculum des anciens romains, continuent à attirer aujourd'hui les nouveaux à Frascati. La beauté du ciel, la bonté du sol et la proximité de Rome, ont fait élever sur cette riante colline quantité de châteaux, parmi lesquels on distingue sur-tout ceux de Mondragone, de Belvedère de Conti, de Spada, de Pallavicini. La Villa Pamfili est la plus élevée. La Villa Ludovisi est fameuse par ses eaux et son site. C'est le lieu le plus fréquenté dans les *Villegiatures*. Les romains de nos jours diffèrent de leurs premiers ancêtres. Dès la mi-août, ils craindroient de se trouver hors des murs de leur capitale, à cause de ce qu'on appelle le *mauvais air*, causé par les approches de la canicule, et purifié par les pluies du mois de septembre. Ce qui a fait prendre deux temps de vacances, ou comme on s'exprime à Rome, deux *Villegiatures*; l'une avant, l'autre après le mauvais air. La campagne chez les anciens romains étoit dans toutes les saisons, mais plus particulièrement en été. Sous un climat aussi chaud, on préféroit pour les vacances le temps le plus ardent, par la raison qu'il rend incapable de toute occupation. Les modernes sont passionnés pour les Villegiatures. Tous veulent *les faire*, selon l'expression du pays. Cependant, si on en excepte les meilleures maisons, très-peu de personnes ont des campagnes en propre; mais on en emprunte, ou on en loue, souvent en différens lieux pour les deux saisons. Frascati est le quartier des environs de Rome, préféré à tous les autres lieux. Cette petite ville, si intéressante par les souvenirs qu'elle occasionne, et si agréable par sa situation que le temps n'a pu changer, est un évêché auquel le pape seul nomme toujours un

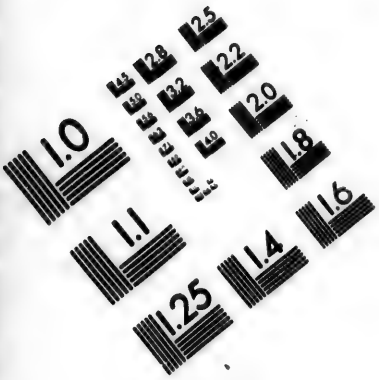
cardinal. On y compte six couvens d'hommes et un de femmes.

Quant aux talens, Frascati n'a pas tout à fait dégénéré de Tusculum, puisqu'il fut le berceau de Métastase : ce poëte dramatique, qui fit passer dans la langue et sur la scène italienne les beautés du théâtre grec et français, sans les affoiblir, qui peignit ressemblant Caton son ancien compatriote et Régulus ; et qui en même temps méconnu des siens, ne trouva que loin d'eux une existence douce, et une sépulture honorable dans la capitale de l'Allemagne.

Frascati et son territoire ne sont pas bien peuplés, et cela ne sauroit être autrement par-tout où se trouvent de grands seigneurs jaloux de posséder de vastes parcs. Le luxe et la vanité sont les fleaux de la population. Les habitans de la ville, hommes et femmes, et les paysans suivent le costume et les modes françaises. Les *contadines fracastanes*, qui, ainsi que les filles de Tivoli, ne sont pas aussi jolies qu'il plaît aux artistes de les peindre ordinairement, portent des manches liées avec des rubans en rosettes ; elles tressent leurs cheveux, et couvrent leur tête d'un voile ou monchoir empesé et ployé par bandes ; il est de forme quarrée par-devant ; et il leur tombe très-bas par derrière. Ce voile est quelquefois garni de dentelles sur les bords ; et il y en a, surtout parmi les vieilles, qui le font tomber sur les côtés.

Femmes de Frascati en habit journalier.

Labrousse del. *St. Sauveur direx.*



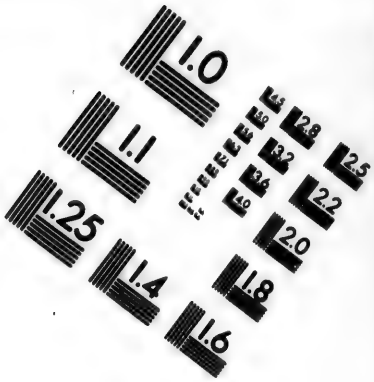
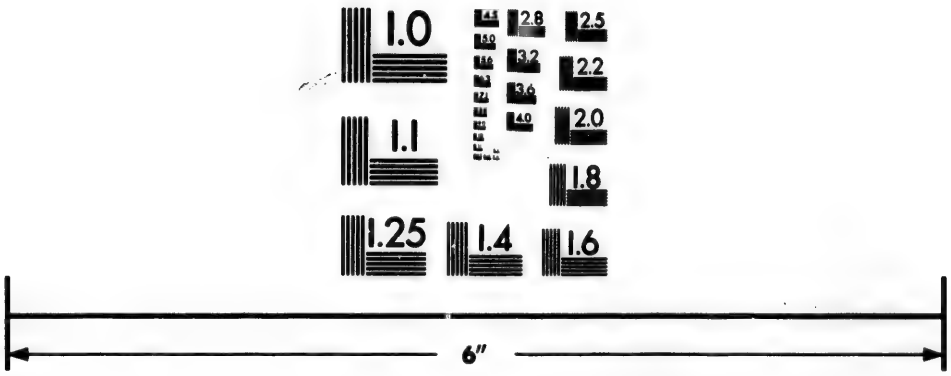


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
2.5
2.2
2.0
1.8
1.0

Femmes de Frascati, en habit de parure.

Labrouste del. *S. Sauvage direx.*

HABITANS
DE NAPLES.

Naples, est le plus grands état de toute l'Italie. Il est environné de tous côtés de la mer méditerrannée, en forme de presqu'île, excepté du côté ou il confine avec l'état ecclésiastique, vers le nord Ouest.

La Nature et l'Art se sont comme donné la main pour combler de leurs bienfaits et de leurs chef-d'œuvres, ce royaume et tout son territoire. La *terre de labour* mériteroit de préférence sans doute à toute autre province d'Italie, la dénomination de *Campania Félix*, si la présence du *Vésuve* ne mettoit un correctif aux jouissances des habitans. l'homme ne sçauroit être heureux apparamment, sans un peu d'insouciance; le Napolitain, du moins, en a besoin pour se livrer à tous les plaisirs de la société, au pied d'un Volcan, dont les cendres brûlantes ont été jettées en l'année 471 jusqu'à Constantinople; et à la vue des restes déplorables de l'infortunée Herculanum.

D'après l'esprit religieux, naturel aux hommes, qui font peuple, on seroit porté aussi à croire que des mœurs pures doivent être le caractère distinctif d'une grande ville si voisine du châtiment, préparé par la justice du ciel pour punir les crimes de la terre. Naples, quoique dans l'attente journalière d'une grande catastrophe, pratique en toute sécurité tous les genres de corruption que nécessitent le luxe et le climat, l'aisance et l'oisiveté. Tant il est vrai que les sensations du moment effacent les souvenirs du passé et les craintes de l'avenir!

Napies doit être regardé comme la ville subsiltante la plus ancienne de l'Italie. Les Cuméens en furent les fondateurs. Mais elle ne tarda pas à s'accroître de beaucoup

d'autres Grecs; non-seulement de ceux qui étoient à sa portée, c'est-à-dire, de ceux qui avoient fait leur première descente dans les îles voisines, mais encore de beaucoup d'autres venus de la Grèce, notamment d'Athéniens que l'ostracisme et d'autres causes lui valurent. Sa police fut long-temps toute Grecque. Cela ne dura cependant que le temps qu'il fallut aux nations Italiennes de sortir de leur barbarie. Ce beau pays long-temps disputé, tomba au pouvoir de quelques seigneurs Normands, puis devint un fief de l'Empire, et enfin se trouve aujourd'hui l'un des plus brillans apanages de la couronne d'Espagne.

Le sol de ce royaume est extrêmement fertile, en toutes sortes de denrées. On y recueille deux espèces de chanvre. On y cultive beaucoup de lin, et on en fait des toiles mal fabriquées. La laine y est fine, la soye sur-tout, quoique sale et mal filée, fait un des plus grands objets du commerce d'exportation. On connoît cette espèce de lin ou de soie, dont la couleur est d'un verd d'olive, et que donne une sorte de moule que l'on trouve sur les côtes de Naples. On en fait des camisoles, des bas, des gants, des bonnets qui sont aussi chauds que ceux de laine, aussi doux que s'ils étoient de soie, et qui conservent toujours leur lustre. Un tableau du commerce de ce pays, démontre qu'il reçoit plus d'étranger qu'il n'y envoye : parce que les manufactures n'y sont rien encore, ou presque rien. Les Français y portent annuellement un assortiment considérable d'étoffes en tout genre, de toiles blanches, d'indiennes et de coton. L'Angleterre y fait passer beaucoup de ses draps; et la Hollande, des pelleteries.

Cependant on trouve à Naples, et dans plusieurs autres villes de son district, quelques fabriques de draps; mais elles sont loin de suffire à la consommation; d'ailleurs, on ne tient pas de fines draperies. On employe de grandes sommes à établir des manufactures de draps grossiers, pour habiller les soldats, dans les hôpitaux des provinces du royaume. On fabrique encore dans la capitale, des baietons peints en noir, qui servent pour le dueil, des étoffes nom-

mées *frisi*, qui ressemblent au molleton frisé, et quelques autres communes; des étoffes en soie et en argent, des satins, des taffetas unis ou chinés, des moires, des droguets, des raz, des velours, des chapeaux, des gants, des camelots en poils. On y tanne aussi des cuirs.

L'air est communément bon dans le royaume de Naples : excepté dans quelques cantons, entr'autres dans la Calabre : le terrein y est abondant en blé, en vin, en miel, en cire, en manne, et en toutes sortes de fruits; mais la chaleur qui y règne, y produit beaucoup d'insectes. Le gibier, le poisson, et la volaille, y sont en grande quantité, et il y a des mines de fer, de plomb, de cuivre, d'acier, d'alun, de vitriol et de soufre, sur-tout aux environs du mont-Vesuve, sans les fréquens tremblements de terre qui s'y font ressentir, ce seroit un pays de délices, et on pourroit le regarder comme une terre de promission. C'est ce qui rend sans doute le peuple du pays oisif et paresseux, défaut qu'on reproche aux Napolitains avec celui d'être dissimulés, et d'aimer la chicane; mais du reste ils passent pour braves, généreux, et bons soldats. Ils ont un génie propre aux sciences, et il les cultivent avec succès.

Les hommes, et sur-tout les femmes à Naples, aiment à briller par l'éclat des habits et des pierreries qui les couvrent. Cette grande ville est remplie de valets richement vêtus.

Naples est un séjour tout entier pour les sens. L'ouie et la vue y trouvent à chaque pas des jouissances complettes. C'est l'endroit de la terre où se fait entendre la meilleure musique : mais l'homme qui pense y est mal à son aise. Il seroit mal venu du peuple, et même des grands, s'il prenoit la peine d'ecrire quelques homélies philosophiques au sujet du miracle de *St.-Janvier* : il éprouveroit l'adresse des *Lazaronis*, espèce de mendiants, faisant le métier de filoux, s'il détournoit sur eux l'attention du gouvernement, qui a la foiblesse de tolérer leur existance précaire. Il couroit risque de passer pour un barbare, s'il osoit dire tout haut ou imprimer ouvertement, qu'un chanteur de plus ne

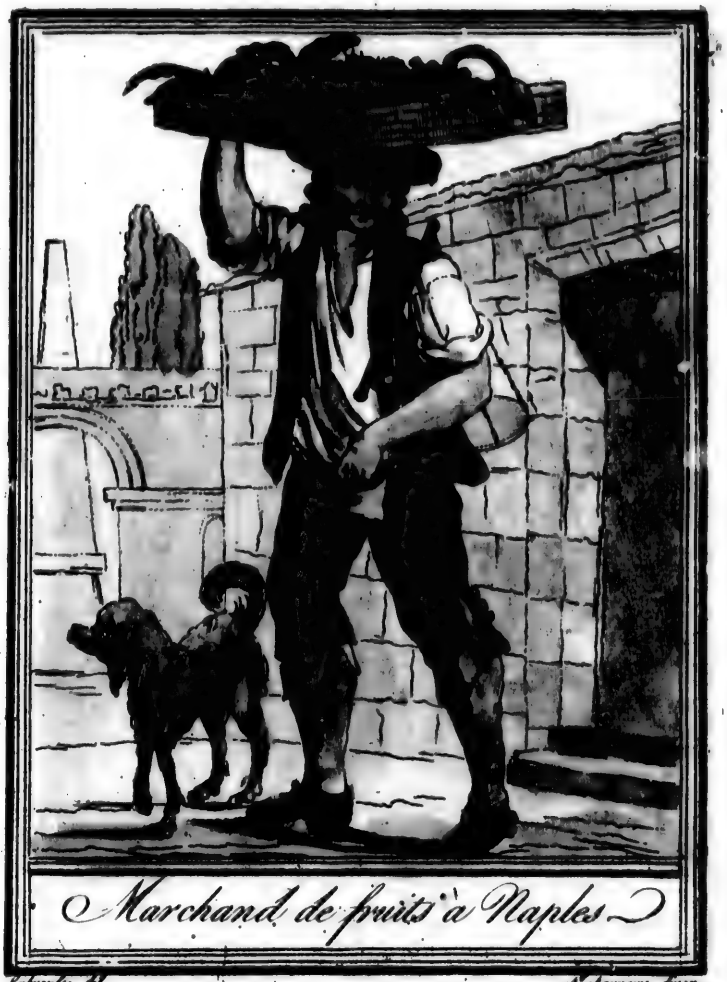
remplace pas dans la société un homme de moins, etc. Enfin, tant que des revisseurs aux gages du prince, et par conséquent à sa dévotion, éteindront le flambeau de l'observateur, parce qu'il pourroit faire clinoter les yeux tendres des gens en place, Naples (ainsi que toutes les villes qui lui ressemblent) ne pourra jamais prétendre à l'estime du voyageur sensible et sensé. La curiosité y attirera encore long-temps l'ami des arts et la naturaliste. Mais le sage, après avoir admiré en passant la métamorphose du temple de Diane, devenu Chapelle de la vierge Ste.-Marie Majeure; et du temple de Mercure, dédié aujourd'hui aux apôtres, ira visiter le tombeau de Virgile sur le Mont-Pausilippe, la maison de campagne d'Horace à Iri, les jardins de Cicéron à Cumes et à Pouzzoles, puis se hâtera de rentrer chez-lui pour y relire en paix, Pline et Sénéque, Lucrece et le Tasse, sans envier le sol qui les vit naître.

Napolitaine Marchande de diverses Etoffes.

Labruyère del. *S.t Sauveur excu.*

Marchand de Viandes à Naples

Labrouste del. St. Sauveur direx.



Marchand de fruits à Naples

Labruzzi del. S. Ivanow direx.

Lazarons, ou Mendiants Napolitains.

Labrousse del. *St. Sauveur direx.*

Paysannes des environs de Naples.

Labrousse del. *St. Sauveur direx.*

MOEURS,

USAGES ET COSTUMES

DE L'ISLE DE THERA ou SANTORIN.

ON cherche envain dans la petite île de Santorin cette fameuse Thera, qui, pendant trois ans, brava toutes les forces de Lacédémone ; et ce peuple courageux, qui, conquis par les Lacédémoniens, se montra bientôt aussi grand que ses vainqueurs.

Cette île, jadis si célèbre, est aujourd'hui presque inconnue; elle est située dans la partie inférieure de l'Archipel, entre le trente-sixième et cinquième degré de latitude méridionale.

Ensévelie pendant des siècles sous les eaux, l'île de Santorin doit sa naissance au travail des volcans qu'elle couvoit depuis tant de siècles dans son sein.

Elle a été, comme presque toutes les îles de l'Archipel, découverte par Cadmus, et peuplée originairement d'Orientaux.

Long-temps ignorée, elle devint célèbre dans la Grèce, par la naissance de *Theras*, son second fondateur, qui lui donna son nom et des lois, construisit plusieurs villes, et favorisa tellement la population, qu'en peu de temps une partie des habitans se vit contrainte d'abandonner une île qui ne fournissoit plus à ses besoins, et d'aller fonder la colonie de *Cyrene*, au fonds de la *Libye*.

Le commerce de cette île, ses productions territoriales,

le courage de ses habitans, sa position avantageuse, la rendirent bientôt une des plus belles villes de l'ancienne Grèce; des écoles célèbres s'y établirent, des temples superbes s'y élevèrent, et elle donna naissance à quelques-uns des philosophes dont la Grèce s'honora.

Callimaque, dont les poésies religieuses ont célébré avec tant d'élégance et de pureté les dieux de l'antiquité, avoit pris naissance à Thera, où il avoit desservi le temple de Jupiter.

Aristipe le Cirenaïque étoit aussi originaire de Thera. A peine sorti de l'école de Socrate, il se rendit à la cour de Syracuse, où sa philosophie douce, humaine et compatissante, l'éleva bientôt au plus haut degré de faveur. Quelques historiens lui ont reproché une morale trop commode, mais le vrai sage n'est, ni ce philosophe austère qui voudroit que les hommes fussent plus parfaits que les dieux, ni ce lâche épicurien qui rabaisse l'homme au-dessous de la bête. En morale, en physique, en politique, en tout, le bien est dans un sage milieu, également éloigné de tous les excès.

L'explosion des volcans, que les montagnes de Thera recéloient depuis si long-temps dans leurs entrailles, a ruiné cette île florissante; le port est devenu inabordable; les côtes, environnées de petites îlettes et de têtes de rochers, présentent un aspect effroyable; le sol, qu'une chaleur souterraine avoit fécondé, est devenu froid et stérile; l'air, chargé de vapeurs sulphureuses, a détruit les germes de la population. Les arts et les sciences ont déserté un pays environné de flammes et d'abîmes, et la célèbre Thera n'est plus qu'une petite île peuplée de huit mille habitans, et soumise à la domination Musulmane.

On y voit encore quelques débris des superbes édifices qui la décoroient : les ruines du temple d'Apollon servent en ce moment de base à une chapelle de St-Etienne, et la chaire

Catholique est élevée sur les mêmes degrés où montoient les prêtres de ce dieu, pour prononcer ses oracles.

Le temps a épargné quelques pierres du piédestal d'une statue élevée par les Théréens à l'empereur Marc-Aurele.

Les nombreuses inscriptions, que les monumens anciens ont conservées, ont été recueillies avec soin, et publiées par quelques voyageurs. Leur ton simple et touchant donne une idée avantageuse des mœurs des Théréens.

Carpus a consacré, par ce monument, son amour pour sa chère femme Seide, qui n'avoit pas eu d'autre époux.

La fierté, l'indépendance et la religion de ces insulaires se peignent dans l'inscription suivante;

Thera étoit vertueuse et invincible. Elle a offensé les Dieux, et elle a été asservie ; mais ce n'est pas par Lacédémone, c'est par les Dieux qu'elle a été vaincue.

La partie de l'île la plus éloignée du volcan est assez fertile. La vigne y est très-haute, et produit de bon vin ; tous les grains y viennent en abondance ; les maisons y sont assez belles et quelques-unes sont fort élevées. Les villes de *Scaro* et *Pirgo* sont assez bien construites et agréablement situées ; mais cette partie de l'île présente un contraste affreux avec celle qui est exposée aux éruptions du volcan. La terre y est au contraire stérile, desséchée et couverte de lave : les habitations, assez semblables aux antres des forêts et taillées dans le roc, y semblent plutôt destinées à servir d'asile contre l'explosion des feux souterrains, que d habitation à des hommes civilisés.

Les voyageurs ont remarqué que dans toute l'étendue de l'île il ne croît pas de bois, et que les habitans de San-

torin, obligés de l'aller chercher au loin et à grands frais, ne daignent pas même s'occuper des moyens de couvrir de bois un sol qui y semble assez propre.

Le costume des habitans de l'île de Santorin ne rappelle en rien l'ancien vêtement des Grecs : les hommes sont, ainsi que tous les habitans de l'Archipel, vêtus comme les marins de nos ports Méridionaux. Les femmes ont les cheveux enveloppés d'un mouchoir, en forme de turban ; les deux bouts de ce mouchoir sont attachés sous le monton, avec beaucoup de grace ; leur jupe est fort longue, et elles portent une espèce de doliman fourré, à grandes manches. Les jeunes filles, au contraire, portent une tunique qui ne leur descend pas au-dessous du genou ; un petit tablier étroit et court, et une légère camisole de soie leur donne à toutes un air fort leste.

On conçoit qu'un peuple toujours inquiet sur son sort, et auquel des tremblemens de terre et les explosions des volcans retracent sans cesse les dangers qu'il court, ne peut pas ressentir cet attachement pour son pays, ce patriotisme qui est l'ame de toutes les vertus et le germe de tous les talens : aussi la religion est-elle le seul sentiment qui fasse quelque impression sur l'ame des habitans de Santorin.

Les Catholiques, les Grecs, les Musulmans même, sont sans cesse aux prises. La lutte s'établit sur-tout entre les clergés Grec et Romain : les Grecs, plus nombreux, plus favorisés par le gouvernement, persécutent les Latins, et espèrent tôt ou tard les exclure de l'île. Les Latins, moins nombreux, mais plus instruits, plus attachés aux principes de leur religion, se soutiennent dans l'opinion publique, par la régularité de leur vie et par les vertus qu'ils affectent. L'évêque est soumis à l'autorité pontificale ; il a sous lui cinq ou six curés et quelques chanoines : simple dans ses mœurs, il retrace les vertus et l'humilité des premiers pasteurs de l'église ; ses revenus modiques, et affectés à une multitude

d'aumônes d'obligation, lui font un devoir de pratiquer cette modestie et cette humilité que le Législateur des Chrétiens prescrivoit à ses apôtres.

Lorsqu'on parle aux habitans de Santorin de leur ancienne origine et de ces Grecs jadis les maîtres du monde, ils ne semblent prendre qu'un léger intérêt aux récits de leur grandeur passée; mais ils paroissent être plus glorieux d'avoir donné la naissance à Ste-Iréne et à quelques martyrs, qu'à Theras, Callimaque et Aristippe: aussi ont-ils laissé le nom de leur fondateur, pour prendre celui de Ste-Iréne, qui a formé par corruption celui de *Santorin*.

Habitant de l'Isle de Santorin

Femme de l'Isle de Santorin.

Fille de l'Isle de Santorin

MOEURS,

USAGES ET COSTUMES

DES HABITANS

DE L'ISLE DE LEMNOS ou STALIMENE.

Les fêtes des Bacchantes et les forges de Vulcain ont rendu célèbre à jamais l'île de Lemnos, aujourdhui Stalimene, située entre le mont Etna et la Romanie, vers le quarantième degré de latitude Nord.

C'est dans cette île que la fabuleuse antiquité avoit placé les forges de Vulcain. C'est là que les Ciclopes fabriquoient les armes de Mars et les foudres de Jupiter.

C'est dans les vastes forêts et sur les côteaux brûlans qui couvrent cette île que se célébroient ces fêtes dégoutantes où des femmes, couronnées de lierre et le thyrse à la main, sacrifioient à Bacchus leur raison, leur pudeur et tous les infortunés qui avoient le malheur de se trouver sur leur passage.

Ces fables qui paroissent, au premier coup-d'œil, dénuées de toute espèce de fondement, ont un grand sens, et le voyageur qui porte un regard observateur sur toutes les parties de l'île de Lemnos, y retrouve les sources premières de la mythologie, et démêle, au milieu de ces récits exagérés par l'imagination brûlante des poëtes Grecs, l'origine et les mœurs des premiers habitans de Lemnos.

Vulcain doit être regardé comme le fondateur de cette île. Fils de Jupiter et de Junon, sa difformité le fit reléguer à Lemnos ; la vue des métaux mis en fusion par la chaleur des volcans, lui fit concevoir l'idée d'aller chercher dans le sein de la terre les matières metalliques, jusqu'alors inconnues des humains, de les amollir par l'action du feu, et de leur faire prendre par la fusion une consistance et une forme.

Cet art, le plus utile peut-être de tous ceux que l'univers doit à la Grèce, immortalisa le fils de Jupiter et le fit placer au rang des dieux, sous le nom de *Vulcain*, dont l'analogie avec le mot *volcan* est facile à saisir.

Les habitans de Lemnos, toujours environnés de flammes et de fumée, et endurcis par le plus pénible des travaux, parurent aux autres habitans de la Grèce des hommes d'une espèce différente ; on leur donna le nom de Ciclopes, on ne parla que de leur difformité et de leur barbarie.

Les premiers regards de l'homme se tournent toujours vers la terre, et le sentiment de ses besoins est le premier de tous ; aussi les premiers métaux amollis par les Ciclopes furent-ils employés à la culture et aux nécessités de la vie. Mais bientôt cette précieuse découverte devint pernicieuse à l'humanité ; les lances, les casques, les épées, les armes de Mars sortirent de ces mêmes forges où Vulcain avoit fabriqué le soc des charrues, et les combats, jusqu'alors peu meurtriers, devinrent plus sanglans. Ce temps de guerres et cet abus affreux du plus utile des arts nous sont retracés dans la mythologie par l'âge de fer.

Les volcans qui couronnent encore aujourd'hui les montagnes de Lemnos, le bruit affreux des forges de Vulcain, les armes qui en sortoient, la position de cette île, qui, par les éruptions fréquentes de ses volcans, enflamme l'air et semble être même encore de nos jours, pour les côtes de

l'Archipel, le foyer des orages, tout a fait regarder Lemnos comme la forge des foudres de Jupiter.

Les fêtes de Bacchus ont dû être accueillies avec enthousiasme par un peuple de forgerons, et les épouses des Cyclopes aussi peu civilisées, aussi peu délicates qu'eux, ont dû paroître plus propres que les autres femmes à un culte qui commandoit l'ivresse et la débauche. C'est sans doute par cette raison que les fêtes des Bacchantes ont été célébrées avec plus d'éclat à Lemnos que dans les autres villes Grecques.

Dans les momens où la Grèce sembla devoir donner des fers à l'univers, la ville de Lemnos participa à sa gloire. Aujourd'hui les habitans de cette île, courbés sous le joug Ottoman, sont sans mœurs, sans émulation, sans caractère, sans commerce.

Ils ont quelques fabriques d'étoffes de soie et de lin, qui suffisent à peine aux besoins des naturels du pays.

La métallurgie née dans le sein de cette île n'y a plus même aucun attelier.

La terre anti-vénéneuse que l'on y trouve en est la principale richesse. Cette terre se ramasse tous les ans à un jour fixe, et est couverte du sceau du grand-seigneur, d'où lui vient le nom de *terre sigillée*.

Le costume des insulaires est aussi éloigné que leur caractère de celui des anciens Grecs; il présente un mêlange grotesque des vêtemens Asiatiques et Européens. Le grand pantalon Musulman est commun aux deux sexes; les hommes portent une soubre-veste, un gilet d'indienne, et le bonnet arménien, fourré par dedans; leurs cheveux sont courts, et enveloppés d'une rescille, et ils ont presque tous les moustaches à la turque. Les femmes portent une juppe courte et un corset large et sans élégance; leurs manches à double étage descendent jusqu'au poignet, et ressemblent assez à celles des anciennes robes françaises.

Le sol de cette île est en général propre à la vigne et à toutes les semences. Le Soleil cesse de s'y faire voir au plus tard à quatre heures; le mont Athos, derrière lequel il se couche, couvre cette île de son ombre. Elle est composée de quatre-vingt villages tous peuplés de chrétiens Grecs, et soumis à un vaivode de la porte Ottomane.

Autant l'histoire ancienne parle de Lemnos, autant celle de nos jours parle peu de Stalimene; elle a cependant donné naissance à une femme célèbre par son courage. Cette intrépide Grecque, voyant son père tué par les Turcs, le dépouilla de ses armes, s'en couvrit, et combattit avec tant de bravoure, que ses Concitoyens, animés par son exemple, repoussèrent les troupes Ottomanes.

On voit encore dans une chapelle grecque les ruines d'un monument élevé à cette courageuse guerrière, qui fut dotée et mariée honorablement par la république de Venise.

Femme de l'Isle de Lemnos

MOEURS,

USAGES ET COSTUMES

DE L'ISLE DE PATMA ou PATHMOS.

LA plupart des îles de l'Archipel sont célèbres dans l'histoire du monde, par la naissance des grands-hommes de l'antiquité, ou par les fables qui en ont attribué la fondation à des Dieux. Pathmos, aujourd'hui nommé *Patma*, n'est connu que par les tourmens que Jean-l'Évangéliste y a enduré pendant vingt ans.

Ce grand-homme, dont la gloire, indépendante des systêmes religieux, existera tant que les hommes liront l'Apocalipse, et qui sera admiré comme grand philosophe et sublime écrivain, lorsqu'il ne sera plus honoré comme saint, fut condamné, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, à travailler aux mines de Patma.

Ce fut là, sous les voûtes sombres des carrières, qu'il composa ce magnifique ouvrage connu sous le nom d'*Apocalipse*.

Délivré du tyran qui l'avoit persécuté, ce respectable vieillard quitta Patma et revint à Éphèse, où sa réputation attiroit sans cesse autour de lui une foule de fidèles qui l'interrogeoient sur les moyens d'être heureux et de plaire à l'Être suprême : *Aimez-vous, mes enfans*, leur répondoit le sage évangéliste, *vertu, morale, religion, tout est dans ces mots, aimez-vous.*

Que ces paroles sont d'un grand sens, et que les successeurs de cet apôtre auroient de droits aux respects et à l'estime des hommes, si, dans ces momens de trouble et de

division, ils n'avoient tous dans la bouche que ces paroles de paix : *Aimez-vous, mes enfans !*

L'île de Patma, située vers le trente-septième degré de latitude, n'est plus même en ce moment ce qu'elle étoit lorsque Saint-Jean évangéliste y fut rélégué ; la plus grande partie de son sol, qui n'a cependant que dix-huit milles de tour, est absolument inculte : on n'y voit plus aucune trace de ces beaux bois de palmier, qui l'ont fait nommer autrefois *Palmosa ;* elle est actuellement absolument découverte et sans arbre. Le vin, qui y croît avec peine, est assez estimé, mais l'on n'y recueille que très-peu de blé et d'orge : les perdrix, les lapins, les cailles, les pigeons sauvages y sont très-communs et forment la principale nourriture des habitans du pays.

Les habitans, naturellement mous, paresseux et superstitieux, sont cependant forcés, pour exister, de se livrer au commerce ; mais les écueils dont l'île est environnée, et qui la rendent presque inabordable, éloignent les étrangers.

La ville de Pathmos, capitale de l'île, offre encore les ruines d'une belle cité ; quelques inscriptions anciennes, négligées ou inconnues des naturels du pays, fixent l'attention des voyageurs. Les maisons y étoient belles et élevées : on y comptoit douze cents hommes et quelques fabriques ; mais les invasions des corsaires ont forcé les habitans de se retirer dans l'intérieur des terres, sur le sommet des montagnes, où ils se fortifient.

La religion schismatique Grecque est la seule qui soit professée dans toute l'étendue de l'île. Les Latins y ont eu originairement quelques chapelles ; mais ils ont été forcés de se retirer. On compte dans un si petit endroit plus de deux cents chapelles ; chaque papa Grec a la sienne, et croiroit offenser l'Être suprême, s'il célébroit ailleurs l'office divin,

Le monastère de Saint-Jean exerce, au nom de l'évêque de Samos, la puissance ecclésiastique dans l'île : ce monastère, bâti sur le sommet d'un rocher, et fondé par l'empereur Alexis Commene, est tout à-la-fois la cathédrale et la forteresse du pays. Tous les insulaires se sont formé des habitations sous les murs, où ils peuvent braver la fureur des corsaires.

Cent caloyers, habitans de ce monastère, gouvernent souverainement l'île, moyennant un modique tribut qu'ils payent à l'empire Ottoman. Ces successeurs de Saint-Jean, possesseurs de ses sublimes ouvrages, en ignorent le prix et peuvent à peine diriger les étrangers dans la recherche des manuscrits de ce grand-homme, épars dans leur bibliothèque.

L'ignorance de ces bonzes ne peut être comparée qu'à la crédulité des insulaires. Le temps des miracles n'est pas encore passé dans cette île; chaque jour en voit éclore de nouveaux, chaque année donne au ciel de nouveaux saints.

Célèbre par l'infortune et les écrits de Jean, c'est à lui que l'île de Pathmos a consacré toutes ses églises, c'est à lui que s'adressent toutes ses prières. L'anniversaire de sa naissance est un jour de fête dans l'île : un jeûne austère prépare les habitans à la célébration de ce grand jour. Le bruit de l'artillerie se fait entendre pendant toute la nuit, et le peuple danse en rond autour des feux élevés devant toutes les portes : les Turcs eux-mêmes prennent part à cette fête ; et sous prétexte d'exercer, au nom de leur maître, une rigoureuse surveillance, ils assistent au grand festin que les caloyers donnent à leurs amis.

Dans un pays gouverné par des prêtres, la joie et les fêtes doivent se célébrer par des repas : aussi les Pathmosiens ne connoissent-ils pas d'autre manière d'honorer leurs maîtres et de se réjouir des évènemens heureux. Pour un mariage ou un baptême les festins durent deux mois.

On ne retrouve à Pathmos une partie des usages de l'ancienne Grèce, que dans le respect pour les morts et dans le cérémonial des funérailles.

Les pères, les enfans, les maris, les femmes, tous les parens, sont obligés de se rendre réciproquement les derniers devoirs et de suivre le sarcophage. Le deuil doit être dans le cœur et non dans les habits ; c'est dans la plus riche parure que tous les parens doivent se rendre aux funérailles.

Un homme à gages, revêtu des habits du mort, suit, comme chez les anciens, le cercueil ; et des femmes, qui n'ont pas d'autre profession, versent, comme à Rome et à Athènes, des larmes achetées, et chantent les vertus du mort.

Enfin, tous les assistans vont déposer sur ses lèvres le baiser de paix, en lui disant : *Porte à nos parens ce tendre baiser ; c'est la dernière de nos caresses, hélas ! ne l'oublie pas.*

La douleur s'enterre avèc le défunt, et toute la famille passe neuf jours dans les festins, en l'honneur du parent qu'elle a perdu.

Ce peuple a encore sur les funérailles un usage qu'il ne doit pas à l'ancienne Grèce, mais qui mérite d'être cité. Pendant un an, la famille donne aux pauvres tout ce qui eût été nécessaire à la nourriture et à l'entretien du défunt.

Le costume des habitans de Pathmos ressemble en général à celui des habitans de l'Archipel. Les femmes n'ont de remarquable que la grande tunique à manches qu'elles portent, et qui ne ressemble ni au doliman turc, ni à la robe des femmes grecques.

Les invasions des corsaires, la superstition, la misère ajoutent chaque jour à l'abrutissement de ce peuple, qui bientôt sera forcé d'abandonner son île aux pirates qui la désolent, si les puissances Européennes ne se coalisent pour exterminer ces brigands maritimes.

Homme de l'Isle de Pathmos

Femme de l'Isle de Pathmos.

HABITANS

DE SIPHANTO.

SIPHANTO, peu connue chez les Grecs, a porté anciennement le nom de Siphos ou de Siphanos. Cette isle est située dans l'Archipel à deux lieues nord-est de l'isle de Cimole, à trois sud-est de Seriphe, et à quatre à l'occident de Paros.

Environnée d'écueils qui la rendent inaccessible, privée, pour ainsi dire, de toute communication avec les étrangers, elle a conservé plus long-temps que les autres isles de l'Archipel les mœurs de ses fondateurs.

Trop foible pour essayer de se soustraire à l'empire musulman, elle est négligée par ce maître impérieux, qui ne s'occupe d'elle qu'une fois par an, lorsqu'il s'agit de faire la collecte des impôts. Ce tribut une fois payé, tous les gouverneurs et officiers turcs se retirent, et les insulaires se gouvernent en petite république. Leur pouvoir réside dans l'assemblée du peuple, qui nomme tous les mois parmi les vieillards six administrateurs.

Il y a dans l'isle de Siphanto neuf ou dix villages; son terroir produit d'excellens fruits. — Il y a un assez bon port; les vaisseaux y peuvent mouiller sur 12, 13 et 15 brasses d'eau.

La religion dominante est la schismatique grecque. On voit peu de Latins dans l'isle. On y rencontre beaucoup de monastères où presque toutes les filles des isles

de l'Archipel viennent prononcer leurs vœux quand elles prennent le parti de la religion.

Les mariages et les enterremens rappellent quelques-uns des usages des Grecs. Un homme paré des habits du mort, suit le cercueil : des pleureuses gagées chantent ses lonanges, tandis que les ministres grecs ou latins célèbrent l'office. On met dans le cercueil, auprès du défunt, une pièce de monnoie, un pain et une bouteille de vin. Ces provisions, que les anciens regardoient comme nécessaires aux ombres qui devoient passer le fleuve de l'oubli, semblent incompatibles avec les religions qui se professent à Siphanto; cependant l'empire de l'habitude les a maintenus jusqu'à ce jour.

Le costume des habitantes de Siphanto, est composé de deux tuniques qui tombent par étage sur le genou, et qui sont bordées d'une petite broderie : une ceinture immédiatement placée au-dessous de la gorge, donne à ces tuniques beaucoup d'élégance. Les cheveux nattés, relevée avec des rubans de laine et entourés d'un voile, rappellent absolument la coëffure Athénienne. Le doliman que portent les dames de Siphanto dépare un peu cette habit, et leur donne un air embarassé.

Les habitans de Siphanto sont extrêmement jaloux de leurs femmes, qui toutes sont fort belles; ils ont imaginé, pour en dérober la vue aux étrangers, un moyen digne de l'inquiètude des époux Italiens. Ils les forcent de se couvrir le visage de plusieurs bandes de toile si artistement arrangées, qu'on ne leur voit absolument que le nez et la bouche. Lorsqu'elles se promènent ainsi enveloppées, elles ont l'air de momies ambulantes.

Homme de l'Isle de Siphanto.

Femme de l'Isle de Siphanto.

HABITANS

DE L'ISLE DE TINNE.

L'ISLE de Tinne, autrefois Tenos, n'a pas plus de six lieues de diamètre : elle nourrit dans l'aisance plus de deux mille habitans ; c'est une des mieux cultivées de tout l'Archipel : elle est située entre les isles Micone, et Andros ; son extrémité méridionale est sous le 37°. degré de latitude : le sol y est extrêmement fertile, et produit des fruits excellens ; le vin sur-tout y est d'une qualité très-recherchée.

Le commerce des vers à soie est la principale source des richesses et la principale occupation des insulaires.

Ces insulaires mènent une vie à-peu-près pastorale ; l'isle est parsemée de petites habitations éparses.

La forteresse qu'ils nomment Poli ou la ville, est le centre commun de toutes ces habitations.

On voit avec étonnement les petites maisons situées au milieu de ces campagnes ; elles sont élevées de deux étages, en beaux marbres blancs ou jaspés.

L'éclat et la richesse de ces marbres contraste d'une manière frappante avec la simplicité qui règne dans l'intérieur des habitations : meubles, portes, fenêtres, parquets, vases, tout est d'une espèce de bois jaune, tous les jours lavées avec le plus grand soin,

L'habillement des habitans de Tinne est un mêlange assez agréable des costumes turc et grec. Le bon-

net des hommes est un turban sans ornement, à-peu-près dans la forme du bonnet arménien. Les grandes culotes grecques et la double veste, forment l'habillement ordinaire de la plupart des insulaires.

Les femmes portent un grand voile élevé en forme de cône : une grande tunique ouverte par en haut, descend au-dessous du génou, et laisse à peine appercevoir le grand pantalon musulman : un large doliman sans manches et frangé les enveloppe, et cache absolument leur taille, pour l'ordinaire très-avantageuse.

Cette isle a été long temps soumise au Croissant ; mais a été conquise depuis par les Vénitiens. Ces insulaires participent à tous les avantages des citoyens de Vénise, et vivent sous l'empire des lois de la république. Ils se gardent eux-mêmes ; ils prennent part à l'administration ; en un mot, ils sont plutôt gouvernés comme des alliés que comme un pays conquis.

Les catholiques latins persécutés dans les isles, gouvernées par les Musulmans, se retirent à Tinne, où ils sont favorisés par le provéditeur Vénitien.

Les schismatiques grecs y sont très-peu nombreux, et sont soumis en tout à l'autorité de l'évêque latin, qui l'exerce avec beaucoup de rigueur sur les papas et sur les caloyers.

Par une singularité dont aucun pays du monde n'a peut-être encore offert d'exemple, dans les mêmes églises, sous le même toît, on célèbre l'office grec et la messe latine, sans que ce mêlange de cultes ait jamais occasionné la plus légère division.

Dame de l'Isle de Tinne.

Villageoise de l'Isle de Tinne.

HABITANS

DE L'ISLE DE CANDIE.

CANDIE est une des plus belles isles de l'archipel, située entre les 34 et 36 degrés de latitude ; elle a plus de deux cent lieux de circonférence.

Cette isle célèbre dans l'antiquité, sous le nom de Crète, a vu naître dans son sein Minos, et Jupiter le souverain des Dieux.

La difficulté des abords de cet isle, les écueils qui l'environnent, ont sans doute été la source de cette fable dont l'isle de Candie n'offre aucune trace, et qui est presque effacée du souvenir de ses habitans.

Une inscription gravée sur la base d'une colonne antique semble indiquer auprès de Candie, le lieu où Minos, législateur de la Crète et juge des enfers, tenoit son tribunal ; mais cette inscription tronquée, peut être interprétée de mille manières : on n'y peut distinguer que ces mots : *Ici le roi Minos.*

Le règne de ce monarque fut l'époque la plus brillante dans l'histoire des Crétois. Les lois qu'il donna à ses sujets furent observées dans toute la Grèce. Les Crétois devinrent les maîtres de tout l'archipel ; mais des descendants moins sages, moins instruits que lui, furent bientôt chassés du trône de leurs pères ; et la Crète forma une république indépendante, jusqu'au moment où Quintus-Metellus, lieutenant de Pompée, la força de se soumettre à l'empire Romain.

A la division de l'empire Romain, elle fit partie des états de Constantinople. Plusieurs siècles après, les Sarrasins l'enlevèrent aux empereurs Grecs. Le fameux

Godefroy en fit la conquête en 1194, à la tête des croisés Européens; mais obligé d'abandonner ses conquêtes en Grèce, il la remit aux Vénitiens. Pendant cinq cents ans ces républicains en formèrent un boulevard de la chrétienneté contre les infidèles; mais enfin, elle fut conquise en 1669, par les troupes du grand seigneur.

Le siège que les Crétois soutinrent contre les Turcs, est un des événemens les plus étonnans de l'histoire du monde. Il dura 22 ans; et pendant tout ce temps, deux mille Crétois bravèrent toutes les forces de l'empire Ottoman.

Le grand Turc gouverne cette isle, à-peu-près comme tout le reste de l'Archipel, par des gouverneurs qui ne s'occupent que du recouvrement des impôts, et qui laissent aux insulaires une liberté absolue sur leurs mœurs, et sur la forme de leur gouvernement.

Ces gouverneurs, appellés Sangiacs, habitent les cinq principales villes, Setia, Spinalonga, Retimo, la Canée et Candie.

Setia est fortifiée avec soin; elle a un port très-sûr dans le golfe qui porte son nom; un évêque grec y fait sa résidence habituelle.

Spinalonga, Retimo et la Canée, ne présentent rien de remarquable que le mont Ida, ou *monte Giove*.

Le Sangiacat de Candie est beaucoup plus étendu, et beaucoup plus peuplé que tous les autres.

Candie, capitale de ce Sangiacat et de l'Isle, est une fort belle ville; son port est beau, mais il se comble insensiblement, et il ne peut plus recevoir dans son sein que des barques et de petits vaisseaux. Les édifices y rappellent la majesté de l'ancienne architecture grecque; on y voit les ruines de plusieurs anciens édifices servir d'enceinte aux jardins, et de base aux maisons des Turcs.

On y voit ce fameux labyrinthe où Thesée fut sauvé par Ariane. Les Grecs regardent avec un étonnement mêlé de crainte, les étrangers que la curiosité conduit dans ce labyrinthe, et n'osent leur servir de guide, même jusqu'à l'entrée de la caverne.

Un sentier étroit et escarpé, conduit d'abord au sommet d'un rocher inaccessible; une vaste ouverture s'y présente, et se retrécissant insensiblement, elle finit par n'avoir pas trois pieds de diamètre : il faut ramper sur les pieds et sur les mains dans ce canal étroit, pendant un quart-d'heure, et l'on se trouve dans une vaste avenue, taillée sous le roc. Cent autres allées absolument semblables communiquent à la première, et se croisent entr'elles au point, qu'avec la corde dont on se sert, on a encore beaucoup de peine à ne pas s'égarer absolument.

Enfin, au millieu de cette multitude d'allées, toutes hautes de dix à douze pieds, et larges de sept à huit, s'élève une voûte immense taillée artistement dans le roc, et dans le milieu de laquelle est une espèce de source.

Quelques inscriptions grecques, latines, italiennes, françaises, gravées sur les rochers qui soutiennent ce dôme, indiquent les voyageurs qui ont osé pénétrer dans cette horrible demeure du Minautaure. La pierre qui porte ces inscriptions semble éprouver un travail perpétuel; les lettres qui y ont été gravées se relèvent en bosse; et la pierre qui semble s'être formée dans la trace des lettres, est plus dure, plus blanche, plus polie que le rocher qui l'a produite.

C'est dans ce centre du labyrinthe que le Minautore habitoit, et dévoroit les malheureuse victimes qui lui étoient dévouées. Sous l'emblême de ce monstre, moitié homme et moitié taureau, la mytologie a voulu peindre

un fils de Taurus et de Pasiphaé, que sa naissance fit reléguer dans les montagnes, et qui exerçoit dans cet horrible séjour les fonctions de bourreau de la Crète.

L'indifférence des gouverneurs turcs sur la police de l'isle, exposent les habitans, et plus encore les voyageurs à toutes sortes de violences de la part des voleurs de terre et de mer, qui infestent le pays.

On chercheroit vainement dans le costume actuel des Candiots, des vestiges de l'ancien habit grec. Les hommes du commun, sont vêtus à la grecque moderne. Les gros négocians et les gens riches s'habillent à-peu-près à la turque. Les femmes portent sur la tête un turban relevé avec des ganses en perle. Leur tunique, boutonnée jusqu'à la ceinture, descend au-dessous du genouil, et est remarquable par la longueur des manches à la chinoise. Cette tunique, relevée sur un des genouils, laisse voir un pantalon à la musulmane.

Le goût des Crétois pour la danse, se retrouve chez les Candiots. Les premiers étoient renommés dans la Grèce, par l'invention de la danse : les autres sont les danseurs les plus déterminés de l'Archipel. Les mariages, les fêtes, tout se célèbre par des danses, parmi lesquelles on remarque sur-tout la Candiote, qui ressemble assez aux danses nègres, et qui est pratiquée dans tout l'Archipel.

Chaque jour ajoute à la servitude et à l'abrutissement des malheureux habitans de Candie. Chaque jour les traits des grands hommes dont ils descendent, s'éteignent parmi eux ; et bientôt, ils auront perdu jusqu'au souvenir de cette fameuse Crète, qui a donné à toute la Grèce, des arts, des lois, des fers et des dieux.

Homme de l'isle de Candie.

Femme de L'isle de Candie.

HABITANS

DE SCIO.

L'Isle de Scio, dont le secours fut nécessaire même aux Romains, et qui mérita d'être comptée au nombre de leurs alliés, a subi dans la suite une destinée bien autre. Prise par les Vénitiens sur les empereurs grecs, elle devint la propriété d'un riche particulier qui l'acheta. Puis elle se laissa donner en présent aux Génois, qui la cédèrent par un contrat de vente à l'une des maisons nobles de leur république. Il ne manquoit plus à Scio que de tomber entre les mains des sultans; et c'est ce qui lui arriva en 1566. Ensorte que la patrie prétendue d'Homère n'est plus aujourd'hui que l'*Isle au mastic*, et ne sert qu'à fournir aux femmes du serrail une drogue propre à parfumer leur haleine, et à gâter leurs dents.

La disette absolue de grains a fait négliger la conquête de cette Isle par les puisances de l'Europe; mais il est probable que si les insulaires étoient rendus à eux-mêmes, la terre ne refuseroit rien à leurs mains devenues libres. Pour peu que les naturels voulussent fortifier leur patrie, ils pourroient en faire une place imprenable. L'industrie supplée à la fécondité. L'amour du travail change les pierres en pain; et comme dit le proverbe, tant vaut l'homme, tant vaut la terre. L'Isle est riche et peuplée, parce qu'elle n'est pas habitée seulement par les naturels du pays. On y rencontre quantité

de familles gênoises et turques. La langue grecque ne s'est conservée que dans les campagnes ; on parle italien à la ville. On compte deux évêques, trois couvens de filles et huit d'hommes. Les dissensions journalières qui règnent entre les Schismatiques et les Catholiques, sont peut-être dues en grande partie à l'inégalité de fortune. Le Clergé grec est aussi à son aise que l'est peu le clergé latin ; et les riches sont en bien plus grand nombre que les pauvres. Il n'en faut pas tant pour détruire à jamais la paix entre les hommes. La Porte nomme un cadi tous les sept à huit mois, lequel est chargé de lever les impôts, et de juger en dernier ressort les procès, dont il s'applique les amendes. Il a inspection sur des *Vicardi*, espèce de baillis qui ne restent en place qu'un an, et qui sont quelquefois les curés même des villages. Les revenus publics proviennent des douanes, de la capitation et d'une petite taille sur les terres. Le gouverneur retire quatre cents bourses (quarante mille livres sterling), et n'en paie que trois cents au cadi. Malheur au peuple quand ces deux chefs s'entendent et se soutiennent. Le cadi est toujours de l'avis du gouverneur, avec qui il partage la dépouille des malheureux qui portent des plaintes vaines à l'un contre l'autre.

Les Sciotes sont d'une âprêté pour le gain proportionnée au faste qu'ils affichent. Le produit d'un mois de travail suffit à peine à la dépense d'un seul jour de fête. Ils connoissent si bien toutes les rubriques du commerce, qu'ils mettent en défaut l'astuce juive. Aussi les Hébraïsans sont-ils rares parmi eux.

Les gens les moins aisés ont des jardins hors de la ville, d'autant moins coûteux, d'autant plus pittoresques, que l'art y laisse tout faire à la nature. Les ciseaux de la symmétrie monotone n'en approchent jamais. Les

arbres y croissent en liberté, sans être contraints de faire prendre à leur feuillage telle ou telle forme. On s'y promène à l'ombre parfumée des orangers et des citronniers ; le grenadier y est dans toute sa beauté. Les légumes y ont un suc qu'on veut en vain leur faire prendre ailleurs. La chair du melon s'y trouve exquise. Les habitans de Scio ont peu de monumens qui puissent attester la perfection des arts, cultivés par leurs ancêtres ; mais l'ami de la simplicité champêtre est plus satisfait en parcourant les jardins Sciots, qu'il ne l'eût été à la vue de ces fameux jardins que Sémiramis, dit-on, entretenoit à grands frais sur le comble de ses palais orgueilleux et des épaisses murailles de Babylone. Mais doit-on tout-à-fait savoir gré aux insulaires de Scio de leur goût pour les beautés de la nature sans apprêt. L'agrément de leurs vergers, dû en partie au peu de soins qu'ils leur donnent, n'est peut-être que le résultat de leur esprit mercantile, qui entièrement livré aux spéculations lucratives, leur fait négliger les détails de la vie domestique. A quelque distance de Scio un grand rocher s'avance dans la mer, et sur son esplanade offre aux voyageurs fatigués un banc de pierre circulaire. Il n'en a pas fallu davantage aux insulaires pour appuyer leur prétention à compter Homère au nombre de leurs compatriotes. Ils disent en conséquence aux étrangers bénévoles que sur ce rocher Homère prenoit des leçons de la Nature et en donnoit à ses contemporains. Hélas! rien de moins vraisemblable que l'*école d'Homère*, dans tous les sens dont cette expression est supceptible. Dans les arts d'imitation, tels que la peinture et la statuaire, on rencontre par fois des copies que les connoisseurs les plus exercés ont pris pour leurs originaux. Mais Homère n'a point fait de disciples qui aient porté à son égard l'illusion à ce point. Homère n'a

confié son cachet à personne. A Scio on montre aussi la vigne d'Homère, quartier de terre qui, dit-on, lui appartenoit. Il y a un siècle et demi, il existoit une famille appellée *Homéride*, qui se faisoit descendre d'Homère en ligne directe, mais qui n'avoit de commun avec lui que la ressemblance du nom, quoiqu'à son exemple tous les parens de cette maison se fissent un devoir de cultiver les Muses : aucun d'eux apparemment n'avoit hérité du génie du père de la Poésie épique : car ils n'ont rien pu sauver de l'oubli.

R. Pockocke va nous aider à dessiner le costume et les mœurs privées de Scio. L'habillement des hommes est le même que celui des Candiots. Les jeunes gens du bel air portent à la campagne des braies, des bas et des souliers; les femmes ont des jupes qui ne leur viennent qu'aux génoux ; elles sont toutes habillées de blanc, sans excepter leurs chaussures ; hormis pourtant le corset qui est de damas, ou de quelqu'autre étoffe de couleur, mais sans manches. Leur coëffure consiste en un mouchoir de mousseline empésée, en forme de toque, qu'on appelle *capash*, et qui avance plus du côté droit que du côté gauche.

Scio (dit un autre voyageur plus ancien) est la seule isle du levant où l'on ne s'habille point *à la longue*. Les habitans ont conservé la mode Franque, depuis qu'ils se donnèrent aux Turcs, et ils portent encore des cheveux longs, des chapeaux larges de bord, sans être retroussé, et ayant un peu la forme d'un pain de sucre. Leurs pourpoints sont à manches ouvertes et larges, mais serrés sur le poignet. Leurs chausses, ouvertes par en-bas, laissent voir le caleçon de dessous. Dans les campagnes on fait encore usage de souliers pointus par le bout, et ayant de grandes oreilles ouvertes.

Les femmes portent une petite camisole lacée par-devant, et une autre pardessus qui ne tombe qu'à la moitié de la cuisse. Les manches, un peu longues, se retroussent au-dessous du pli du bras, et assez haut pour qu'elles puissent porter des gants de soie. Leur cotte ou jupe a plus de trente aunes d'étoffe ; étant extrêmement plissé tout autour, excepté sur le devant, ces plis sont rangés et cousus avec un aiguille, de sorte que l'un ne passe pas l'autre. Elle est si peu longue qu'on leur voit aisément toute la moitié de la jambe : aussi ont-elles soin d'avoir toujours de beaux bas bien cirés. Depuis quelque temps les femmes Sciotes ont eu le bon esprit d'alonger un peu leurs jupes ; mais elles n'ont pas renoncé à une mode que Thevenot leur reproche avec quelque raison. Ce voyageur remarque d'abord que les Sciotes sont généralement parlant aussi jolies que les Sciots sont laids : mais il ne sauroit souffrir, aimables comme elles sont, qu'elles se laissent hâler la gorge par le peu de soin qu'elles en prennent. Elles étalent leur sein, autant qu'on peut le faire, sans renoncer entièrement à la pudeur, et cela, depuis le matin jusqu'au soir, en été comme en hyver, dans les rues comme à la maison. Un passage élégant tiré d'un voyage très-moderne, achevera de dessiner les femmes de Scio. Elles sont gaies, vives et piquantes : à cet agrément elles joindroient l'avantage réel de la beauté si elles ne se défiguroient par l'habillement le plus déraisonnable et en même-temps le plus incommode. On est désolé de voir cet acharnement à perdre tous les avantages que leur a donné la nature, tandis que les Grecques de Smirne et celles de l'Archipel, plus éclairées sur leurs intérêts, savent encore ajouter à leurs charmes l'attrait de l'extérieur le plus voluptueux. Les habitantes de Scio sont toutes comme ces femmes

auxquelles une toillette sied moins que leur simple négligé. Elles forment un spectacle charmant, lorsque assises en foule sur les portes de leurs maisons, elles travaillent en chantant. Leur gaieté naturelle et le desir de vendre leurs ouvrages, les rendent familières avec les étrangers qu'elles appellent à l'envie, comme nos marchandes du palais, et qu'elles viennent prendre par la main peur les forcer d'entrer chez elles. On pourroit les soupçonner d'abord de pousser peut-être un peu trop loin leur affabilité ; mais on auroit tort. Nulle part les femmes ne sont si libres et si sages.

Habitants de l'Isle de Scio

Labrousse del. — F. Sauveur dur.

Femme de l'Isle de Scio

HABITANS

DE LA TURQUIE.

L'EMPIRE Ottoman est l'un des plus vastes états du monde connu ; pourquoi faut-il ajouter, et l'un des plus despotiques. Comment se fait-il que plus les associations d'hommes sont nombreuses, moins elles se trouvent libres. L'inverse, ce semble, devroit avoir lieu. La superstition, est le principal nœud qui lie tant bien que mal, toutes les parties du colosse politique soumis au Croissant. Le coran a tout fait dans le principe, et maintient tout encore. Mais le fanatisme religieux qui, dans les mains de Mahomet, fut l'instrument de la servitude, n'auroit-il pas pu devenir tout aussi bien l'instrument de la liberté? Et si le législateur des Arabes en avoit le choix, il est digne de toute l'exécration attachée à son nom, pour n'avoir pas saisi l'occasion que lui offroit son génie, de rendre aux hommes leur dignité première.

Mais pour nous renfermer dans les bornes que nous prescrit la nature de cet ouvrage, contentons-nous de quelques tableaux isolés, choisis parmi la multiplicité d'objets que nous aurions à traiter. Comment en effet, décrire avec méthode un édifice immense qui n'a point de plan, et qui se soutient à peine sur ses bases vicieuses.

On remarquera en premier lieu, que les Turcs pa-

roissent avoir perdu de vue l'élymologie du nom qu'ils portent, *Turcæ*, lequel signifie, au sentiment des anciens lexicographes, *agriculteurs par excellence*. En général, les terres de la domination des Ottomans sont naturellement fertiles. Mais le sol est mal cultivé là où le droit de propriété reçoit des atteintes journalières.

Les langues peignent les nations qui s'en servent. Le genre féminin sembloit en effet, devoir être exclu d'un idiôme parlé par un peuple qui regarde les femmes si au dessous des hommes.

Et en effet, les femmes dans ce pays, sont élevées en conséqence. On en prend soin comme d'un fragile instrument de plaisir; et si la société civile consiste en un échange continuel d'égards et de bons procédés entre les deux sexes, il n'existe point de société en Turquie. On s'y marie sans se voir, on jouit sans s'aimer; les sens sont épuisés déjà, et l'on ne sait pas encore si l'on a un cœur.

Les rangs inférieurs sont plus heureux, en ce que l'observation de l'étiquette orientale, contrariée par la necessité, les laisse davantage à la Nature. Guidé par les yeux, le veritable amour du moins peut faire un choix; et les frais qu'entraîne l'entretien d'un harem interdisant ce luxe aux individus d'entre le peuple, les femmes de cette classe ne partagent pas avec plusieurs rivales la tendresse de leurs maris, et jouissent de toutes les douceurs d'un menage paisible. D'où l'on pourroit conclure que presque par-tout, en lui supposant un peu moins de misère, un peu plus d'éducation, le sort du peuple est encore de beaucoup préférable aux destins brillans de ceux qui l'oppriment, qui le dédaignent, et pourtant ne peuvent s'empêcher de lui porter envie.

Il y a en Turquie, plusieurs sortes de mariages: ceux que l'on fait à vie, sauf le droit de répudiation;

et ceux qui n'ont lieu que pour un tems limité par l'acte civil qu'on en dresse. D'où l'on voit que les hommes, égoistes ici plus encore qu'ailleurs, n'ont eu égard qu'à eux seuls, et se sont ménagés une porte ouverte pour quitter la partie aussi-tôt que l'ennui s'empareroit d'eux. La destinée des femmes y est donc absolument passive et précaire : et telles sont les mœurs que nécessite le despotime. De rang en rang, et d'un sexe à l'autre, on se dédommage de la tyrannie qu'on souffre d'un côté, en faisant soi-même le tyran d'un autre côté ; c'est un cercle vicieux dont le climat provoque encore les révolutions aussi funestes qu'avilissantes pour l'espèce humaine.

La guerre vient mettre le comble à ces désordres, et leur sert d'aliment. Le foible devenu la propriété du fort, l'intérêt spécule sur la débauche ; et la jeunesse Circassienne ne cesse d'être prisonnière des Tartares, que pour se voir esclave chez les Turcs. Et comment les droits d'homme à homme, seroient-ils respectés dans une contrée où le père vend ceux que la nature lui a donné pour ses enfans, dans un pays où l'amour maternel ne tient pas contre de l'or ?

Les femmes esclaves et même les autres reçoivent une éducation conforme au rôle qu'on leur destine. La musique, et sur-tout la danse, sont les deux talens qu'elles possèdent par excellence. Les Maîtres, à l'usage desquels elles sont consacrées, ont encore plus besoin de desirer que de jouir. Il faut des liqueurs fortes à un palais blasé. Le sel du plaisir devient bientôt fade pour qui a le sentiment émoussé. Deux amans délicats sont heureux long-temps avant, long-temps après le moment du bonheur. Un musulman dans son Harem, n'a peut-être jamais connu l'amour et ses ressources. Semblables au géant Antée, il faut qu'il

touche la terre pour reprendre de nouvelles forces. Il faut que les autres sens concourent à lui faire retrouver celui du plaisir. Les tableaux lascifs qui font fuir la chaste volupté, peuvent seuls allumer le flambeau du desir dans les yeux de la débauche.

Ce qui achève de dégrader le sexe en Turquie, c'est l'existence habituelle qu'il mène dans les Harems. Les femmes réduites à leur société seule, se corrompent vîte. C'est une loi de la Nature ; les deux sexes ne valent que par leur mêlange. Ils ne sont distincts l'un de l'autre que pour se rapprocher : malheur à eux, s'ils s'obstinent à demeurer étrangers l'un à l'autre ; l'ambition, la rivalité, la jalousie, l'ennui, l'inaction physique et toutes ses suites, sont autant de germes impurs, qui portent la corruption dans l'enceinte étroite où végète un groupe de jeunes beautés nées sous un climat ardent ; victimes réduites à se consumer lentement au feu des passions qui leur ont été données pour les vivifier.

Le despotisme a lieu de s'applaudir : il a su plier à son joug le plus tyrannique de tous les sentimens du cœur. L'amour qui se vante de n'avoir point de maître, n'est qu'un vil esclave, en Turquie, sur l'un des points de la terre où il devroit avoir le plus d'ascendant et les plus douces influences.

La liberté ne voit pas non plus sans soupirer, la position de Constantinople. C'est là, de préférence, qu'elle eût desiré pouvoir déployer son étendard, qui serviroit comme de ralliement à l'Asie et à l'Europe. L'aspect de la capitale de l'empire du Croissant, donne une îdée du caractère de ceux qui l'habitent. L'abord de cette ville a quelque chose d'imposant et de noble. Mais quand on vient à parcourir l'intérieur, le retrécissement des rues qui obstruent la lumière du ciel,

indique déjà la demeure de la servitude. La famine, la peste et les incendies ravagent assez souvent Constantinople, mais sans beaucoup décourager les habitans ; les coups d'autorité arbitraire leur ont appris qu'il est des fléaux plus à redouter et plus difficiles encore à réparer que le feu, les épidémies et la disette.

Une nation esclave et très-foible pour secouer sa chaîne, doit chercher à s'étourdir sur ses peines, et à se dédommager des maux réels, par des plaisirs imaginaires. L'opium procure aux Turcs cette ressource dernière. La douce ivresse qu'il leur cause pour le moment, les aveugle sur les suites déplorables de ce poison lent, qui leur rendroit un plus grand service, s'il pouvoit abréger leurs jours. Les moines musulmans ont fait à ce sujet, une sage réforme, en donnant au vin la préférence sur l'opium.

S'il est vrai qu'on ne puisse se préserver d'un excès que par un autre excès, le voyageur desireroit que les Santons et les Derviches fussent toujours ivres. Du moins alors ils n'auroient pas la force d'exiger des passans sur une route écartée, des contributions arbitraires, sous le titre d'aumône, et au nom du prophète. Ces insectes de la superstition, qui pullulent dans la poussière de l'ignorance, disparoîtroient sans doute, aux premiers rayons de l'instruction publique, dirigée par le gouvernement. Mais l'aurore de la raison présageroit le déclin et l'extinction du pouvoir absolu ; et ce n'est pas pendant la léthargie de la servitude, qu'on peut espérer une telle révolution.

Il ne faut pas croire pourtant, que la loi serve de texte à la tyrannie. Elle la condamne formellement ; et les fauteurs du despotisme, dans certaines occasions d'éclat, affectent de lui rendre hommage. C'est un sacrifice qu'ils font à l'opinion publique. Mais le peuple

paye cher ce sacrifice. D'ailleurs, le coran, par exemple, est tout à la fois le code religieux, politique et civil des Turcs. Quelle vaste carrière il donne aux commentaires des Muphtis et des Docteurs qui l'expliquent sous les yeux du prince. Peut-on s'étonner trop que des nations entières regardent comme descendues du ciel, de pareilles rapsodies, telle que celles du coran? Que contient en effet, le 114e chapitre que Mahomet fit écrire pour les Arabes? Ce livre qui sert de code universel à une multitude d'hommes, n'a ni plan, ni liaison, ni but déterminé. Malgré l'élégance de la traduction moderne de Savary, le coran est très-fatiguant à lire. On n'y trouve pas l'intérêt et la variété de la bible qu'il copie en tant d'endroits. On y rencontre de temps à autre quelques grands traits. L'original arabe peut avoir le mérite du style et de l'expression. Le coran peut bien être un livre classique pour les Orientaux. Mais un être raisonnable, qui s'attache plus aux choses qu'aux mots, peut-il avouer sans rougir, un ramas de préceptes incohérens, lieux communs de morale. L'histoire de l'auteur réconcilie un peu avec lui et son livre. Il ne se montra pas un seul instant au-dessous du rôle qu'il entreprit de jouer. Le cours de sa vie est pleine d'actions vigoureuses, de résolutions, de génie, et la fin y répondit parfaitement. Il vécut et mourut en héros.

L'un des plus beaux chapitres du coran est le 31e. Il semble que l'auteur ait voulu justifier son titre, et lutter avec le sage Lockman, dont il porte le nom. Mais qu'il lui est inférieur! Cependant Lockman, avec ses belles paroles, ne fit pas même secte; et Mahomet fonda un culte et un empire. Quel dommage qu'il n'ait pas réparé sur la fin de sa mission guerrière, les fourberies et les actes de violence qui en soutinrent

l'éclat ! une fois maître des esprits, quel dommage qu'il n'ait pas fait taire en lui l'ambition, pour écouter l'humanité et l'amour de l'ordre ! Quel dommage qu'il n'ait usé de son ascendant vainqueur, que pour substituer le fanatisme et l'esclavage à l'idolâtrie ! il eût pu ramener l'Asie et l'Afrique à la simplicité des mœurs pastorales. Il se disoit le représentant d'Abraham dans le temple de la Mecque : que ne faisoit-il revivre le siècle patriarchal ! Mais l'esprit de Mahomet n'étoit qu'entreprenant et guerrier. Plus pacifique, il n'eût rien fait. Tout son talent étoit dans la force. Que conclure de cette digression ? Le bonheur des hommes ne dépend pas du génie d'un seul d'entreux. L'instruction publique doit être le moyen lent, mais sûr, de faire révolution, c'est-à-dire, de les ramener à la loi primitive. Périssent donc tous ces grands hommes, fléau des autres hommes qui les admirent. Béni soit le sage paisible et pacifique, qui ne profite de la connoissance qu'il a du cœur humain et des loix de la nature, que pour éclairer ses frères par ses écrits, et les guider par ses exemples. Un tel sage ne marche point à pas de géant, dans le chemin du crime et de la renommée ; il ne brille pas comme un météore sanglant. C'est un génie bienfaisant, qui attend tout du temps et de l'éducation. Nous nous sommes un peu appesantis sur le coran, parce que c'est, à bien dire, le seul livre des Turcs. Toutes leurs études se bornent là. Quand ils ont lu ce livre, et qu'ils peuvent en réciter à propos quelques versets, ils se croient assez savans, et méprisent toute autre science. La bibliothèque, fondée n'aguères à Constantinople, reste par conséquent déserte, et l'imprimerie, oisive. En effet, ces deux établissemens seront parfaitement inutiles chez cette nation, tant qu'elle s'obtinera à ne lire que dans

un seul livre. Une copie de ce livre suffit à toute une famille. D'ailleurs, l'imprimerie qui subsiste encore, est dans le palais du souverain, entretenue à ses frais; et cette circonstance rassure le gouvernement sur les suites bonnes ou mauvaise, de la liberté de la presse.

Les écoles publiques, qui servent d'accessoires aux mosquées que chaque sultan se fait un devoir de bâtir, pourroient répandre l'instruction, si on y apprenoit autre chose que les prières d'usage.

Les bons musulmans devenus riches sans l'aveu de leur conscience, pour se laver des souillures que fait contracter le maniement de beaucoup d'or, construisent sur les grands chemins des fontaines publiques consacrées par une légende tirée du coran. Le voyageur sensible s'y dèsaltère à regret; l'eau qu'il boit a peut-être couté du sang.

Les Turcs passent pour être hospitaliers envers les animaux. Mais on n'a pu leur en faire honneur que d'après des exemples particuliers, qui ne prouvent rien. Il se trouve ailleurs aussi de vieux fols des deux sexes, qui prodiguent à des chiens et à des chats, les soins les plus assidus, les vivres les plus abondans, refusés à l'indigent infirme, doublement malheureux à la vue de cette odieuse prédilection. Dans les hautes classes de la société, le singe qui amuse, la perruche babillarde, l'épagneul capricieux, l'angola au long poil, sont choyés par une maîtresse de maison, et s'emparent tellement de toute sa sensibilité, qu'il ne lui en reste plus pour l'humanité souffrante. Les Turcs sont à peu près de même. Le Ramazan ou leur carême, les excite cependant à être charitables; mais ce temps de jeûne et d'expiation, quand il est expiré, semble leur donner le droit de ne se rien refuser, et d'oser tout sur le plus foible. Et c'est ainsi qu'un excès d'abstinence et de dévotion motive chez eux

et justifie un excès d'ivresse et d'intempérance en tout genre.

Les femmes en Turquie sont vêtues presque comme les hommes, à la réserve de la tête sur laquelle elles portent diverses coëffures, suivant la diversité des pays soumis au Croissant. Mais les hommes ont par-tout le Turban, ou bien le *Caltac*, bonnet fourré de peau, rebordé tout-au-tour, et fendu par devant.

Le juste-au-corps des femmes est le même que celui des hommes, ainsi que la veste de dessous, fendue de haut en bas, comme une soutane; ainsi qu'une chemise par-dessus le caleçon qui descend jusque sur les talons. Les deux sexes portent aussi la même espèce de chaussure; en sorte qu'il n'y a que la tête qui les distingue, sans parler des colliers et des bracelets.

Il n'y a presque point de différence non plus, entre l'habit des riches et celui des gens du commun. Les premiers ne se distinguent que par leurs bagues et autres bijoux.

Le même habit peut aller à toutes tailles: aussi ne prend-on pas ordinairement la mesure. Si le haut-de-chausse est trop long et qu'il aille jusqu'à terre, on le relève par en bas, en redoublant l'extrémité d'autant qu'il est nécessaire. S'il est trop large, on le resserre avec une aiguillette qui passe dans la ceinture de ce haut-de-chausse, et on le fait ainsi refroncer tout-autour et autant que l'on veut, comme on feroit une bourse. Il en va de même du juste-au-corps. Il n'y a que la robe ou soutane qui doit être plus ou moins courte, selon la grandeur ou la petitesse du corps. Si bien que le métier de tailleur, en Turquie, pourroit s'apprendre dans l'espace de deux mois.

Les Turcs ne portent sous leur grande soutane que de la toile, c'est-à-dire, une camisole, un caleçon, et

la chemise, qui souvent sert de veste et de chemise tout ensemble, tant aux hommes qu'aux femmes, puisqu'ils la passent par-dessus les caleçons. Les femmes élégantes et qui donnent le ton, brodent sur cette chemise, quantité de jolis dessins ou des fleurs d'or et de soie.

Les femmes vont nuds pieds dans les maisons; ce qui ne leur est pas bien difficile, d'autant qu'elles ne marchent que sur des tapis ou des nattes, les pauvres comme les plus opulentes. Ce n'est que quand elles vont dehors, en visites ou pour affaires, qu'elles se revêtent de bas ou chausses, pour l'ordinaire de velours ou de drap rouge, et mettent à leurs pieds des sandales jaunes montées sur deux traverses de bois, élevées de 5 à 6 pouces. Les pantoufles des hommes sont de maroquin.

Le costume en Turquie n'est point sujet aux caprices des modes; si l'on s'y permet quelques variations, elles sont si peu considérables, qu'à peine s'en apperçoit-on. Point de plumes, point de rubans. Aucun de ces petits accessoires, de ces agrémens légers qu'imagine le goût, et que le luxe paye si cher.

Ils ne font point usage de gants. Ils se servent néanmoins quelquefois dans les caravannes, durant les froids, de mitaines de peau d'agneau fort grossièrement travaillées, ou bien de laine tissue à l'aiguille.

Les femmes Juives et Chrétiennes ont un grand voile qui pourroit leur descendre un peu plus bas que les genoux; mais pour l'ordinaire elles le laissent flotter assez artistement pour être à demi voilées: les femmes Turques du commun font usage du même habillement.

Les Turcs ne permettent pas aux Chrétiens et aux Juifs de porter le turban blanc; et ceux-ci n'oseroient le faire sans exposer leur foi ou leur vie. On leur permet encore moins de porter la couleur verte, livrée caractéristique qui distingne les musulmans des autres nations.

Le *Chal* est une étoffe de laine fine, fabriquée en Perse et aux Indes. Les Turcs, hommes et femmes, s'en servent pour s'envelopper la tête lorsqu'ils sortent, soit pour se préserver du froid, ou pour n'être point reconnus; ils ont aussi des manteaux qui les en garantissent, leurs habits de dessous sont toujours croisés et fixés par une ceinture qui retient tout ce qu'ils placent sous ces revers, entre la doublure desquels il y a des poches ménagées pour les montres, l'argent et autres effets qu'ils soignent plus particulièrement.

Dans l'intérieur des maisons, on ne connoît point les cheminées ni les poëles; on a l'habitude de se servir du *Tanndour* qui est une table élevée, recouverte d'un large tapis dont les bords tombent à terre; au-dessous on place une bassine remplie de braise, on se range à l'entour, on met les pieds dessous la table, et on relève sur ses genoux les bords du tapis. De cette manière on reçoit une chaleur graduée, et sans grande dépense on se garantit des rigueurs de l'hiver.

Les Derviches sont des religieux qui à l'imitation des Chrétiens de la primitive église firent d'abord profession d'une vie austère, et s'appliquèrent uniquement aux choses divines. L'extravagance et le fanatisme ont corrompu dans la suite les premières maximes de leur institut: on ne sauroit plus dire en quoi consiste aujourd'hui la règle des Derviches. Ils portent un grand bonnet de feutre pointu, et sont habillés tout en blanc. Les uns sont mariés, ils tiennent des boutiques et exercent des métiers; d'autres enfin vivent dans le célibat. Les mardis et les vendredis ils se rendent à la mosquée; après avoir entendu le sermon que fait l'un d'eux sur quelques versets de l'alcoran, ils se mettent à tourner en rond, et avec une telle vîtesse qu'il y en a dont à peine on peut voir le visage: pendant ce temps-là quelqu'un d'eux joue

BIBLIOTHEQUE NATIONALE

d'une flûte faite de roseau qui ne contribue pas peu à animer leur tournoyante dévotion. Cet exercice se fait en mémoire de *Mévéleva* qui tourna, disent-ils, de la sorte pendant quinze jours entiers sans prendre aucune nourriture. Il tomba ensuite en extase, et eut du ciel des révélations merveilleuses.

L'étendard de Mahomet, bannière sainte qui sert d'oriflame aux Turcs, est un drapeau d'étoffe de soie verte.

Les jeunes gens portent la moustache, et ne laissent croître leur barbe que pour prendre un état.

Il y a beaucoup de Juifs épars dans toute l'étendue de l'empire Ottoman. Ils y sont ce qu'ils sont par-tout ailleurs, patiens et à l'épreuve de tout; l'amour du gain est leur seule passion. Leurs compagnes font le métier de courtières; elles portent aux jeunes femmes enfermées dans les Harems des marchandises en pierreries, étoffes, cosmétiques, etc.; mais elles sont bien et dûment visitées par les eunuques qui ne leur font aucune grace. Il faut qu'elles soient bien connues pour être admises en la présence des princesses du sang Ottoman. En un mot, ces femmes Juives ressemblent assez à nos revendeuses à la toilette; elles en connoissent toutes les allures, etc.

Musulmans.

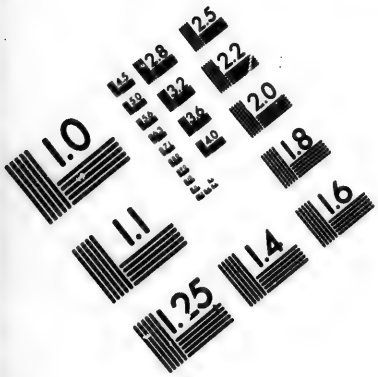
Labrousse Del. *St Sauveur Direx.*

Mahometane en habit d'Eté.

Labrouste Del. *J.^e Sauveur Direx.^r*

Femmes Turques.

Labruzze del. *Mr. Jouvenet Sculpt.*



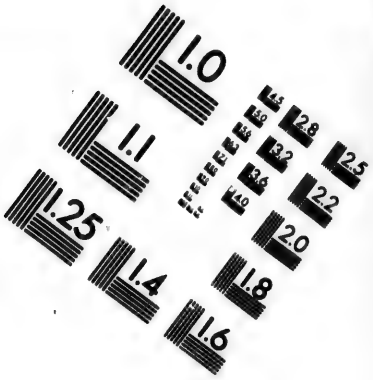
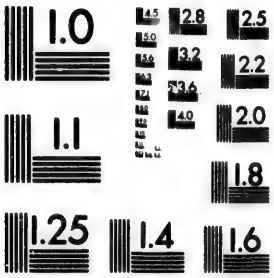
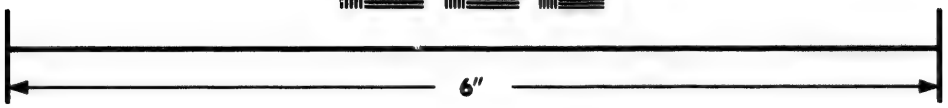
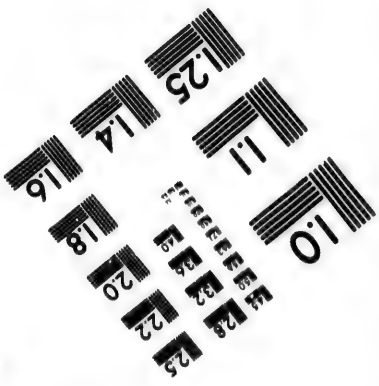


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
2.2
2.0
1.0

Femme Esclave Mahometane

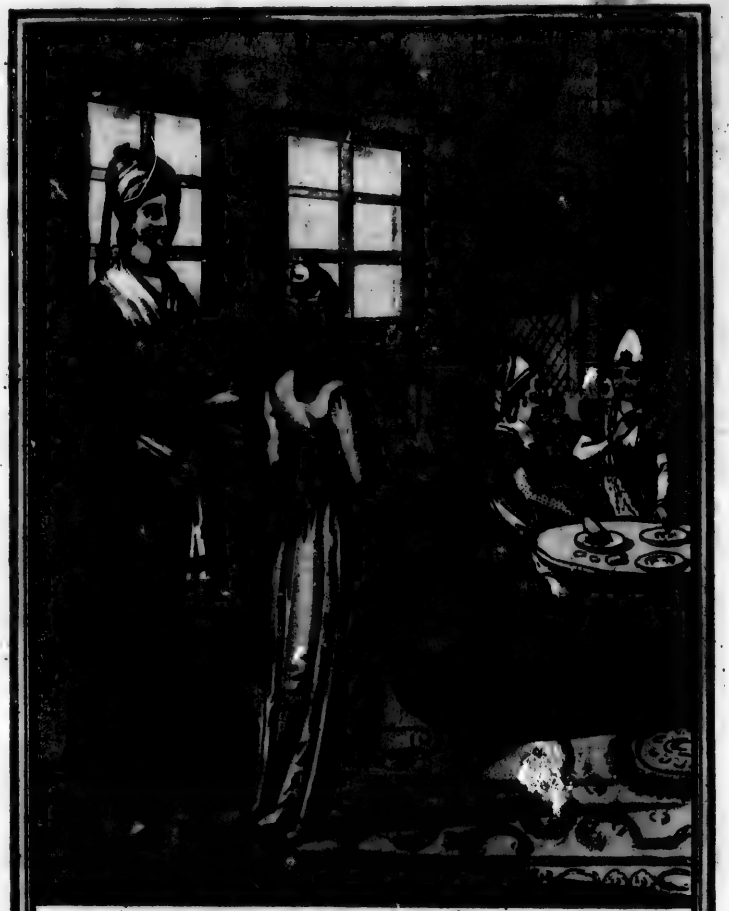
Delaroche Del. — J.F. Janinet Direx.

Femmes Européennes en Habillement Turc.

Labrosse Del. *Mr Jouvenet Direx.*

Bains Publics.
à l'usage des Femmes Turques

Laborsse Del. J. Jouvenet Direx.

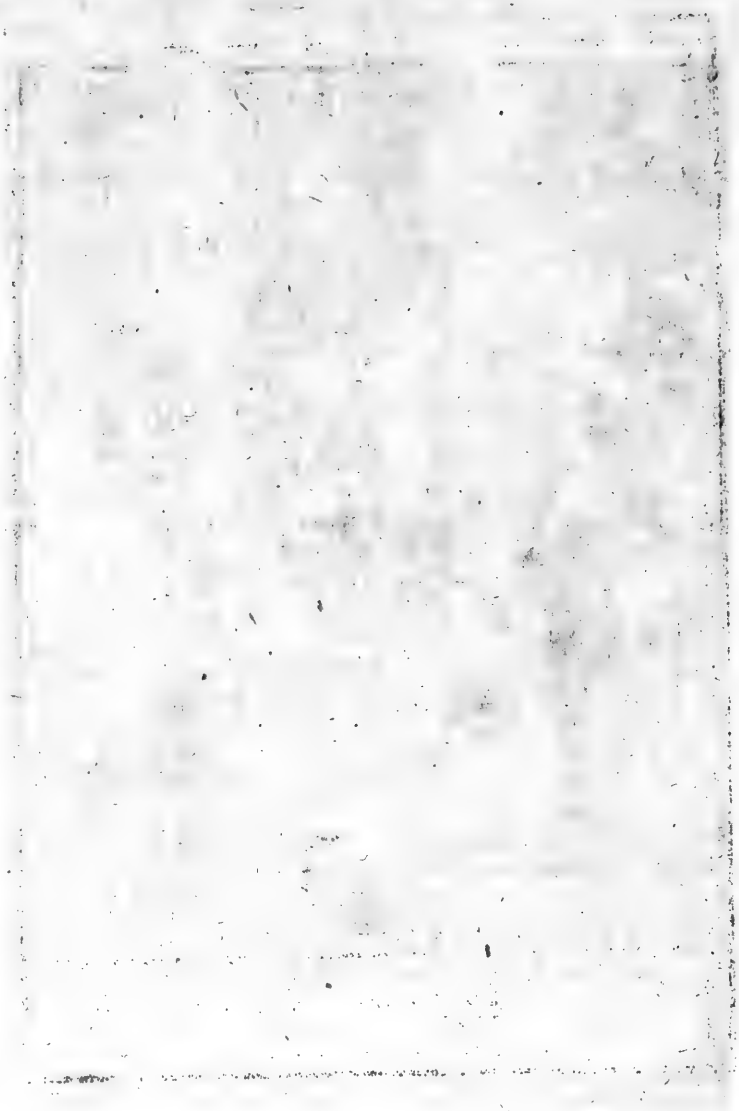


Repas des Musulmanes.

Labrouste Del. N.r Sauveur Direx.

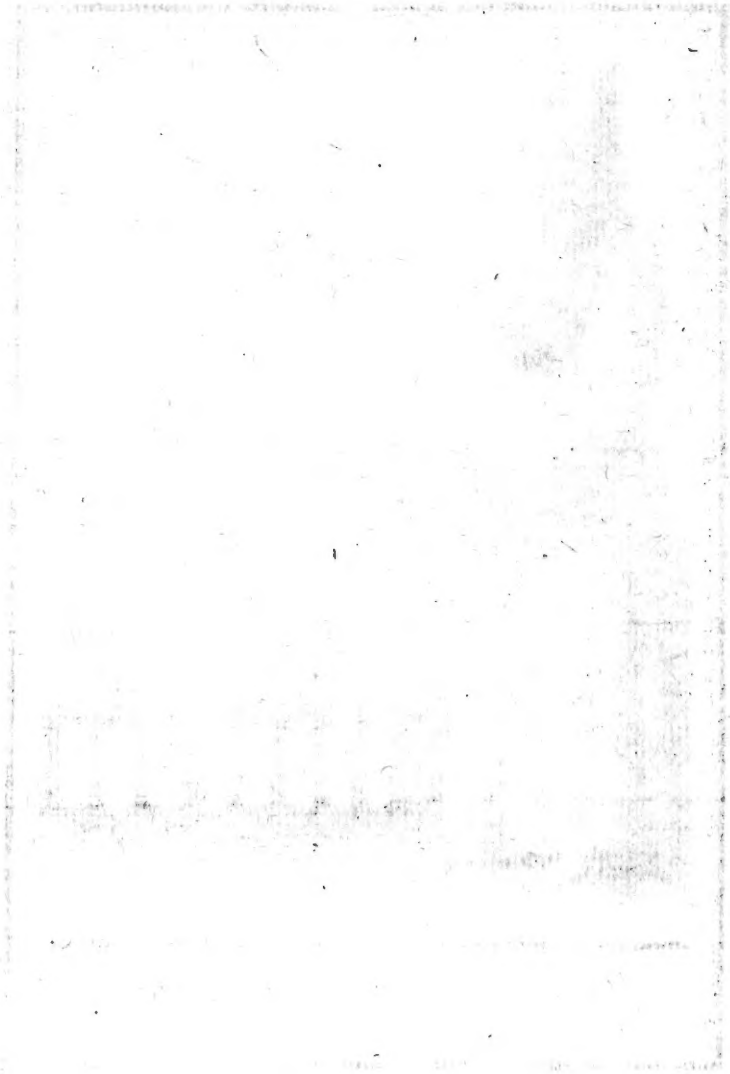
Femmes Turque avec leur Tanndour

Lehmann Del. *J.P. Laurent Direx.*



Derviches fesant la Priere

Lalouette Del. — Sr. Sauvage Direx.



Musulmanes fesant la Priere.

Labrousse Del *St. Laurent Direx.*

Mahometane Danseuse publique.

Labrousse Del. *St. Sauveur Direx.*